

P XXV

By Francois Brugs

L'ART DE CONNOITRE LES FEMMES,

Avec des PENSE'ES LIBRES *sur divers sujets, & une*

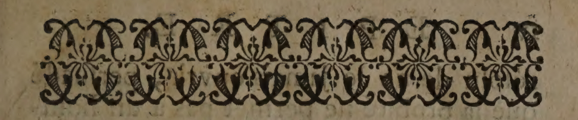
DISSERTATION SUR L'ADULTERE.

Par le Chevalier PLANTE-AMOUR.



A AMSTERDAM,
Chez MICHEL.
M. DCC. XLIX.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



A

MESSIEURS

A. B. L. M. E. M. I. A. D. B. & J. V. D.

Auteurs & Imprimeur

DES LETTRES SERIEUSES & BADINES.

MESSIEURS,

Je ſuis peutêtre le ſeul qui ait pu ſoutenir la lecture de l'Ouvrage que vous venez de publier. Sur une idée aſſez vague qu'on m'en avoit donnée, j'avois

résolu de ne le jamais ouvrir, persuadé que la probité ne permet pas à un homme raisonnable d'emploier des momens précieux à lire des Calomnies aussi mal digérées, que le sont celles, qui, m'avoit-on dit, font le sujet de cet Ouvrage. J'étois rempli de ces idées, &, à vous parler franchement, elles me faisoient horreur, lorsqu'une personne de considération me dit que j'étois maltraité dans une de vos Lettres. Surpris au dernier point, je me cherchai dans cette obscure production. Je la feuilletai d'un bout à l'autre. Peines inutiles ; Je fus donc obligé de la lire ;&, non seulement je ne m'y reconnus à aucun trait ; mais même, je veux bien vous l'avouer, je n'aurois jamais pu deviner qui sont ceux à qui vous en voulez, si MONSIEUR votre Libraire n'avoit eu soin répandre dans le Public, qu'il se venge par ce Libelle, d'un homme à qui on ne peut reprocher que sa sincérité.

Vous jugez bien, Messieurs, que je me repentis sincérement de vous avoir sacrifié quelques heures de mon plus grand loisir. J'enrageois de bon cœur, du mauvais tour que mon ami m'avoit joué, & je ne sais, si dans le transport furieux qui m'agitoit, je n'aurois pas été

hom-

homme à lui faire un mauvais parti. J'exerçai d'abord ma colere ſur votre livre que je mis en piéces, à l'exemple d'un Seigneur du premier rang de cette ville, & je prononçai après lui ces mots Hollandois, ſans ſavoir ce qu'ils ſignifioient : *Dit deugt niet, dit deugt niet, maakt 'er peeperhuisjes van* *.

Après cette expédition, je fis dépoſer les Lambeaux de vos Lettres dans les *Lieux ſecrets*, où les honnêtes gens ont donné place à l'ouvrage entier. Quelques affaires preſſantes m'aiant appellé là un moment après, il me tomba ſous la main un *fragment* du ſecond Tome, où je lus ce qui ſuit : „ je ne vous dirai plus „ qu'un mot ſur un Roman que la *Gazette des Savans* annonce, & qui doit „ ſervir de ſeconde partie aux *avantures* „ *de Don Antonio de Buffalis* . . . . . . „ J'ignore qui eſt le Libraire qui s'en „ chargera. *Neaulme* qui a imprimé la „ premiere partie, ne veut point de la „ ſeconde . . . . *Scheurleer* la prendroit „ bien, pour faire plaiſir à quelques uns „ de

* On m'a aſſuré que cela vouloit dire en bon François : *Ces Lettres ne valent pas plus que leurs Auteurs. Pour bien faire, il faut donner les Auteurs au D***, & le livre à l'Epicier.*

„ de ſes amis qui s'y intéreſſent, mais „ outre qu'il craint de paſſer pour débi- „ ter des Libelles diffamatoires (en quoi, pour le dire en paſſant, il a la conſcience plus délicate, & il marque plus de probité, que V. D**.) „ il croit au deſ- „ ſous de lui, d'imprimer un Ouvrage „ auſſi peu ſérieux, qu'on lui a dit que „ celui-ci eſt. D'ailleurs il s'imagine que „ ce ne feroit pas un *Livre d'or*, c'eſt „ à dire qui pût lui apporter un profit „ conſidérable. Tant d'obſtacles me font „ penſer que les Auteurs s'adreſſeront à „ ſon ſubſtitut *van den Kieboom*. S'ils „ s'en aviſent, ce Roman figurera on „ ne peut pas mieux avec le *Prince Ap-* „ *prius* qu'il a débité, & avec L'ART „ DE CONNOÎTRE LES FEMMES, qu'il „ promet au Public, pour ſervir de „ Commentaire aux *Raggionamenti d'A-* „ *retino*, & à la *Puttana errante* de *Ve-* „ *nerio*". C'eſt, Meſſieurs, ce dernier trait qui me touche. J'admire vos Talens! Et, ſans doute, ceux qui liront cet endroit de votre onzieme Lettre les admireront comme moi! Rien ne vous arrête, quand il s'agit de décider du mérite d'un Ouvrage. Il vous ſuffit d'en ſavoir le titre. Vous ſuppoſez enſuite qu'un de vos Ennemis (car vous en

avez

avez bon nombre, soit dit par Parenthese) vous supposez, dis-je, qu'un de vos Ennemis en est l'Auteur, & vous concluez de là que ce sera un tissu *d'obscénités Italiennes*. Encore un coup, Messieurs, je vous admire! Que de belles choses ne devez-vous pas dire sur les Ouvrages que vous avez entre les mains! puisque vous vous mêlez de juger de ceux qui sont encore sous la Presse, & dont vous n'avez pas la moindre idée. Mais, Bon Dieu! A quoi vous expose un pareil procédé? Ignorez-vous cette admirable sentence de Phedre: *Que ceux qui se mêlent de mordre, trouvent enfin des gens qui mordent mieux qu'eux, & que quand quelqu'un nous fait tort nous devons lui rendre la pareille.* C'est la loi du Talion:

Nulli nocendum: siquis verò læserit,
multandum simili jure - - -

Je vous avoue que cette pensée s'est d'abord offerte à mon esprit. Et même je ne dissimulerai point que pour ne pas porter mon coup à faux, j'ai remué Ciel & Terre, afin de découvrir à qui j'avois affaire. J'ai emprunté les *Lettres sérieuses & badines* dans l'intention de ne

les jamais rendre, comme quelques-uns de vous en agiſſent pour ſe faire une Bibliotheque nombreuſe aux dépens de leurs amis. J'ai lu vingt fois la même choſe. Enfin l'avertiſſement de votre honnête Libraire, m'en a aſſez appris pour pouvoir découvrir le reſte à l'aide de l'Aſtrologie judiciaire que j'entens aſſez bien, ſans vanité. La ſcience occulte des nombres m'a été fort utile. J'ai vu du premier coup d'œil que des perſonnes capables de tromper un Jéſuite par leurs déguiſemens ne pouvoient être que des *Chevaliers de la Couliſſe*, des Gens à Brodequins & à Cothurnes. Par mes calculs, j'ai découvert que vous étiez nés, ILLUSTRES AUTEURS, ſous le ſigne du *Capricorne*, & que l'influence maligne de cette Conſtellation vous avoit rendus des *Actéons modernes*. De là j'ai conclu tout naturellement qu'il n'appartenoit qu'à vous & à vos ſemblables, de faire un ſupplément à la *Puttana errante* de *Venerio*. Fondés ſur l'expérience, & à l'abri de vos coeffures à triple étage, vous pourrez nous révéler là deſſus des ſecrets dont vous êtes ſeuls dépoſitaires. Auſſi me ſuis-je bien gardé d'empiéter ſur vos Droits à cet égard, dans l'ouvrage que je mets ſous votre pro-

protection. Vous y trouverez une *Dissertation*, qui pourra peutêtre vous consoler des disgraces presqu'inséparables du mariage: D'ailleurs, comme je fais voir par tout la foiblesse du Sexe, vous serez moins surpris que vous soyez coeffés de mains de Maîtres. Et conséquemment, vous serez déterminés à supporter cet affront avec plus de grandeur d'Ame. Sur tout j'exhorte celui d'entre vous qui s'est pourvu depuis peu, par un Esprit de mortification, de la *Paillasse* des Capucins de **** de lire attentivement *l'Art de connoître les Femmes*, pour me communiquer ses lumieres sur cet article. S'il s'avise de faire un Commentaire sur mon ouvrage, qu'il ait un soin tout particulier de bien distinguer ses remarques du Texte. A cette condition, je lui promets de profiter de ses avis. Et, pour lui donner une preuve de mon zele, je ferai venir au premier jour de Munick * des Mémoires Anecdoses, sur certaines avantures amoureuses. J'y joindrai un supplément, sur

* NB. que Munick est en *Baviere.* Cette Remarque est nécessaire pour l'intelligence du texte: outre que Mr. *Bruzen la Martiniere*, ou de *la Martiniere*, mon ami particulier, peut en faire

ſur ſa Métamorphoſe de Comédien en Auteur. Je ne manquerai point de découvrir à ce ſujet, les moiens qu'il a employés depuis ce tems-là, pour faire *Subſiſter* * quantité de *Livres* que les gens de bon goût diſent être au deſſous du médiocre.

Du reſte, je dois vous avertir qu'un nouveau *Mathanaſius*, publiera inceſſamment un Commentaire ſur la vignette du titre de vos Lettres. Cet homme eſt un vrai ſatyrique, à peu près de votre trempe, Meſſieurs. Rien ne lui échape. Il a trouvé, par exemple que cette vignette, au bas de laquelle on

uſage dans ſon fameux *Dictionnaire Géographique & Critique*, dont il publiera inceſſament le ſecond Tome. Cet auteur aime l'ordre, car le 1. & le 3. vol. ſont imprimés depuis longtems. J'annonce le ſixieme & dernier: le 4. & 5. viendront enſuite.

* J'avoue que je me ſens incapable d'emploier, de moi-même une Expreſſion ſi relevée. Je l'emprunte des Lettres S. & B. j'apprens par là que les Livres ſont des Etres animés, & qu'on peut ſe ſervir élégamment de cette expreſſion: Un tel livre *Subſiſte*, pour dire qu'il eſt imprimé, ou qu'il exiſte. Je voudrois ſeulement que des Puriſtes de cette tournure, ne s'aviſâſſent jamais de reprocher à un Auteur un ſtile Wallon. Car, quelques Eſprits de travers qui n'entendroient pas leurs nobles expreſſions, pourroient fort bien les accabler du même reproche.

on a proſtitué le nom de *Picart*, vous repréſente tous au naturel. Il vous y reconnoît à certains traits du viſage. De plus, il ſoutient que l'Auteur du *Mercure Hiſtorique*, & de la *Quinteſſence*, ne s'eſt jamais mêlé de vendre ſes ouvrages, au lieu qu'il eſt certain que c'eſt la profeſſion de votre Libraire. Ainſi, conclut-il, c'eſt V. D** lui-même, qui, ſous la figure d'un ſinge, eſt monté ſur un Théâtre, au devant de ſa maiſon. Mr. *Mathanaſius* ajoute que ce Libraire vindicatif a mieux aimé revêtir cette forme, qui lui convient fort bien, que de ne pas goûter le plaiſir de calomnier. Voyez, Meſſieurs, juſqu'où va la malice de mon Docteur! il prouve avec beaucoup de ſolidité & d'enjouement que la deviſe de la vignette: VILIA DIVENDENS SCRUTA POPELLO, ne peut abſolument convenir qu'à votre honnête Libraire. Car, dit-il, ſi ce Maître *** n'avoit pas imprimé quantité de miſérables rapſodies, qu'on ne trouve que chez le Peuple, il ſeroit encore auſſi petit Garçon qu'il l'étoit il y a dix ans. Là deſſus, il fait un Catologue de je ne ſai combien de mauvais livres imprimés chez J. V. D. &, ne vous en déplaiſe, Meſſieurs, il met à la tête de cette liſte, vos *Lettres*

Sé-

Sérieuses & Badines. Ce n'est pas tout Mr. *Mathanasius* fait connoître, par des nombres, les figures qui sont représentées au bas du Théâtre de la vignette. Par exemple, il y fait remarquer J**** & toute sa famille d'Angleterre & de Hollande; L. D. avec son Epouse, & van D. auprès d'elle, sous sa forme ordinaire; L. M. & les Amans de ses deux femmes; B. & son illustre Parenté, ou plutôt celle de son aimable Epouse, car pour la sienne elle ressemble assez, dit-on, à celle de Melchisedec.

Peutêtre, Messieurs, serez-vous surpris que je ne vous ai pas loué dans le stile des faiseurs d'Epitres Dédicatoires. Mais je vous prie de n'en accuser que mon impuissance pour une entreprise de cette nature. Le Champ est trop vaste. Ebloui de l'éclat qui vous environne, je ne vois que ténébres, à peu près comme un homme qui après avoir fixé ses regards sur le soleil, veut les porter ailleurs. Du moins, je m'imagine que c'est cela qui a empêché jusqu'à présent votre mérite de pénétrer jusqu'à moi. *In magnis voluisse sat est*, comme l'a fort bien remarqué † l'éblouissant Mon-

† A la fin de la préface de son *Etat présent des Provinces Unies*, Ouvrage qui n'a eu jusqu'à présent que l'approbation des Auteurs des Lettres S. & B.

Monſieur *Janiçon.* Que ma volonté ſoit donc réputée pour le fait, & qu'on ait pour moi en cette occaſion la même indulgence que pour ce Garçon Bel Eſprit avec lequel je me mets ici en parallele quoique par tout ailleurs, je faſſe tous mes efforts pour m'en diſtinguer. C'eſt, Meſſieurs, ce que j'oſe attendre de votre Equité. Soyez perſuadés que je ſaiſirai à l'avenir toutes les occaſions qui ſe préſenteront, pour vous faire connoître *de la ſorte*, combien je vous eſtime. Je ſuis, juſqu'au revoir,

MESSIEURS,

A Amſterdam le
6. Octobre 1729.

Votre Très humble &
très obéiſſant ſerviteur.

Le Chevalier PLANTE-AMOUR.

PRE-



PREFACE.

Pour être imprimé à la mode, il faut, en dépit qu'on en ait, faire une Préface. A mon avis pourtant cette sorte de production est un meuble assez inutile. De cent Lecteurs, souvent il n'y en a pas un qui y fasse la moindre attention. Je voudrois donc que quand le titre explique suffisamment le but d'un livre, on dispensât l'Auteur de rendre compte au Public, de mille particularités, qui, pour l'ordinaire n'intéressent personne, & qui le plus souvent sont toutes fausses. Cependant je me crois obligé de dire ici quelque chose à ceux qui voudront lire cet ouvrage, ou en faire l'aquisition.

Le sujet en est intéressant : il ne s'agit de rien moins que de se former une juste idée des Femmes. Mais me défiant de mon stile autant que de mon savoir, quoique j'aie l'expérience pour garand de ce que j'ai écrit, à la louange des Femmes vertueuses, j'ai beaucoup emprunté des Auteurs qui m'ont pré-

cédé:

cédé: mais pour ne pas m'attirer l'odieux titre de Plagiaire qu'on peut donner légitimement à quantité de R'habilleurs *de Livres, qui copient fidellemeut les ouvrages des autres ſans leur en faire honneur, j'ai eu ſoin de rendre à chacun ce qui lui appartient, & de diſtinguer mes penſées de celles d'autrui.*

Pour me juſtifier auprès de ceux qui pourroient trouver mauvais que je n'aie pas tout tiré de mon propre fonds, je n'ai qu'à leur dire, qu'il eſt impoſſible à un Auteur, quelqu'habile qu'on le ſuppoſe, de dévoiler lui ſeul toutes les paſſions des Femmes. Sans compter qu'il y a dans la Bruyere, *beaucoup de penſées des anciens. Peut-être même qu'avec tous les ſecours que j'ai tirés de trois ou quatre bons Auteurs, je n'ai pas réuſſi à faire un ouvrage entierement bon.*

J'ajoute que quoique j'aye frondé les Femmes, ſans miſéricorde, je n'ai point prétendu les comprendre toutes dans ce que j'en ai dit. Je ſais que, graces à Dieu, il y a encore parmi nous des Femmes qu'on pourroit citer pour des exemples de la plus haute vertu, où il ſoit poſſible d'atteindre. Je ne crains rien de leur part, perſuadé qu'il n'y aura que celles qui ſe reconnoîtront dans cet ouvrage, qui ſe plaindront de moi;

& il me suffit de dire à celles qui, par une conduite sage, sont audessus de la critique, ce que Clement Marot disoit aux Dames de Paris:

On voit assez que vous êtes entieres,
De n'avoir pris à cœur telles matieres.
Aussi n'est-il blason, tant soit infame,
Qui sçut changer le bruit d'honnête femme;
Et n'est blason tant soit plein de louanges,
Qui le renom de folle femme change.
On a beau dire, une colombe est noire,
Un Corbeau blanc: pour l'avoit dit, faux croire
Que la Colombe en rien ne noircira,
Et le Corbeau de rien ne blanchira.

Je dois encore dire un mot sur un point très délicat. On s'imaginera, sans doute, que j'ai eu quelqu'un en vue sous les noms empruntés dont je me suis servi, pour peindre les passions d'une maniere plus touchante. Mais je proteste, en honnête homme, que j'ai seulement voulu combattre les vices en général. Ceux qui s'y reconnoîtront ne doivent s'en prendre qu'à eux mêmes, & tâcher de devenir des copies de meilleurs originaux.

Du reste, je ne prétends point condamner ab-

absolument les Passions. Content de répandre un ridicule sur les excès auxquels on les porte, je blâme, comme tout homme raisonnable doit le faire, la fausse Philosophie des Stoïciens, qui prétendoient élever l'homme au dessus de sa condition mortelle, en le délivrant de toutes ses passions. Sistême orgueilleux qui, s'il avoit réussi, nous eut privé de tous les moyens que nous avons ici bas, pour parvenir à la pratique des vertus Chrétiennes, & Morales *. Car, sans les passions, notre ame seroit toujours dans l'indolence. Ce sont elles qui lui donnent le mouvement, & qui la portent où elle veut aller; ensorte qu'on peut dire hardiment qu'elles sont les semences des vertus, & qu'elles ne deviennent criminelles que par le mauvais usage que nous en faisons.

P. S. Je viens d'apprendre que la Cour de Hollande, à la réquisition du Sr. Henri Scheurleer, a rendu une interdiction contre le Libraire van Duren pour avoit imprimé een Fameus Libel, savoir les Lettres Sérieuses & Badines. De sorte que, sous

* J'appelle vertus Chrétiennes celles que l'Evangile nous oblige de pratiquer, & vertus Morales celles que la raison nous prescrit, telles qu'étoient, par exemple, les vertus des Payens.

peine d'encourir l'indignation de la dite Cour de Hollande, le Libraire van Duren *eſt condamné à oter de ſon Libelle, l'avis ſur le Carton, & la Vignette. Ce jugement épargne à Mr.* Mathanaſius *la peine du commentaire qu'il préparoit; comme je l'ai dit dans l'Epitre Dédicatoire.*





TABLE DES CHAPITRES.



L'ART
De connoître les
FEMMES.

CHAPITRE I.

Idée générale des Femmes.

FAITS comme nous sommes, la Femme est un mal qui nous est devenu nécessaire. Un maudit penchant nous rend esclaves du beau Sexe. Nous ne paroissons pas plutôt dans le monde que nous éprouvons la vérité de ce qu'a dit un de nos Poëtes :

De tout tems l'Homme à la Femme est livré,
Et de tout tems la Femme l'est au *Diable.*

Sem-

Semblables au Papillon, nous tournons quelque tems autour d'une chandelle à laquelle nous allons enfin nous bruler, par une fatalité insurmontable, & dont personne n'est exempt. Et qu'est ce qui nous fait rechercher les Femmes avec tant d'avidité? Le croiroit-on si on n'en avoit l'expérience? Ce n'est autre chose que la petite différence qui se trouve entr'elles & nous *quant au corps*, & même quant à l'esprit. Je ne crois pas qu'on puisse me contester le premier, pour le second on l'avouera aisément si l'on fait attention que rien ne nous plaît tant dans une Femme qu'une grande vivacité, un grand feu dans la conversation. Cet avantage leur vient des agrémens de l'Imagination. „ Rien ne plaît tant, dit „ une d'elles, que ces Imaginations vi„ ves, délicates, remplies d'idées rian„ tes. Si vous joignez la force à l'agré„ ment, elles dominent, elles forcent „ l'ame & l'entrainent, car nous cédons „ plus certainement à l'agrément qu'à la „ vérité. L'imagination est la source & „ la gardienne de nos plaisirs. Ce n'est „ qu'à elle qu'on doit l'agréable illusion „ des passions. Toujours d'intelligence „ avec le coeur, elle sait lui fournir tou„ tes les erreurs dont il a besoin. Elle a

droit

droit auſſi ſur le tems : elle ſait rappel-
„ ler les plaiſirs paſſés, & nous fait jouir
„ par avance de tous ceux que l'avenir
„ nous promet . . . Toute l'ame eſt en
„ elle, & dès qu'elle ſe refroidit tous
„ les charmes de la vie diſparoiſſent."
Auſſi voit-on les Ruelles des Vieilles entierement déſertées, par ce qu'elles n'ont plus cette ſupériorité de l'eſprit qui vient de la force de l'imagination, & de la ſenſibilité.

Les Femmes ont du goût, & cela leur tient lieu de raiſon, car le goût étant d'une grande étendue, il leur fait appercevoir d'une maniere vive & prompte tout ce qui a rapport aux choſes d'agrément, & rien plus. C'eſt-là où brille leur eſprit, c'eſt où ſe déploie leur fineſſe. Ainſi on ſe plaît avec elles, au lieu qu'on s'ennuye mortellement avec un Philoſophe qui ne s'explique que par Démonſtrations & qui veut tout approfondir. Les Femmes ne tomberont jamais dans ce défaut. Trop occupées de la Bagatelle, & de tout ce qui s'appelle *affaires de coeur*, elles n'entreprendront pas, ſelon toutes apparences, de débrouiller une queſtion abſtraite. Peut-être en viendroient-elles à bout, à en juger du moins par les reſſorts qu'elles

font jouer avec tant d'adreſſe pour faire réuſſir une intrigue galante, ou en pénétrer le ſecret : mais un peu de réflexion nous convainc que tout leur eſprit eſt borné par l'horizon de l'Amour, & qu'il ne franchit point les bornes de cette ſphere.

L'hiſtoire ne nous apprend point que les Femmes ayent fait des héréſies, moins encore qu'elles ayent donné dans l'Athéïſme : cependant ſi elles viennent à s'entêter d'un ſentiment de Dévotion, ou d'une Opinion de Théologie, on entreprendroit inutilement de leur en faire connoître le foible & l'illuſion : elles ſe tiennent à leurs idées beaucoup plus opiniâtrément qu'un homme. C'eſt ce qu'elles ont de commun avec les ignorans de notre Sexe. Peu accoutumées à la réflexion, à la méditation, elles ne ſaiſiſſent les objets que d'un côté. Si le beau côté ſe préſente à leur eſprit, il leur plaît, & bien ſouvent elles ſe figurent les choſes toutes autres qu'elles ne ſont en effet; elles s'y attachent cependant & n'en veulent plus démordre.

Changer l'ordre des choſes, bouleverſer des Etats les plus floriſſants, élever des favoris du ſein de la pouſſiere au ſommet des grandeurs, rendre quelque-

fois

fois l'homme le plus malheureux de tous les Etres, ce sont des Evénemens dont on eſt redevable à *l'induſtrie*, ou plutôt aux artifices des Femmes. On pourroit faire des volumes de tous les maux qu'elles ont cauſés depuis la création du monde juſqu'à préſent : mais, ſans toucher cette corde, je me contente de l'aveu de Mezeray qui, dans la vie d'*Henry* IV. dit * que les intrigues entre les Dames & les Seigneurs de la Cour, *ont cauſé les plus grands Evénemens à la Cour de France depuis le regne de François I.* A propos de ce Prince, je me ſouviens d'avoir lu ſur ſon compte, une particularité aſſez plaiſante, dans les mémoires de Brantôme qui nous apprend que le ſeul Amiral *Bonnivet* conſeilla à ce Monarque de paſ-
„ ſer les Monts, non tant pour le bien &
„ ſervice de ſon Maître, que pour aller
„ revoir une grande Dame de *Milan* &
„ des plus belles, qu'il avoit faite pour
„ Maîtreſſe quelques années devant &
„ en avoit tiré plaiſir, & en vouloit re-
„ tâter. J'ai ouis dire, continue-t-il, ce
„ conte à une grande Dame de ce tems-là;
„ & même qu'il avoit fait cas au Roi de
„ cette Dame (qu'on dit qui s'appelloit
„ *la Signora Clerice*) pour lors eſtimée
„ des plus belles d'*Italie*, & lui en avoit

* Ad an 1605.

„ fait venir l'envie de la voir, & cou-
„ cher, avec elle, & voilà la principa-
„ le cauſe de ce paſſage du Roi qui n'eſt
„ à tous connue. Ainſi la moitié du
„ monde ne ſait comment l'autre vit,
„ car nous cuidons la choſe d'une façon
„ qui eſt de l'autre. Ainſi Dieu qui ſait
„ tout ſe moque bien de nous."

Ce récit nous fait appercevoir que les Femmes ne ſont pas toujours les cauſes actives de ces étonnantes révolutions, auxquelles ſouvent elles n'ont d'autre part que celle d'avoir en partage la beauté & les autres agrémens. En ce cas-là le tort eſt de notre côté. La *Signora Clerice*, par exemple, n'étant que cauſe paſſive d'une expédition qui mit la France à deux doigts de ſa ruine par la priſon de ſon Roi, il y auroit de l'injuſtice à l'en rendre coupable.

Il ne manque aux Femmes pour bien réuſſir en toutes choſes que de l'application, diſent certains Auteurs : à la bonne heure, mais elles ne peuvent l'avoir, pour l'eſſentiel s'entend, c'eſt-à-dire pour chercher la vérité. Elles ſe plaiſent dans l'erreur. Vouloir les détromper, c'eſt hazarder d'encourir leur disgrace; & alors il n'y a plus de rapel. Rien ne les rend ſi malheureuſes que de

ceſſer

ceſſer de ſe tromper. Elles ſe font illuſion juſque ſur les folles paſſions où elles ſe livrent en faveur des hommes; enſorte qu'il ſemble que dans leurs plus exécrables débauches, les Femmes payent un tribut qu'elles nous doivent.

CHAPITRE II.

Des Jeunes Demoiſelles, & de leur Education.

LA Jeuneſſe eſt un âge plein de douceurs pour les Demoiſelles. Elles ne ſont point comme nous ſujettes à des craintes continuelles, ni à des maîtres rigides. A douze ans, & quelquefois plutôt, elles commencent à être maîtreſſes d'elles-mêmes. Elles entrent dans le monde, à la vérité ſous les yeux d'une Mere, mais qui le plus ſouvent favoriſe leur libertinage, au lieu d'en arrêter le cours.

Dans l'Education des jeunes gens, ſur tout des jeunes Demoiſelles, il faudroit toujours avoir cette ſage Maxime devant les yeux.

Rien de Parfait ne ſort des mains de la nature ;
L'homme même en naiſſant n'eſt que vice & péché ;
Ne lui refuſez point une prompte *culture*,
C'eſt un champ qui veut être au plutôt *défriché*.

Mais on n'y fait guère attention. Les Filles d'un certain rang, qu'apprennent-elles de leur Mere ? A mettre une Coëffure, ajuſter quelques Colifichets, agencer un ruban, faire la belle bouche, plier le corps en arriere, tenir la tête droite, marcher d'un pas fier, regarder les gens par deſſus l'Epaule, affecter un petit air de mignardiſe, & mille autres momeries ſemblables. Belle Education ! Elles n'en ont pourtant pas d'autre. Parvenues à un certain âge, déjà dans le monde, elles prennent goût à la lecture d'un Roman, ou bien à l'exemple de leur Mere, elles font leur tout d'un Commerce de galanterie. Voyez *Dorinthe*, me diſoit l'autre jour certain petit Maître elle ſe trouve dans toutes les Sociétes, elle en fait l'ornement. Qu'elle eſt bien élevée ! continuoit-il en faiſant mille geſtes ridicules ! qu'elle ſait bien parler juſte ! qu'elle eſt modeſte ! Je fus ten-

té

té de l'en croire ſur ſa parole; mais une heure après m'étant trouvé dans un Cercle que Dorinthe honoroit de ſa préſence, je lui entendis dire quantité d'impertinences, & je remarquai beaucoup d'immodeſtie dans ſa maniere de s'habiller. Je vis à ſes côtés la jeune Florinde, qui, par ſon extérieur modeſte, en impoſoit à tout le monde. En ſortant, *Alcion* me la vanta comme un modele de vertu; mais je lui fermai la bouche en l'aſſurant que j'avois ſurpris cette belle à une heure indue tête à tête avec *Alexis* à qui elle avoit donné rendez-vous par un Eſcalier dérobé. Après tout, faut-il s'en étonner? Sa Mere voit familierement le Marquis de B***. Elle en reçoit des préſens, & à toute heure il eſt le bien venu dans ſa chambre. On cherche quelque prétexte pour éloigner *Florinde* de la Converſation, & Madame reſte ſeule avec ſon Amant.

Pour les Bourgeoiſes, hélas, la quenouille, l'aiguille, les froides viſites d'un Amant tranſi, & les tracaſſeries du ménage, ſont leurs occupations alternatives. La plupart même n'ont jamais appris l'A. B. C. Deſorte qu'il eſt très vrai de dire que „les Femmes d'or-

„ dinaire ne doivent rien à l'art. Pour-
„ quoi donc trouver mauvais qu'elles
„ ayent un eſprit qui ne leur coute rien ?
On gâte toutes les diſpoſitions que leur
a données la Nature, on commence par
négliger leur Education. On n'occupe
leur eſprit à rien de ſolide & le coeur en
profite. „ Nous les deſtinons à plaire, &
„ elles ne nous plaiſent que par leurs
„ graces ou par leurs vices. Il ſemble
„ qu'elles ne ſoient faites que pour être
„ un ſpectacle agréable à nos yeux. El-
„ les ne ſongent donc qu'à cultiver leurs
„ agrémens, & ſe laiſſent aiſément en-
„ traîner au penchant de la Nature. El-
„ les ne ſe refuſent pas à des goûts qu'el-
„ les ne croient pas avoir reçus de la Na-
„ ture pour les combattre. Mais ce qu'il y a
„ de ſingulier c'eſt qu'en les formant pour
„ l'amour, nous leur défendons l'uſage
„ de leurs agrémens, ſi vous les voulez
„ aimables & ſpirituelles (c'eſt une Fem-
„ me qui parle aux Hommes) ne les
„ abandonnez pas quand elles n'ont que
„ cette ſorte de mérite. Mais nous leur
„ demandons un mêlange & un ménage-
„ ment de ces Qualités qu'il eſt difficile
„ d'attraper, & de réduire à une juſte
„ meſure". Je ne ſçais ſi cette illuſ-

tre

tre * Apologiſte du beau Sexe eſt bien fondée dans ſes plaintes. Il me ſemble que les Hommes n'exigent pas tant des Femmes. Il ſe trouve bien à la vérité quelques génies bourrus qui ſouhaiteroient trouver en elles le vrai mérite, choſe très rare; mais eſt-ce bien ce que la foule y cherche? Point du tout. *Philante*, dit-on, aime *Dorinthe* : il la recherche en mariage. Eſt-il de mauvais goût? elle eſt jeune, belle, bien faite, riche, & qui plus eſt elle tient le Dez dans toutes les Converſations, ſans faire bâiller ceux qui l'écoutent : C'eſt aſſez & même plus qu'il n'en faut. *Philante* ne ſe donneroit-il pas un ridicule dans le monde s'il exigeoit de *Dorinthe* un peu plus de retenue & de circonſpection, puiſqu'elle a été élevée ſous les yeux d'une Mere Coquette? Seroit-il raiſonnable d'aller lui faire une chicanne ſur ſon peu de modeſtie dans les Egliſes? tandis qu'elle voit ſa Mere à ſes côtés jetter ſa vue en long & en large pour découvrir ſon Amant. L'a-t-elle aperçu? elle lui fait une inclination, accompagnée d'un ſouris, & d'une oeillade capable de donner de l'amour aux

coeurs

* Me. Lambert.

coeurs les plus insensibles. Pendant tout ce manége, le Ministre prêche la modestie: mais, bon! Est-ce pour une Dame de son rang? Les Préceptes de l'Evangile ne sont que pour les ames vulgaires. Les personnes de Qualité suivent une autre Morale. De quel Droit donc, prétendroit-on empêcher *Dorinthe* de suivre un si bel exemple? Vraiement, ignore-t-elle les prérogatives de sa naissance jusqu'au point de se confondre avec le Peuple, quand elle est dans la maison de Dieu? Son Carosse, sa Livrée, son Equipage ne serviroient-ils qu'à la faire distinguer dans les Rues?

La Comédie, dit *Dorinthe* en conversation, m'a beaucoup plu aujourdhui. Les Acteurs ont bien représenté. Mais l'Opera! Il a été pitoyable. Bon Dieu! que je m'y suis ennuyée! *Dorinthe* ne s'apperçoit pas que par des discours de cette nature, elle ennuye les gens de bon sens. Il est vrai aussi que c'est par là qu'elle brille, & qu'elle se fait admirer des Sots.

* *Clélie* fait profession publique de piété. Sa parure est simple, son Equipage est modeste; sa maison est réglée, & ses Do-

* V. Les hommes Ch. IV.

Domeſtiques y vivent dans une parfaite union. Toutes les Familles malheureuſes lui ſont déjà connues, elle les viſite, elle va les conſoler : l'horreur des Priſons & des Cachots ne la rebute point ; elle a ſes jours deſtinés pour s'y rendre, elle s'y rend ſans y manquer. Regardée comme la Mere des Pauvres, ſes Antichambres en ſont pleines. On n'oſe l'aller voir ; on craint toujours de la détourner d'une oeuvre de charité. Ses Guides dans la piété ont preſque ſeuls le Droit d'entrer chez elle, & de l'entretenir ſans l'ennuyer. Le croiroit-on ? Déjà elle poſſede à fond le langage de la ſpiritualité ; les progrès qu'elle y a faits ſont ſurprenants. Qui que ce ſoit ne parle ſi dignement de la vertu, & ne condamne le vice avec plus de force & d'éloquence. Irrémiſſible d'ailleurs ſur tout ce qui peut bleſſer une oreille ſcrupuleuſe, une parole tant ſoit peu hazardée la fait frémir ; & peu s'en faut qu'elle ne regarde la gayeté même comme un crime. Clélie enfin eſt l'exemple de toute la Ville, le modele que tous les Maris pieux propoſent à leurs Epouſes. Quel changement ! ſans doute, il feroit honneur à *Clélie*, il feroit triompher la Religion du déſordre public ; mais les filles de *Clélie* chargées

de ſes dépouilles les plus mondaines, élevées par elle-même dans la vanité, dans l'inaction, dans le goût du jeu & des ſpectacles, n'apprennent-elles pas ces filles que les vertus de la Mere ne ſont que des vertus d'un certain âge; & que l'unique but où elle tend par ſa Réforme, c'eſt à faire d'une nouvelle façon quelque bruit dans le monde.



CHAPITRE III.

De l'Amour Propre.

L'Amour propre eſt une paſſion, ou, le dirai-je, un vice qui nous rend aimables à nous mêmes & haïſſables à tout le monde, du moins à tout le monde qui penſe juſte. Cependant les Femmes ſe ſont ſi bien familiariſées avec l'amour propre qu'elles ſemblent avoir le Droit de s'en faire accroire ſur leur mérite prétendu. Les unes ſe préferent à tout leur Sexe par leur naiſſance, ou leurs richeſſes, les autres par la fineſſe de leur taille, ou par l'éclat de leur tein. Les Laides mêmes s'imaginent effacer les diſgraces de la nature par des agrémens af-

fectés qui les rendent ridicules, & quoique nous regardions les Femmes comme fort au dessous de nous, la vanité qui est leur caractere distinctif, fait qu'elles se préferent à tous les hommes du monde. Laissons leur la satisfaction de s'applaudir en secret.

Croiroit-on que la plupart des Femmes, si occupées d'elles-mêmes, fussent si peu jalouses, de leur réputation, le croiroit-on, dis-je, si on n'en voyoit tous les jours des exemples criants. Il y en a quelques unes, je l'avoue, qui craignent moins de rougir à leurs propres yeux, que de se rendre méprisables aux yeux des autres. Ainsi, quand elles peuvent donner carriere à leurs passions, sans s'exposer à la critique, elles donnent tête baissée dans les plus affreux désordres.
„ Ordinairement les personnes de ce Ca-
„ ractere perdent tout en perdant l'inno-
„ cence, & quand leur gloire est une fois
„ immolée, elles ne ménagent plus rien.
A dieu alors l'amour propre. On ne suit plus les impressions de cette passion si délicate, & pour ainsi dire imperceptible, à ceux qu'elle domine, & qui se glisse aisément dans tous les états, & dans toutes nos actions, desorte qu'il pourroit bien y avoir de l'amour propre dans les plus

grands

grands excès des Femmes. Je dis que cela pourroit être, mais je ne voudrois pas m'en rendre garand: j'ose dire avec plus de confiance qu'il accompagne la vertu la plus épurée. *Angélique* vit dans la retraite, sa modestie en toutes choses est presque sans exemple. Son assiduité aux trois Sermons du Dimanche, & son goût pour les bonnes lectures, sur tout de l'Ecriture Sainte, sont des choses admirables. O! qu'*Angélique* seroit agréable à Dieu, si en remplissant ses Devoirs avec tant d'exactitude, elle étoit indifférente sur le peu d'attention qu'on y fait. Mais hélas! son Amour propre gâte toutes ses pratiques les plus saintes, aux yeux d'un être qui, sans s'embarrasser beaucoup de l'extérieur, veut avoir notre coeur, & qui demande que nous l'aimions, & le servions pour l'amour de lui-même. Comment donc pourroit-on lui plaire, en accomplissant ses préceptes, autant que notre foiblesse, aidée de la grace nous en rend capables, en les accomplissant, dis-je, pour être estimé du monde?

J'avoue que le sentiment qui court après l'estime des hommes est louable, & que la crainte d'en être méprisé est si utile, que c'est peut-être à elle seule que

nous

nous devons toutes les vertus des Femmes. „ Il faut leur rendre cette juſtice, „ dit *Mr. Bayle*, qu'il y en a un grand „ nombre qui s'abſtiennent de l'impudi- „ cité; mais ce n'eſt pas qu'elles ayent „ naturellement un plus grand fonds de „ ſainteté que les hommes, ou que l'a- „ mour qu'elles ont pour Dieu leur don- „ ne plus de force pour réſiſter à la ten- „ tation. Qu'eſt-ce donc? c'eſt qu'elles „ ſont retenuës par la dure loi de l'hon- „ neur, qui les expoſe à l'infamie, quand „ elles ſuccombent au penchant de la „ Nature. Il eſt certain que ſi les hom- „ mes n'euſſent point attaché l'honneur „ des Femmes à la chaſteté, les Femmes „ ſeroient auſſi généralement plongées „ dans les péchés de la Chair que les „ hommes; & il y a même beaucoup „ d'apparence qu'elles s'y porteroient a- „ vec plus d'ardeur, par ce qu'il eſt fort „ apparent que cette paſſion eſt plus vio- „ lente dans les Femmes, que dans les „ hommes " Qu'on craigne le monde, qu'on évite de lui donner du ſcandale, à la bonne heure: mais ſi *Angélique* étoit véritablement Femme vertueuſe, elle ſeroit encore plus attentive à ſa conſcience, & elle chercheroit en premier lieu à s'édifier elle-même. Je la regarde avec

mépris, je ne fais aucun cas de ſa vertu, par ce qu'elle s'en ſert pour fixer toutes les attentions ſur elle, & qu'elle ſe croit être le centre de l'admiration publique. Mais quoi! puis-je raiſonnablement la mépriſer pour une foibleſſe inſéparable de la nature humaine? Qui ne ſait que l'Amour propre eſt logé dans les Cabanes des Bergers, comme dans les Palais des Rois? Tous, depuis le plus petit juſqu'au plus grand ſont entichés de cette maudite paſſion: hé! ne donnerons nous rien aux privileges du beau Sexe qui ſemble ſe l'être appropriée! Mais penſé-je bien à ce que je dis? Pourrois-je, ſans crime, applaudir à *Angélique*, que ſon amour propre occupe ſi fort d'elle-même qu'il ne lui laiſſe que du dégoût pour tous les autres.

Une preuve que l'amour propre eſt le mobile de toute la conduite d'*Angélique*, & le pivot ſur lequel tourne ſon extérieur dévot, c'eſt que, contre l'ordinaire de ſon Sexe, elle parle peu. On remarque dans ſes diſcours un certain air gêné qui nous laiſſe appercevoir qu'elle ne dit pas tout ce qu'elle penſe. C'eſt une maxime utile à l'amour propre *de ſavoir ſe taire*; „ Car dit un excellentiſſime Auteur *, „ ſoit

* L'Abbé de Varenes dans ſon ouvrage intitulé: *les hommes*.

„ ſoit que le mouvement irrégulier des „ eſprits bouleverſe dans l'ame l'arrange- „ ment des idées, ſoit qu'elle ſoit en „ butte par la nature de ſon être à toutes „ les extravagances qui l'agitent, quelles „ folles penſées n'occupent pas dans l'in- „ térieur les gens qui nous paroiſſent les „ plus ſenſés! Rêver tout haut, rêver „ tout bas, fait preſque toute la différen- „ ce des eſprits. Les ſages s'amuſent en „ ſecret de leur folie; les fous ne peuvent „ cacher la leur". Ce qui veut dire en bon françois que pour attaquer l'amour propre, il faut en avoir une bonne doſe. *De vives cenſures*, dit certain Auteur, *& une critique continuelle cachent un amour propre très délicat.* Ainſi je me vois contraint d'avouer que tous nos principes ſont corrompus, & que les plus honnêtes gens ſont les dupes de leur Orgueil. Un petit grain de cette paſſion a fait la plupart des Martyres & des Apoſtats, & elle eſt encore aujourd'hui l'ame de la charité. Croyez-vous que *Clorinde* ſeroit ſi exacte à mettre ſon offrande au Tronc en ſortant de l'Egliſe ſi elle ſavoit que ceux qui la ſuivent n'y fiſſent pas attention? Croyez vous que *Veſtalie* feroit tant de bien au jeune *Philémon* qu'elle a tiré du ſein de la miſere, & qu'elle traite comme ſon fils, ſi

elle ſavoit en être payée d'ingratitude? Elle n'eſt pas inſenſible ſur ce point. La reconnoiſſance qu'elle en attend, flatte par avance ſon amour propre. Sa vertu n'eſt pas eſtimable. „ C'eſt un compoſé „ de peu de bon, & de beaucoup de mauvais, d'amour propre, de vaine gloire „ & d'intérêt. C'eſt un mêlange de terre, où l'on voit reluire cinq ou ſix „ grains d'or: c'eſt une chimere. Selon „ les hommes, c'eſt l'art de paſſer pour „ parfait, c'eſt une eſpéce de Déification „ de ſoi-même: ſelon Dieu, ce n'eſt rien.

Du moins, me dira-t-on, vous ne pouvez nier que la vertu de *Philippile* ſoit ſolide. Depuis la mort de ſon mari, elle a quitté le monde, elle fuit les compagnies, elle ne s'occupe que de la priere, elle mépriſe les Richeſſes juſqu'à diſtribuer tous ſes biens aux Pauvres, n'ayant point d'Enfans à qui les laiſſer. Elle entretient *ſecrétement* telles & telles Familles qui ſans ſes libéralités mourroient de faim. Bon! *Philippile* va à la gloire par la pauvreté. Ce chemin étant peu frayé, il eſt bien plus difficile à tenir que celui qu'on ſuit d'ordinaire, & les difficultés qu'elle y trouve flattent davantage ſon amour propre. Voyez comme elle ſe plaint depuis qu'elle a la fievre. On l'aban-

bandonne, dit-elle; on ſemble la fuir, on la laiſſe ſeule dans ſon lit. Cet état a-t-il quelque choſe de plus affreux, & de plus inſuportable que la miſere où elle ſe réduit par ſes aumônes? car on ne peut nier qu'elle n'en faſſe de tout à fait extraordinaires. D'où viennent donc ſes larmes & ſes ſoupirs? c'eſt que la ſolitude où elle ſe trouve depuis ſa maladie, lui fait appercevoir qu'on ne la plaint guère. Mais, admirez ſa biſarrerie; ceux qui, comme moi, veulent lui témoigner la part qu'ils prennent à ſes maux, les renouvellent, & les augmentent. Elle croit alors qu'on la ſoupçonne de ne pas ſouffrir avec conſtance, ce qui eſt effectivement vrai. C'eſt pourtant l'amour propre qui produit des effets ſi contraires. Quel parti prendre avec *Philippile*? Mais le mal eſt qu'il y a quantité de Femmes de ſon caractere.

Alexia ſe moque du *quand dira-t-on*: elle avance à grands pas dans la vertu malgré la critique : elle eſt inſenſible aux traits les plus piquants de la Médi- & de la Calomnie. Elle ſait qu'on taxe ſa Dévotion de Bigotterie, mais elle mépriſe ceux qui en parlent ainſi, & ſe contente de gémir en ſecret du tort qu'ils ſe font à eux-mêmes. Abus, je me trouvai dernierement chez *Alexia*, où un pe-

tit trait laché par mégarde contre ſa conduite, la réveilla de cette Létargie, & la rendit ſi animée qu'elle m'interdiſit la maiſon. Vantez moi après cela l'inſenſibilité de cette Dévote; ceux qui ne ſavent pas ſes allures, qui ignorent, ſur ſon compre, mille anecdotes dont je ſuis bien inſtruit, lui font plus de plaiſir que de chagrin en l'attaquant ſur ſa dévotion. Elle a le plaiſir de les taxer de Libertinage, & celui de croire qu'on eſt trompé par les apparences extérieures d'une feinte piété.

Mais pour donner aux Femmes un remede contre leur amour propre, il ne faut que les rappeller à leur premiere origine, & les faire ſouvenir que cette paſſion favorite peut être la ſource de toutes les vertus, lorſqu'elle ne les engagera qu'à ſe procurer les véritables biens, & à s'aimer aſſez pour ne trouver rien de digne d'elles que Dieu ſeul. Alors tous leurs Déréglemens s'évanouiront, & elles n'aimeront jusqu'en elles mêmes que leur indifférence pour tout le reſte.

Elles doivent encore apprendre à eſtimer les choſes, ſelon leur véritable mérite, & pour cela, il faut, ſelon Me: Lambert, diſtinguer les Qualités eſtimables & les agréables. Elles ne peuvent ſe flatter,

ter, généralement parlant, d'avoir les premieres, qui ſont réelles & intrinſeques aux choſes & par les loix de la juſtice ont un Droit naturel ſur notre eſtime. Pour les qualités agréables, nous ne leur en diſputons point la poſſeſſion. Hé! plut à Dieu que nous puſſions le faire! Mais, elles ne ſont que ſuperficielles. Elles ſe doivent à la diſpoſition de leurs organes, & à la force de leur imagination. „ Cela „ eſt ſi vrai, ajoute M^e^. Lambert, qu'un „ même objet ne fait pas les mêmes im- „ preſſions ſur tous les hommes, & que „ ſouvent nos ſentimens changent, ſans „ qu'il y ait rien de changé dans l'objet.

CHAPITRE IV.

De l'Etat de vie qu'on choiſit.

LEs Demoiſelles, parmi nous, n'ont pas à choiſir pour embraſſer un Etat. Il faut néceſſairement qu'elles ſoient dans le monde, qu'elles y jouent un Rôle à leur maniere. Mais, parmi les Catholiques-Romains appellés vulgairement *Papiſtes*, le mariage & le Couvent ſont les deux partis qui s'offrent à leur

 choix,

choix, ou pour parler plus juſte, à celui de leurs Parens. Quoique tout le ſuccès qu'on en doit attendre dépende moins des événemens que de certaines diſpoſitions, de certain goût, de certain penchant naturel, on ne les conſulte guère là deſſus. * Les Peres & Meres réglent le ſort de leur Famille, précisément ſur le nombre de leurs enfans, ſur le plus ou le moins de bien qu'ils ont; & preſque toujours ſur la vanité qu'ils ont de les élever au deſſus de leur Etat; ou ſouvent, ſans que les enfans y entrent pour autre choſe que d'être les victimes malheureuſes qu'on ſacrifie à la bizarrerie d'une injuſte prédilection. *Agénor* a un fils qui promet beaucoup. Il a de la vivacité; il peut faire fortune dans le monde. Mais il a une fille qui emportera une grande partie de ſon bien. Triſte objet! On ne voit *Aminthe* dans la maiſon de ſon Pere qu'avec indignation. Elle eſt maltraitée par ſa Mere & par ſon Frere. On refuſe la porte à de riches partis qui la recherchent en mariage. Son inclination la porte à goûter les douceurs de cet Etat, au riſque d'en eſſuyer les amertumes. Mais ſi on la marie, tout examiné, on ſera obligé de

* V, *Les hommes.* Ch. V.

de lui donner vingt mille francs : c'eſt autant de rogné ſur la portion de ſon Frere. Patience, dit en ſoi-même *Agénor* : il y a remede à tout. Faiſons la Religieuſe. Cet expédient n'eſt pas plutôt imaginé qu'on s'empreſſe de l'exécuter. Mais quelles en ſont les ſuites? „ La jeu-
„ ne *Aminthe*, dit l'Abbé de V * * *,
„ auſſi connue par ſa ſageſſe que par ſa
„ beauté, d'un eſprit vif & ſolide; s'ap-
„ pliquant avec ardeur à la Lecture, &
„ s'inſtruiſant avec beaucoup de fruit,
„ habile à s'en ſervir, heureuſe dans ſes
„ productions, polie dans ſes diſcours,
„ modeſte dans ſes manieres, judicieuſe
„ dans le choix de ſes occupations, con-
„ noiſſant ſes devoirs, les rempliſſant a-
„ vec exactitude; fuyant avec une ſage
„ précaution le monde ſans le haïr, tou-
„ jours tranquille, honnorée, enfin reſ-
„ pectée, aimée de tous ceux qui la con-
„ noiſſoient; la jeune *Aminthe* dis-je,
„ revêtue depuis trois ans de l'habit de
„ Vierge eſt le ſcandale de ſa maiſon par
„ ſon horreur pour ſes devoirs, par l'ir-
„ régularité de ſa conduite, par le cha-
„ grin qui la conſume dans ſa retraite.
„ Quelle deſtinée! & qui pourroit s'ima-
„ giner qu'on n'a ſongé qu'à la rendre
„ heureuſe quand on l'a malgré elle ren-

„ fermée dans un Cloître ”?

„ Que peut-on espérer sur le salut de „ deux Peres dont l'un enleve à Dieu un „ Ministre digne de ses Autels pour n'en „ faire qu'un Guerrier très médiocre, & „ l'autre qui prive le monde d'une fem- „ me d'un grand mérite, pour n'en faire „ qu'une Religieuse sans vertu ”. *Céphise* ennuyée du Célibat pour lequel elle n'étoit pas née, escalade à minuit la muraille du jardin, & suit son Amant dans les Pays étrangers où elle fait valloir les droits de la conscience pour justifier sa fuite.

Amalisse, non moins méritante qu'*Aminthe*, & qui avoit eu le même sort qu'elle, met le feu à son Couvent, en sort à la faveur du désordre, se jette entre les bras de *Philémon* qui se proposoit de la mener je ne sais où; mais ayant été reconnus & arrêtés sur les terres de France, ils ont fait une fin digne de leurs crimes. Ce sont là des avantures qui arrivent tous les jours. Plus d'une *Aminthe*, & plus d'une *Amalisse* se reconnoîtront dans ces Portraits.

Il ne faut pas s'imaginer que toutes les Religieuses le soient par le choix de leurs Parens. Souvent elles ne peuvent s'en prendre qu'à leur propre caprice, ou à une indignation orgueilleuse qui les persuade

ſuade qu'il n'y a point d'hommes dignes d'elles, tant elles préſument de leur petit mérite. Le deſeſpoir eſt quelque fois de la partie. Une Aînée a vu marier ſa Cadette avant elle; cela ſeul l'a déterminée à s'enſevelir dans un Cloître. Une Vocation de cette nature n'a-t-elle pas bien du mérite devant Dieu? J'avoue qu'*Elvire* s'eſt jettée dans un Couvent, ſans que rien ait pu l'en empêcher, par un tout autre principe. Ni la chair, ni le ſang n'ont eu part à ce choix; je ne ſoupçonne pas même que l'amour propre y ſoit entré pour quelque choſe. Uniquement occupée, avant la retraite, des devoirs d'une fille vertueuſe ſous les yeux d'une Mere Chrétienne, elle s'étoit défendu l'uſage des commodités les plus innocentes; mais peu contente de ce ſacrifice, bien qu'il ait du lui couter beaucoup, elle s'eſt condamnée à une pénitence des plus rigides qui ſoit dans l'Etat Monaſtique. *Elvire* eſt le ſeul exemple qui puiſſe me perſuader que ſon Sexe eſt capable de renoncer aux commodités de la vie.

J'ai dit, au commencement de ce Chapitre que les filles, parmi les Réformés, n'avoient d'autre parti à prendre que le mariage; mais croyez-vous qu'on ne trouve pas encore le ſecret de forcer leurs incli-

inclinations? Les Peres & Meres tiennent à peu près la même conduite à cet égard que s'il ne s'agiſſoit que d'une affaire d'un jour. On peſe le merite des Amans au poids de leurs richeſſes. Quatre ou cinq mille livres plus ou moins, font pencher la balance : jugez-en par cette hiſtoire : *Philis* avoit deux Amans qui la recherchoient ſérieuſement en mariage. L'un étoit un jeune homme de bonne Famille, bien fait, bien élevé & poſſédant toutes les belles qualités du corps & de l'eſprit : mais il avoit peu de bien. L'autre étoit groſſier dans toutes ſes manieres, toujours mal-propre dans ſes habillemens, ſans éducation, ſans eſprit, connu de toute la ville pour un brutal fiéfé : d'ailleurs c'étoit un jeune homme fort laborieux, & par-deſſus tout qui avoit le double plus de bien que ſon Rival. Il obtint *Philis* à la premiere demande qu'il en fit. Elle ſe flattoit depuis longtems de la douce eſpérance d'offrir un jour à l'Himen, entre les bras d'un Epoux, l'agréable ſacrifice de ſa virginité. Mais dès qu'elle apprit que *Florimond* lui étoit deſtiné, elle devint inſenſible ſur ce point. Tous les beaux ſentimens qui l'avoient occupée depuis l'âge de 15. ans juſque-là, s'évanouirent en un moment. Son

coeur

coeur ſi tendre auparavant, fut métamorphoſé tout à coup en un Rocher. Cependant il fallut obéir, & en moins d'un mois, elle fut remiſe au pouvoir de ſon nouveau mari. *Clitandre*, c'étoit le nom de l'autre prétendant, ne parut point mortifié du mépris qu'on faiſoit de lui, bienque dans le fonds il y fut très ſenſible, & qu'il peſtât de bon coeur contre la Fortune qui ſembloit l'avoir oublié dans la diſtribution de ſes graces: je ne doute pas même que convaincu de ſon propre mérite, il ne répétât ſouvent:

En amour comme dans le jeu,
Rien n'eſt certain, rien n'eſt ſolide;
Et le mérite ſert bien peu
Où ſans ordre & ſans choix la Fortune préſide:
Du plus aimable & du plus amoureux,
Du plus adroit & du plus généreux,
Souvent le malheur eſt extrême;
Et ſouvent ſans y penſer même
Le plus ſot eſt le plus heureux.

Juſque-là, il auroit eu raiſon de le dire mais enfin le bonheur lui en voulut au point que ſon aimable maîtreſſe, le jour même de ſes noces, lui accorda les dernieres faveurs. Je ne rapporterai point de quelle maniere la choſe arriva. Qu'on imagine une avanture toute des plus extraor-

traordinaires, & peutêtre ne réussira-t-on pas encore à se faire une idée juste de celle qui procura le bonheur de nos deux Amans. Il me suffit de dire que cette premiere entrevue leur ayant si bien réussi, *Philis* continue à se dédommager avec *Clitandre* des chagrins que lui cause la mauvaise humeur de son Epoux. Il y a six ou sept ans que ce petit manége dure, sans que *Florimond* s'en soit encore apperçu. Je demande *sur qui retombe le crime de* Philis, *& à qui croit-on que Dieu en demandera compte?* Elle est coupable d'Adultere, j'en conviens: mais pourquoi l'a-t-on unie pour toujours, contre son gré, avec un homme qui paroît plutôt né pour passer sa vie dans les bois avec des bêtes féroces, qu'avec des personnes raisonnables?

CHAPITRE V.

De la Religion & de la Dévotion des Femmes.

L'Impiété, je l'ai déjà dit, n'est point le vice des Femmes. Elles ont beaucoup plus de Religion que les hommes,

mes, il faut leur rendre cette juſtice. Mais il me ſemble que toutes les Femmes devroient être de la Religion Romaine : elles éviteroient les frais d'un examen long & ennuyeux dont elles ne ſont guère capables. Elles pourroient alors, ſans ſcrupule, ſuivre, comme elles font toutes, la Religion de leur mere. Une foi vague eſt leur fait : mais pour croire certains articles préférablement à d'autres, pour ſe convaincre de la vérité d'un ſiſtême de Théologie, il faut lire, examiner, peſer les raiſons des deux partis : il leur en couteroit trop de ſoins & de peines. On a bien plutôt fait de croire tout ce que l'Egliſe croit, ſuppoſant qu'elle a toujours raiſon, quoiqu'elle enſeigne blanc & noir. Charmante Religion ! ſi l'on va au Ciel par ce chemin-là, c'eſt bien le plus facile & le plus court.

Nos Dames Réformées ne s'embarraſſent guère plus d'examiner leur Religion que ſi elles étoient Catoliques. Cependant elles ſont extérieurement ſi perſuadées de ſa vérité, qu'on voit en toutes occaſions éclater leur zèle pour la converſion des Papiſtes : on voit qu'elles ſont fort empreſſées à procurer quelque bien-être à un maraud de Moine défroqué, fort aſſidu aux exercices de piété. Mais auſſi

auſſi on n'ignore pas que leur immodeſtie dans les Temples, & les déréglemens où la plupart des Femmes ſe livrent, font frémir les honnêtes gens & méritent une vive cenſure.

A voir l'air dont nos Dames vont entendre prêcher la parole de Dieu, leur contenance quand elles ſont dans l'Egliſe, ne ſemble-t-il pas que la Religion eſt devenue une mode, & qu'on va au ſermon par ce qu'on s'en eſt fait une eſpéce d'habitude?

Béliſe a, dit-elle, un grand mal de gorge, une migraine, ou tout ce qu'il vous plaira: mais n'allez pas lui ſuppoſer une maladie qui l'oblige à tenir le lit, ou dumoins à garder la chambre. Elle y demeure pourtant ſix ſemaines ſans ſortir. Elle joue, elle reçoit des viſites. On ne la voit point à l'Egliſe: elle en accuſe avec aigreur la petite indiſpoſition dont elle ſe plaint. Elle paroît enfin ſur l'horiſon, je comprens en la revoyant qu'elle a voulu donner le tems à ſa Couturiere de lui faire un habit de Brocard, ou reprendre ſon embon-point, ou bien enfin attendre que Mr. ** prêchât. Je ſuis preſque aſſuré que ce dernier motif à le plus contribué à ſa retraite, quoique peutêtre les deux autres y ayent auſſi eu quelque

part.

part. Les Paſteurs, qui prêchent la parole de Dieu tout ſimplement, qui n'ont pas en Chaire ce bel air qui fait admirer le Prédicateur à la mode, ne ſont pas courus. Qu'iroit-on faire à l'Egliſe pour entendre ces Miniſtres qui ne ſavent point orner leurs diſcours d'expreſſions empoulées, ni arrondir leurs périodes?
„ Autrefois & du tems des Apôtres, dit
„ un Auteur, on ſe contentoit d'écouter
„ la vérité nue, ſéche & ſans apparence:
„ elle étoit bien reçue de quelque part
„ qu'elle vint, & c'étoit toujours la vé-
„ rité. A préſent on ne peut plus ſe
„ ſauver d'une maniere ſi baſſe, & dirai-
„ je, ſi vulgaire. La mode eſt venue d'é-
„ couter un jeune Orateur, bien fait,
„ dont les geſtes ſont aiſés, la voix tou-
„ chante & délicate, qui crie & crie avec
„ art, qui parle & parle avec Eſprit,
„ qui prononce des périodes bien arron-
„ dies, d'une cadence admirable, & dont
„ l'oreille eſt ravie. Il finit trop tôt ſon
„ diſcours, cet excellent Orateur. Avec
„ quelle avidité ne ſaiſiſſoit-on pas ſes
„ raiſons? Si l'on doit ſe plaindre, c'eſt
„ que ni lui, ni ſes Auditeurs n'ont pas
„ trouvé la vérité, mais ils ne la cher-
„ choient pas. Il étoit venu expoſer au
„ Public ſa taille & ſa bonne mine, ſes

„ gestes & ses manieres délicates, son „ esprit. Eux de leur côté n'avoient „ eu dessein que de voir un homme „ beau, bien fait, dont la voix fût net- „ te, & la parole agréable, les voilà „ contents les uns des autres. „ *Belise*, surtout qui, à coup sûr, n'y étoit point venue par d'autres motifs, s'en retourne très satisfaite, après avoir pris le divertissement de la dévotion.

Croyez-vous que *Lisimie* ait des sentimens plus scrupuleux, plus épurés sur les pratiques de la Religion, que *Bélise*? Point du tout. Elle est un peu plus assidue à l'Eglise, mais aussi elle s'y rend pour censurer & pour médire, comme *Cloris* n'y vient que pour voir & être vue. Où trouveroit-on une jeune Femme, je dis même de celles qui sont les plus assidues aux Temples, qui y vienne dans le dessein de s'aquiter d'un devoir que Dieu impose à tous ceux qui font profession de croire en lui? Car, qui dit une *Dévote*, ne dit pas toujours une personne qui a de la Dévotion. Ce sont deux choses très différentes: elles sont même opposées dans le langage vulgaire. Une Dévote c'est une femme bizarre, chagrine, qui se scandalise des actions des autres, qui choque tout le monde,

monde, & que tout le monde craint & méprise. „ Etre exact à se montrer „ dans les lieux destinés à la piété, y „ prier toujours, & fort haut; juger mal „ de la probité des assistans, s'y admirer „ & s'enfler, c'est là ce qu'on appelle „ devenir Dévot. Avoir de la Dévo„ tion, c'est être paisible, doux affable „ & Religieux en même tems; c'est „ censurer le vice sans colere, c'est élever „ la vertu sans passion; servir Dieu sans „ extérieur, le prier sans bruit, fré„ quenter les Eglises, comme sans „ dessein, être pieux sans en avoir le „ Renom; c'est ménager ses Remon„ trances, les reserver pour de bonnes „ occasions, & ne pas exposer témérai„ rement la vertu. C'est supporter les „ hommes, souffrir leurs actions, se ré„ duire au goût ordinaire, s'il est bon; „ l'abandonner, sans le donner à con„ noître, s'il est corrompu . . . . „ Une Dévote fait mépriser la Religion, „ une Femme pieuse la fait craindre & „ admirer. L'extérieur en est farouche „ & trompeur, à en juger par la pre„ miere; il est grand, aimable, & hon„ nête à en juger par la seconde. „

La Dévotion qui regne aujourd'hui, & l'hypocrisie, ou si vous voulez la Bi-

gotterie ſont à peu près la même choſe. Les Eſprits bornés & incapables d'une ſérieuſe application pour la recherche de la vérité, y ſont très ſujets. C'eſt par cette raiſon qu'elle eſt bien plus générale parmi les Femmes, que parmi les hommes. Elle eſt bien ſouvent l'effet du tempérament. L'Amour propre l'enfante auſſi quelquefois. En un mot la Bigotterie nous porte, dit un Auteur *Anglois*, à des paſſions furieuſes ſur les ſujets les moins intéreſſans. Ainſi nous ne pouvons la regarder, ſuivant cette idée, que comme un vice qui nous rend Ennemis jurés de toute contradiction. Une fauſſe Dévote ne pardonne jamais, & regarde comme ſes Ennemis mortels ceux qui voudroient la détromper. „ D'ailleurs une Bigotte trouve dans ſes moindres idées tant d'importance, qu'en les trouvant chez un autre, elle les conſidere comme le plus ſolide mérite ; & les qualités les plus éminentes perdent tout leur prix dans ceux qui n'admettent pas juſqu'à la moindre de ſes opinions favorites. Chez elle, ceux qui n'adoptent pas les Rites de ſa Secte ne ſont pas Chrétiens, quand ils reconnoîtroient toutes les Vérités de l'Evangile, & que

leur

„ leur conduite y ſeroit parfaitement „ conforme. Elle reſpectera comme un „ ſoutien de l'Egliſe cet autre qui s'em- „ porte contre les Non-Conformiſtes, „ quand il ne ſauroit rendre la moindre „ raiſon de ce qu'il croit, & que dans ſa „ maniere de vivre, il choque les pré- „ ceptes les plus clairs du Chriſtianiſme." Animée d'un zele cruel & farouche, on l'entend ſouhaiter la perte de ceux qui ne donnent pas dans ſes travers. Bien plus encore. Elle voudroit être chargée de l'adminiſtration de la Juſtice, pour faire main baſſe, non pas ſur les malfaiteurs, mais ſur ceux qui n'ont pas le Don de la foi. Et quoiqu'elle ſoit altérée de ſang humain, elle oſe pourtant encore ſe dire Chrétienne & Chrétienne Réformée. Elle mépriſe en cette occaſion les principes ſur leſquels elle ſe fonde pour reprocher aux *Papiſtes* l'affreuſe boucherie qu'ils ont faite des Proteſtans en *France*. Mais ce n'eſt pas tout encore. La Bigotterie, ainſi que Jeſus-Chriſt nous l'apprend lui-même dans le Portrait qu'il nous trace des Phariſiens, la bigotterie nous attache ſcrupuleuſement à de petites pratiques indifférentes, comme ſeroit de ne point manger, ſans s'être lavé les mains, *&c.* & elle nous fait

négliger ce qu'il y a d'essentiel dans la Religion, à peu près comme ce Montagnard du Royaume de *Naples* qui venant à Confesse, & étant interrogé sur les crimes qu'il pouvoit avoir commis, répondit d'un grand sérieux *j'ai avalé par hazard quelques gouttes de petit lait qui, de la presse où je faisois le fromage, a réjailli dans ma bouche. C'est là le seul péché dont je me sens coupable.* Le Prêtre voyant la simplicité de ce bon vilageois, lui demanda s'il n'avoit point eu de part aux vols & aux meurtres qui se faisoient tous les jours dans les montagnes : il répondit ingenûmeut qu'oui ; mais qu'il n'y trouvoit point de mal, & que la Confession n'avoit rien de commun avec une chose pratiquée par tous les Bergers.

Enfin, la Bigotterie, selon l'Auteur Anglois que j'ai déjà cité, fait ceder les intérêts, les plus puissans & les plus sacrés parmi les hommes, à l'intérêt particulier d'une Secte fanatique. Faire un Prosélite, est, suivant les idées d'une Dévote, quelque chose de plus considérable que de sauver un Etat. En un mot „ la Bigotterie est une yvroye qui, „ à moins d'être déracinée, ruine toutes les productions du terroir qui la „ nourrit; elle est abominable dans ses

effets,

„ effets, autant qu'elle eſt déraiſonnable „ dans ſes cauſes. *C'eſt un vice lâche*: il „ porte l'homme à fermer ſes yeux „ pour ſuivre les autres dans l'obſcurités, „ à renoncer à ſa propre raiſon, le pré„ ſent le plus beau de la divinité, & la „ plus noble prérogative de notre natu„ re, *C'eſt un vice impoli & contraire à* „ *l'humanité*; il nous fait rompre en vi„ ſiere à tout le monde, & nous rend „ uſurpateurs de la liberté de raiſon„ ner qu'on ne peut ôter aux autres, „ pour en jouir ſeul, ſans violer les „ Droits de la Société. *C'eſt un vice An-* „ *ti-Chrétien* & directement oppoſé à „ l'humilité, la baſe de l'Evangile, qui „ nous ordonne d'eſtimer les autres com„ me plus excellens que nous mêmes. „ Ce vice eſt le poiſon de la Philoſophie „ & de la vérité, puisqu'il nous ôte „ tout moyen de nous éclaircir & d'aug„ menter nos connoiſſances. *Sur tout, ce* „ *vice eſt pernicieux pour la Politique*; „ quand on lui lâche le frein, il s'écha„ pe en jalouſies, en animoſités, en vio„ lences, en perſécutions, en guerres „ ſanglantes, & barbares. Un Royau„ me de Bigots reſſembleroit à l'Etat de „ la Nature, où chaque Particulier au„ roit à craindre de tous les autres. „

Telle eſt l'idée qu'on peut ſe former de la dévotion qui fait de nos jours tout le Chriſtianiſme de la plupart des Femmes & même des trois quarts des hommes. Le nom de Chrétien ne ſert plus qu'à nous mettre à couvert de ces paſſions brutales qui feroient honte à un honnête Payen. Eſt-ce là l'Eſprit de la Religion que J. C. nous a enſeignée? Rougiſſez, *Béliſe*, rougiſſez de cette frénéſie qui vous rend eſclave du jeune *Licion*. Eſt ce la Religion qui vous a empêchée juſqu'à préſent, de lui faire un ſacrifice de votre pudicité? Ignorez-vous, *Lycie*, ce que vous avez entendu prêcher cent fois que le Caractere du Chriſtianiſme eſt la douceur, l'humilité & la patience: comment donc oſez-vous venir aux Aſſemblées Chrétiennes, puisque vous ne reſpirez que vengeance & que haine? Comment oſez-vous paroître dans la maiſon de Dieu plus bouffie d'orgueil, que de la graiſſe qui vous étouffe? Apprenez qu'avec de pareilles diſpoſitions vous ne pouvez prétendre à l'héritage de ceux *qui ſont doux & humbles de cœur*. Vous ne pouvez ſouffrir à vos côtés une vieille couverte de haillons: craignez ou plutôt tremblez que votre jeuneſſe & votre parure ne vous rendent indignes d'ap-

procher du fils de Dieu. En un mot, *Bélise*, devenez humble & modeste: pratiquez vos devoirs pour l'amour de Dieu seul, & alors, je ne taxerai plus votre Religion d'hypocrisie, ni votre Dévotion de Bigotterie. Mais je frémis quand je pense combien vous êtes éloignée d'un changement qui vous seroit si avantageux. Néanmoins, pour le faciliter autant qu'il est en nous, voici quelques moyens dont vous pouvez faire usage, contre un mal qui semble être sans remede.

1. Défaites vous de cette orgueilleuse présomption qui vous fait regarder avec mépris ceux qui ne vous imitent pas en tout, & qui ne seront tenus de le faire que quand vous imiterez vous-même J. C. modele de l'humilité la plus parfaite.

2. Pensez souvent combien l'Esprit humain est, par sa nature, sujet à l'Erreur, & ne décidez plus avec précipitation, sur des Questions que vous n'entendez point.

3. N'ayez plus pour les personnes de différentes Religions ce mépris dont vous avez affecté jusqu'à présent de donner des marques publiques. Fréquentez les, bien loin de les fuir. Le commece que vous aurez avec elles étendra

dra vos connoiſſances, & vous frayera un chemin pour parvenir à la vérité.

4. Ayez ſur tout une probité ſans faſte, & un amour généreux pour la vérité.

5. Ne changez point de ſentiment à la legere, & ſans avoir murement examiné & peſé les raiſons pour & contre. Agir autrement, c'eſt faire peu de cas de la Religion, c'eſt fouler aux pieds les loix ſacrées & inviolables de la conſcience, c'eſt enfin mépriſer, ou pour mieux dire inſulter Dieu lui-même ſur le thrône de ſa gloire.

CHAPITRE VI.

De l'Amour & des Déréglemens dans lesquels cette paſſion jette les Femmes.

L'Amour, quoiqu'agréable quelquefois par les douces illuſions dont il flatte nos eſpérances, tient le plus ſouvent d'une eſpéce de frénéſie ou de fureur aveugle & brutale * qui nous ôte entierement l'uſage de la raiſon

Cùm

* C'eſt ce qu'Horace diſoit à ſa chere *Lydie* dans l'Ode XXV. du I. livre;

Cùm tibi flagrans amor & libido,
Quae solet Matres furiare equorum,
Saeviet circà Jecur ulcerosum
Non sine questu:

Ne cherchons point un vain détour
Pour excuser notre foiblesse;
Les premiers soupirs de l'Amour
Sont les derniers de la Sagesse.

Cette passion fougueuse nous convainc de la foiblesse de notre nature, en même tems qu'elle nous apprend à en connoître la force & les prérogatives, qui nous raprochent le plus de la Divinité, par la faculté que nous avons de produire nos semblables. Voyez ce qu'en dit *Horace*; Poëte qui a transmis à la Postérité, le souvenir de ses Amours, & les noms de ses diverses Maîtresses, C'étoit un savant aussi fameux, & peut-être plus chez les anciens *Romains* par ses galanteries, que par ses écrits. Et qu'on ne s'en étonne pas! les Philosophes qui paroissent les plus insensibles, ressentent quelquefois les feux de l'Amour.

Veut on savoir tous les désordres que cette passion peut produire dans le coeur, on n'a qu'à lire la peinture vive qu'Ovide nous a donnée de l'Amour

de

de *Byblis* pour ſon frere *Caune.* * „ D'a-
„ bord, cette fille ne crut pas, dit-il,
„ que ſa paſſion s'appellât Amour. Bai-
„ ser ſon frere à toute heure, lui parois-
„ ſoit un effet de l'Amitié fraternelle:
„ mais enfin cette paſſion ſe déclara peu
„ à peu. Toutes les fois qu'elle devoit
„ voir ſon frere, elle étoit plus curieuſe
„ de ſe parer, elle avoit plus d'envie
„ qu'auparavant, de paroître belle à ſes
„ yeux; & lorſque quelque fille qu'elle
„ croyoit plus belle qu'elle paroiſſoit au-
„ près de lui, elle en étoit auſſitôt ja-
„ louſe. Néanmoins elle ne connoiſſoit
„ pas encore ni ſa paſſion, ni elle-même;
„ avec ce feu inconnu qui la dévoroit,
„ elle ne formoit ni voeux, ni déſirs,
„ mais cette ſorte de modeſtie ne de-
„ meura pas long-tems où il y avoit tant
„ d'Amour " Elle réſolut enfin d'écri-
re à ſon frere qui étoit devenu ſon A-
mant, & s'appuyant ſur ſa table: *Quoi
qu'il en puiſſe arriver, dit-elle, découvrons
ce fol Amour. Mais en quel gouffre me
vais-je plonger? Et combien le feu que je
nourris eſt-il horrible & épouvantable?*
„ Elle commença à écrire, mais d'une
„ main timide & tremblante, & fut en
„ doute

* Ovide métamorph. l. IX. fable II.

„ doute ſi elle devoit achever. Elle „ tient d'une main la plume, & de l'au- „ tre le papier. Elle lit & relit ce qu'el- „ le a écrit, elle efface, elle change, „ & remet en même tems ce qu'elle vient „ d'effacer. Ce qu'elle a écrit lui plaît, „ mais elle ne laiſſe pas de le condam- „ ner, & d'en avoir honte. Elle veut „ déchirer ſa lettre, & auſſitôt elle ne „ ſait ce qu'elle veut & tout ce qu'elle „ veut lui déplait. On eut vu ſur ſon „ ſon viſage un mêlange d'audace, & de „ crainte. Elle avoit mis dans ſa lettre „ le nom de ſœur ; mais elle l'effaça en „ la reliſant. „ *Caune* reçut très-mal cette Lettre qui avoit couté tant de peines à *Byblis* : cette pauvre fille s'imagine qu'elle a eu tort de ſe confier à du papier, & qu'elle auroit mieux fait de découvrir elle-même ſa paſſion. „ Son „ Eſprit demeura dans un trouble é- „ trange. Bien qu'elle ſe repentit d'a- „ voir voulu tenter ſon frere, el- „ le veut pourtant le tenter encore. „ Elle renonce à la modeſtie, elle lui „ parle même, & lorſqu'elle a été cent „ fois refuſée, elle s'expoſe encore au „ hazard d'eſſuyer de nouveaux refus. „ Enfin *Caune* qui voyoit que l'aveugle- „ ment de ſa ſoeur ne ſe guériſſoit point,

„ &

„ & que sa fureur n'avoit point de fin,
„ abandonna la Patrie, & alla bâtir une
„ ville dans un Pays étranger, s'imagi-
„ nant que son absence étoit l'uni-
„ que remede à la passion de sa soeur.
„ Mais cette misérable fille en devint
„ plus furieuse. Elle déchira ses habits,
„ elle s'arracha les cheveux & la fureur
„ la transporta de telle sorte, qu'elle
„ n'eut point de honte d'avouer que le
„ mal qu'elle enduroit, procédoit de son
„ Amour & des mépris de son frere.„
Encore seroit-on heureux si ce que l'Amour fait souffrir apprenoit à s'en passer; mais hélas il n'est propre qu'à nous jetter dans le desespoir, quand on ne peut jouir de l'objet aimé.

Ainsi, cette passion étant aussi vive qu'elle l'est, on a tout lieu de s'étonner qu'on puisse lui en associer d'autres: mais d'ailleurs, c'est une raison pour n'être point surpris qu'elle porte les Femmes à des déréglemens qui deshonorent la Religion, & causent tant de troubles dans la société. Car plus un vice est infame, & plus les Femmes s'y livrent, * & même avec une espèce de fureur.

Aussi

* *Fortem animum præstant rebus quas turpiter Audent.* Juvenal. sat. 6. vs. 197.

Aussi voit-on par tout, & jusqu'à *Rome* des lieux publics, consacrés aux plus infames débauches, & où l'on voit des filles & des Femmes, sans honte & sans pudeur, faire commerce de leurs corps. C'est le métier dont elles vivent. Mr. de St. *Didier*, Gentilhomme du Comte d'*Avaux*, dans la Relation qu'il nous a donnée de la ville de Venise, assure que *de dix filles qui s'abandonnent, il y en a neuf dont les meres & les tantes font elles-mêmes le marché, & conviennent du prix de la virginité de leurs filles, pour un certain tems, moiennant cent ou deux cent ducats, pour faire, disent-elles, de quoi les marier.* Il ajoute qu'il *se trouva un jour à un Traité de cette nature, & qu'un Gentilhomme étranger, de sa connoissance, étant depuis quelque tems en marché pour une fille, & diférant toujours à donner une réponse positive, sur ce qu'il ne lui trouvoit pas assez d'embonpoint, & qu'elle n'avoit pas encore la gorge bien formée, la tante lui dit qu'il ne falloit pas être plus long-tems à se déterminer parce que le P. Prédicateur d'un des premiers Couvents de Venise qu'elle nomma, étoit entré en traité; & avoit déjà fait une offre raisonnable.* Il dit aussi que c'est l'opinion commune de tout le monde à

Venise, qu'*un seul frere se marie pour tous les autres, & que cela ne se dit pas sans fondement, mais qu'il seroit inutile d'en vouloir donner des preuves* . . . . . Il ajoute que *ceux qui connoissent autant Rome que Venise sont en peine de décider en laquelle de ces deux villes, il y a le plus de Courtisannes, & plus de Libertinage.* Heureux! si ces désordres étoient renfermés dans les bornes de l'*Italie*, mais la corruption est passée du Sanctuaire au Parvis du Temple. Les Pays les plus éloignés de *Rome* cette ville si célébre du tems de St. *Paul*, par la foi des fideles, ne lui cedent en rien pour la Débauche. En *France*, en *Allemagne*, en *Hollande*, &c. on voit à peu près les mêmes désordres. On auroit aussitôt trouvé un Cigne noir qu'une Femme véritablement vertueuse. *

On me dira peut-être qu'il n'y a que des Femmes du commun qui fassent négoce de la vertu, ou plutôt de l'impudicité la plus outrée. Mais je n'en excepte point les Dames de la premiere volée. Qu'on y prenne bien garde, elles donnent souvent l'exemple, & elles autorisent

* *Rara avis in terris, nigroque simillima Cycno*, Juvenal. Sat. VI. vs. 164.

toriſent les déſordres; car elles ſont enhardies à commettre toutes ſortes de crimes par l'impunité, qui eſt un des privileges attachés à la Grandeur. Les moeurs ſont-elles moins corrompues aujourdhui que du tems d'*Horace* & de *Juvenal*? Bien loin de là : j'oſe dire que les paſſions augmentent & ſe fortifient à meſure que le monde vieillit. Or, quels n'étoient pas à *Rome*, & par tout ailleurs les déréglemens des Femmes de Diſtinction, ſous le regne d'*Auguſte* & de ſes Succeſſeurs? Ne voyoit-on pas alors des Dames qui pouvoient compter parmi leurs Ancêtres, je ne ſais combien de Conſuls, aller impudemment ſe faire inſcrire chez les Ediles pour ſe mettre à l'abri de la rigueur des loix? C'eſt ce que fit *Veſtilia* qui étoit d'une famille Prétorienne, ſuivant en cela, dit *Tacite*, la coutume établie depuis long-tems à *Rome*, où l'on croyoit aſſez punir les Femmes débauchées par la honte d'un aveu ſincere de leur crime. *Suetone* * nous apprend que les Dames Romaines aimoient mieux perdre les prérogatives & les honneurs attachés à leur naiſſance, & donner leur nom dans les Regiſtres pu-

* Sueton. in Tiber. c. 35.

publics des Ediles, que de ne pas s'abandonner à toute la corruption de leur coeur.

Juvenal nous repréſente * quelques Dames de ſon ſiécle défiant à l'Eſcrime d'Amour, les ſervantes des Lieux infames où elles alloient éprouver leurs forces. Elles préferent, dit ce Poëte, la victoire qu'elles y remportent à leur naiſſance même, quelque illuſtre qu'elle ſoit, & quand elles ſont dans les grottes obſcures où elles ſacrifient à Venus, agitées de tranſports furieux, elles s'écrient toutes enſemble. „ Nous voici donc „ dans un lieu où tout nous eſt permis. „ Qu'on nous amene des hommes. Quoi! „ nos amans ſont endormis! Hé bien „ qu'on nous faſſe venir de jeunes gar„ çons déguiſés en filles. S'il ne s'en „ trouve point ſur le champ, continue „ *Juvenal*, elles font appeller des Eſcla„ ves. Au défaut de ceux-ci, elles en„ voienr querir, l'argent à la main, des „ Porteurs d'eau. Que ſais-je? Plutôt „ que de ne pas aſſouvir leur brutale „ paſ-

* *Lenonum ancillas poſita Saufeia Corona*
Provocat & tollit pendentis præmia coxa
Palmam inter Dominas virtus natalibus aequat.
Juvenal, ſat. VI. vſ. 319. &c.

„ passion, elles n'auroient pas honte „ d'avoir recours aux Bêtes mêmes. * „ Encore un coup, il faudroit ne guère connoître les moeurs de notre siécle, pour s'en former une idée plus avantageuse. Si j'étois homme à peindre d'après nature, ou si l'on pouvoit dire la vérité sans courir aucun risque, je pourrois donner ici des Portraits, où l'on reconnoîtroit bien des Dames de nos jours. Mais au défaut de cela, les Lecteurs judicieux pourront appliquer à qui bon leur semblera les paroles de Juvenal que je viens de citer. C'est une copie dont il y a eu dans tous les tems beaucoup d'Originaux.

Après tout l'Amour n'est condamnable qu'autant qu'il cause les déréglemens dont on vient de parler, Quand cette passion est bien réglée, & qu'elle ne nous fait point franchir les bornes de la

* *Jam fas est. admitte viros, dormitat adulter?*
Illa jubet sumto juvenem properare Cucullo.
Si nihil est servis incurritur: abstuleris spem
Servorum, veniet conductor aquarius: hic si
Quaeritur, & desunt homines, mora nulla per ipsam
Quo minùs imposito clunem summittat Asello.
Juvenal. Sat. 6. vs. 326.

la chasteté & de la pudeur, elle n'a rien que de très légitime.

Je sais bien qu'un Amant est toujours agité de quelque transport, mais la passion qui le domine, & qu'on nomme, dans l'Isle de Cythere, *la belle passion*, ne lui fait pas toujours fouler aux pieds les loix de la Religion & de l'honnêteté.

* Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un mérite éclatant allume dans une ame?
Et seroit-ce un bonheur de respirer le Jour
Si d'entre les mortels on bannissoit l'Amour?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre,
Et vivre sans aimer, n'est pas proprement vivre.

Les biens, la gloire, les grandeurs,
Les sceptres qui font tant d'envie,
Tout n'est rien si l'Amour n'y mêle ses ardeurs
Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie.

Mais ces Maximes ne doivent pas être prises au pied de la lettre. Elles ne sont pas vraies en tout sens, & franchement, elles ne conviennent qu'à un très petit nombre de personnes qui sont assez maîtresses d'elles-mêmes pour dire:

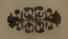
Si

* Moliere.

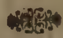
Si pouſſer des ſoupirs & pleurer nuit & jour
C'eſt le premier tribut que l'on paye à l'Amour,
Avant qu'entrer ſous ſa puiſſance,
Je veux qu'il m'en donne quittance.

Car ſi l'on ne ſe ſent pas aſſez de force d'Eſprit, pour éteindre, quand on le voudra, les étincelles qui pourroient cauſer un incendie, il faut éviter juſqu'aux engagemens les plus innocens. Les jeux ſe tournent quelquefois en affaires ſérieuſes. Mais, en bonne foi, qu'eſt-ce que les Moraliſtes les plus rigides, trouveroient de criminel dans les ſoupirs de deux jeunes coeurs faits l'un pour l'autre, & qui ſouhaitent paſſionnément d'être réunis par les liens du mariage? Pourroient-ils blâmer la jeune L * * * de ſes empreſſemens pour le Marquis de C * * *? Elle l'aime, elle en eſt aimée. Du reſte, elle eſt d'une vertu ſolide & reconnue; elle fuit avec autant de ſoins la compagnie de tout autre homme, qu'elle recherche avec avidité celle de cet heureux Amant. Pour moi, j'approuve en elle juſqu'à ces agréables fureurs de l'Amour, qui lui font dire, après *Sapho*:

Heureux! qui près de toi pour toi seul soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire!
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler?



Je sens de veine en veine une subtile flame,
Courir par tout mon corps si-tôt que je te vois
Et dans les doux transports où s'égare mon Ame
Je ne saurois trouver de langue, ni de voix.



Un nuage confus se répand sur ma vue
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

Oui, je le soutiens, quelqu'animé, & quelque passionné que soit ce langage, il est très permis à L*** de le tenir. Son Amant est sage & digne d'elle. Les motifs qui les font agir l'un & l'autre, sont justes & Chrétiens. On ne peut donc raisonnablement, trouver mauvais qu'ils se témoignent réciproquement ce qu'ils sentent l'un pour l'autre.

CHA-

CHAPITRE VII.

De la Continence & de la Chaſteté.

Y A-t-il encore dans le monde un reſte de ces vertus que nos bons Peres appelloient Continence & Chaſteté? C'eſt-là une queſtion qu'on me feroit, ſans doute, après avoir lu le Chapitre précédent, ſi je ne la prévenois ici. Queſtion à la quelle je répons que ces vertus ne ſont pas encore tout à fait bannies du Chriſtianiſme. Oui : on a encore la ſatisfaction de voir des Femmes vertueuſes & chaſtes, au milieu de l'impudicité qui ſemble inonder le genre humain; & je ne doute point que permi ce grand nombre de Dévotes qui peuplent les Couvents, il n'y ait quelques Veſtales, douées du Don de Continence. La Grace eſt aſſez puiſſante pour les mettre en état d'obſerver le voeu qu'elles ont fait, quoique témérairement, de *conſerver leur vaſe en ſanctification.* Parmi les filles, ſi la défenſe du ſeptieme commandement n'eſt pas capable de leur faire garder la chaſteté, du moins la crainte de l'infamie produit

ce bon effet. Combien n'y en a-t-il pas qui ſont l'Original du *Paſtor fido*, & qui diſent dans le ſecret de leur coeur, ou dans un tête à tête paſſionné :

Que vôtre bonheur eſt extrême,
Vous qui n'avez dans vos Amours
D'autre regle que l'Amour même!
Que j'envie un ſemblable ſort,
Et que nous ſommes malheureuſes,
Nous de qui les Loix rigoureuſes
Puniſſent l'Amour par la mort!
Ha! que l'on aime peu quand on craint de mourir
Myrtile, plût au ciel qu'une mort inhumaine,
Fût du péché la ſeule peine,
Je ferois gloire d'y courir!
Seule régle des belles ames,
Et le premier Dieu de mon coeur,
Honneur, vois que je fais à ta ſainte rigueur
Un ſacrifice de mes flammes.

Ainſi la crainte de la mort, ou des jugemens de Dieu, n'eſt pas le principe de la chaſteté des Femmes. L'enflure qui eſt quelquefois la ſuite d'un commerce criminel, un certain reſte de pudeur qui empêche les plus paſſionnées de faire toutes les avances : un noble orgueil, & d'autres paſſions de cette nature y con-

contribuent beaucoup plus que tout autre chose.

Mais, pour le dire franchement; je ne suis point de ces Moralistes rigides, qui prétendent, & soutiennent d'un ton décisif qu'on peut être impudique, non seulement par les actions, & par les paroles obscênes, mais encore par les pensées. Nous ne sommes point maîtres de nos désirs, ainsi on ne peut condamner que le plaisir qu'on y prend, au lieu de s'opposer à ces aiguillons involontaires de la chair. Desorte que, selon mes principes, on ne péche réellement contre la chasteté & contre la Continence, que quand on souhaite passionnément, de faire des choses opposées à ces vertus. Toute Femme, par exemple, qui se sent très disposée à commettre un adultere, & qui vit dans l'espérance d'assouvir un jour ses désirs criminels, on peut conclure hardiment que quoique son corps soit chaste, elle est coupable devant Dieu du crime qu'elle auroit commis si elle en avoit trouvé l'occasion. * „ ha! que l'on se trompe, „ dit Mr. *Bayle*, si l'on croit faire pour „ l'a-

* . . . *Servatis bene corpus, adultera mens est.* Ovid. *Amor.* l. 3. El. 4.

„ l'amour de Dieu, tout ce qu'on fait
„ de louable, à moins que l'on n'ait
„ éprouvé que l'on s'abſtient des choſes
„ qui nous ſont plus cheres, dès qu'on
„ s'aperçoit que Dieu nous les a défen-
„ dues. Un homme qui aime les Fem-
„ mes & qui contente ſa paſſion le plus
„ qu'il peut, mais qui d'ailleurs eſt ſi
„ ſobre, qu'il ne hait rien tant que de
„ rompre ſon Régime, & qui ne pour-
„ roit boire du vin pur ſans gagner des
„ maux de têtes fort violens, qui eſt
„ outre cela grand Poltron, & ne ſait
„ ce que c'eſt ni d'Epée, ni de Piſtolet,
„ n'auroit-il pas bonne grace de ſe faire un
„ mérite devant Dieu de ce qu'il ne
„ s'enivre point, ni ne vole point ſur les
„ grands chemins? Qu'il renonce à l'im-
„ pudicité à laquelle il eſt ſi ſenſible,
„ qu'il ſe faſſe cette violence-là par la
„ raiſon que Dieu le lui a commandé, &
„ alors on prendra pour bon tout ce qui
„ eſt en lui de louable: autrement il
„ nous permettra de croire que ſon aver-
„ ſion pour l'ivrognerie & pour le vol,
„ eſt une vertu à laquelle ſa foi n'a nul-
„ le part, & qu'il retiendroit toute en-
„ tiere quand même il renonceroit au
„ Chriſtianiſme. „ Il en eſt de même de
toutes les Femmes qui ſe ſentent capa-
bles

blesdecommettre quelqu'action criante. Elles ont une paſſion favorite qu'elles cultivent avec ſoin, bienloin de vouloir s'en défaire. Du reſte, elles ſont aſſez réglées, elles s'en applaudiſſent, & ſe figurent qu'elles ſont un grand ſacrifice à Dieu en s'abſtenant de certains vices qui lesdeshonoreroient dans le monde & les perdroient de réputation. Mais, Mesdames, qu'il me ſoit permis de vous dire ingénûment ce que je penſe là-deſſus, & de le dire après le même Auteur que je viens de citer. *Si vous étiez capables de faire un grand ſacrifice à Dieu*, *vous comprendriez bien que ce ſeroit votre paſſion favorite qu'il faudroit ſacrifier*, *& qu'on ne ſacrifie pas les paſſions auxquelles notre tempérament nous rend inſenſibles*, ou que le ſeul point d'honneur nous empêche de ſuivre aveuglément. Conſultez-vous là-deſſus, & ſoyez perſuadées que toutes les vertus qui n'ont que des vues humaines & charnelles pour principes, ſont bien quelque choſe de beau aux yeux des hommes, mais que devant Dieu, qui *ſonde les Reins & les coeurs*, ce ne ſont que des Péchés éclatans, ſelon l'expreſſion de *St. Auguſtin.*

CHA-

CHAPITRE VIII.

Du *Mariage*.

DAns les premiers ſiécles du Chriſtianiſme, quelques Peres de l'Egliſe, infatués d'un faux Principe, emprunté des Payens, qui avoient reconnus l'excellence du Célibat, préféroient cet état à celui du mariage. Quelques-uns d'entre ces SS. Docteurs, ont outré leurs idées ſur cette matiere juſqu'à dire que le *mariage étoit un uſage illégitime & impur.* * Mais aſſurément, il n'y eut jamais rien dans l'Ecriture qui puiſſe autoriſer une opinion ſi extravagante. Et même, j'oſe dire (faiſant abſtraction du pouvoir invincible de la grace) que le mariage eſt le ſeul moyen de conſerver la

* Juſtin. de Reſurrect. *Il y a des Femmes qui n'étant pas d'abord ſtériles, ſont demeurées vierges & ſe ſont abſtenues de tout commerce charnel. D'autres s'en ſont abſtenues depuis un certain tems. Il y a auſſi des hommes. qu'on voit garder la continence dès le Commencement & d'autres depuis un tems, enſorte qu'ils renoncent à* l'uſage illégitime du mariage, *par lequel on ſatisfait les déſirs de la chair.*

la chaſteté, & que c'eſt l'unique remede aux feux de la concupiſcence; car tout le monde n'eſt pas de l'humeur d'un ſaint viſionaire. C'eſt, ſi je ne me trompe, le bon François d'Aſſiſe, Patron des Gueux, lequel ſe vautroit dans la neige pour arrêter certains mouvemens impétueux de la chair & pour garantir la Robe de Chaſteté des flammes du plaiſir. Quelle chaleur dans un Moine!

Les hommes & les Femmes pris ſéparément, ne ſont pour ainſi dire, que des Créatures imparfaites, & comme une moitié les unes des autres. L'humanité diviſée en deux Sexes n'eſt proprement entiere que par l'union de tous les deux. Chaque Sexe a reçu certains mérites d'agrémens qu'il doit à l'autre Sexe; & c'eſt cette communication mutuelle de beautés particulieres, qui fait la beauté générale de la nature. De là vient cette pente presqu'invincible que nous avons à nous faire part des graces qui nous embelliſſent. Celui qui les poſſede n'en eſt point touché, par ce qu'il doit aſpirer à d'autres: mais celui qui les voit, en eſt charmé, par ce qu'elles lui ſont propres; & qu'elles ne ſont faites que pour lui. Ce jeu de la nature qui ne nous a ſéparés que pour nous raprocher

de

de plus près, eſt auſſi ancien qu'elle même; & l'on a toujours vu les deux Sexes ſe redemander l'un à l'autre, cette portion d'eux mêmes qui leur manque, & ſe ſommer réciproquement de ſe communiquer leurs perfections, pour ne faire tous enſemble qu'un ſeul corps d'humanité, qui puiſſe augmenter ſes forces par ſon union, & étendre ſa durée par ſes forces. * Je ne doute point que les Pêres de l'Egliſe qui ont tant clabaudé contre le mariage n'ayent ſenti, comme nous, ces impreſſions ſecretes de la nature, qui devoient les obliger à parler tout autrement qu'ils n'ont fait. Mais entre nous, peut-être que par des expreſſions qui paroiſſent & qui ſont en effet ſi dures, ils ont ſeulement voulu dire;

——— Qu'on fait mieux ſon affaire
Sans l'avis d'un Curé, ni le ſeing d'un Notaire.

Ou tout au moins qu'il ne faut rien précipiter dans une affaire de cette importance, & de toute la vie; Qu'il faut connoître les inclinations d'une Femme avant de s'unir à elle par des liens indiſſolu-

* V. Les Amours d'Horace p. 132.

ſolubles ; & qu'après avoir pris toutes les précautions imaginables, on a encore tout le tems de ſe repentir de ſon choix. Si c'étoit là leur penſée, il n'y a rien de mauvais. Bien loin de là : elle renferme un conſeil que tout homme raiſonnable devroit ſuivre, & qui eſt bien exprimé par cette Epigramme :

Ami, je vois, beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe ;
Prendre Femme eſt étrange choſe.
Il y faut penſer mûrement,
Sages gens en qui je me fie,
M'ont dit que c'eſt fait prudemment
Que d'y ſonger toute ſa vie.

On voit bien, ſans que je le diſe, que la concluſion de ce dernier vers n'étant là que pour la rime, & pour la chûte de l'Epigramme, on auroit tort de prendre cet avis à la rigueur, & de s'en ſervir pour ſe diſpenſer du mariage. Si c'étoit là le ſens qu'on dût lui donner, il ſeroit très-criminel, puiſqu'il tendroit à la deſtruction de notre eſpéce. Mais, ſi l'on ne doit pas *ſonger toute ſa vie* au mariage, il faut du moins y penſer très longtems. Combien d'hommes pour s'être ma-

mariés ſans réflexion, & par un *impromptu* d'Amour, vivent avec leurs Femmes d'une maniere ſcandaleuſe. Toutes les humeurs ne ſympatiſent point les unes avec les autres, & il y a plus d'un mari qui pourroit dire après Mr. *Paſſerat* :

Celui qui n'a pas vu comment la Mer Egée,
Heurtant contre ſa rive écume en ſa fureur:
Comment la foudre craque, éclatant ſon horreur
Sur quelque groſſe tour dont la terre eſt chargée.

Qui n'a pas vu comment la Lionne outragée
D'un rugir gémiſſant ſe fend preſque le coeur,
Et ce qu'oit le chaſſeur à demi-mort de peur
Laiſſant ſur l'autré bord la Tigreſſe enragée;

Qu'il vienne à mon logis, il entendra ſouvent
Les muglemens des bœufs, les orages, le vent,
Les Tambours, les Canons, la foudre & la tempête;

Il entendra l'enfer; & ce qu'on peut nommer
D'impétueux au Ciel, en la terre, en la mer,
Ma Femme, cher Ami, ſeule a tout dans ſa tête.

Tout bien conſideré, on ne peut blâmer *abſolument* le Heros que *Boileau* fait parler dans ſa Satyre contre le mariage.

Tout

Tout ce qu'il lui fait dire eſt ſentences, & toutes ſentences vrayes à certains égards, & fondées ſur l'expérience journaliere, qui nous apprend à n'en pouvoir douter que pour la plupart des gens.

L'hymen avec la joie a tant d'antipatie
Qu'on n'a que deux bons jours, l'entrée & la ſortie.
Si l'on en trouve plus, c'eſt par un cas fortuit;
L'on a cent mauvais jours pour une bonne nuit

Néanmoins, cette vérité n'eſt pas ſi générale qu'elle exclue toute exception. Il y a des mariages heureux, & quand ils ſont tels, c'eſt ſans contredit le plus beau & le plus aimable Etat de la vie.

Quelle joie en effet, quelle douceur extrême!
De ſe voir careſſé d'une Epouſe qu'on aime:
De s'entendre apeller, *petit cœur*, ou *mon bon*;
De voir autour de ſoi croître dans ſa maiſon,
Sous les paiſibles loix d'une agréable mere,
De petits Citoyens *dont on croit être pere*!
Quel charme! au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir auſſitôt accourir, s'empreſſer,
S'effrayer d'un peril qui n'a point d'apparence;
Et ſouvent de douleur ſe pâmer par avance.

Pour goûter ces douceurs dans le mariage, le Mari & la Femme doivent contribuer réciproquemeut à leur félicité. Ils doivent ſuivre les préceptes de *St. Paul* qui ordonne à l'homme *d'aimer ſa Femme comme J. C. aime ſon Egliſe*; & à la Femme *d'être ſoumiſe à ſon mari en toutes choſes*. Tous deux doivent ſe garder une fidélité inviolable, & l'entrée de leur coeur doit être entierement fermée à la jalouſie. Car qu'y gagneroit-on, à agir autrement? Des inquiétudes mortelles, ſuivies de toutes les précautions imaginables, peuvent-elles nous garantir du Cocuage? Au contraire: plus une Femme eſt gênée, & plus il eſt à craindre qu'elle ne vienne à bout de ſes deſſeins. Une preuve de cela, c'eſt qu'on voit beaucoup plus de deſordres en *Italie* & en *Eſpagne* où les Femmes ont peu de liberté, qu'en France, où elles peuvent recevoir des viſites à toute heure. Telle eſt la perverſité, & la bizarrerie de nos inclinations. Nous nous portons violemment à ce qui nous eſt défendu; & la liberté ſemble émouſſer nos déſirs. On péche moins, quand on peut le faire impunément. On ne fait qu'irriter les paſſions, en voulant les dompter: le plus ſûr moyen de les vaincre, c'eſt de leur

laiſſer

laisser le champ libre. * *Lucien* accompagne sa Femme, à l'Eglise, aux promenades, dans les visites qu'elle rend à ses amies; en un mot elle ne va jamais seule. Ce jaloux prend toutes les précautions du monde pour n'être point coëffé de la façon de *Géronte*. Quand il sort pour vaquer à ses affaires, & que la bienséance ne lui permet pas de mener avec lui sa moitié, il l'enferme dans une Chambre; mais le pauvre sot est duppé. A peine est-il sorti que la servante, d'intelligence avec sa maîtresse, court en donner avis à Géronte. Elle l'introduit dans l'appartemment de la belle prisonniere, par une porte qu'on a ménagée avec beaucoup d'art, sous la tapisserie, & derriere le lit. Représentez-vous, si vous le pouvez, ce que font alors les deux Amans. Les maris doivent apprendre de cet exemple que le meilleur parti qu'un honnête homme puisse prendre, c'est de se reposer entierement sur la bonne foi de son Epouse. C'est le moyen

* *Cui peccare licet, peccat minus, ipsa potestas*
Semina nequitiæ languidiora facit.
Desine, crede mihi, vitia irritare vetando;
Obsequia vinces aptiùs illa tuo.
Ovide *amor.* lib. 3. Eleg. 4.

moyen le plus ſûr de n'être point trompé. Finiſſons ce Chapitre par une réflexion que j'emprunte d'un Auteur qui ſeroit très mal dans ſes affaires, s'il n'étoit pas mieux connu de Dieu, que de moi.

„ Le mariage, dit-il, eſt un Pays de „ ridiculités, en même tems que c'eſt „ un Pays d'épreuve & de patien- „ ce. De quelque maniere que l'on en „ ſorte, c'eſt par violence. L'Amour „ eſt l'introducteur, & quite preſque „ toujours à l'entrée. Au défaut de „ l'Amour, c'eſt l'intérêt qui introduit. „ Dans la ſuite, c'eſt la haine ou l'indif- „ férence, qui prennent le ſoin de con- „ duire. Le but de ceux qui voyagent „ dans ce pays eſt ſouvent extraordi- „ naire & bizarre, tout le monde a „ du penchant pour y voyager; il en eſt „ peu qui ne ſe repentent d'y ètre entrés. „ Quelle ſource de ridicule!

„ La meilleure raiſon que l'on puiſſe „ donner de la diſcorde qui ſuit après le „ mariage, c'eſt que l'Epoux & l'Epou- „ ſe n'y ſont plus animés du même Eſ- „ prit. Avant le mariage, l'Amour ou „ l'intérêt les poſſédoit, après le maria- „ ge c'eſt le Dieu Hymen qui répand „ ſon eſprit ſur les mariés.

„ Si

„ Si vous me demandez quel eſt cet
„ Eſprit, je vous avertis qu'il eſt diffi-
„ cile à définir. Je vais pourtant vous en
„ donner une foible idée.

„ Le Dieu Hymen eſt impérieux, il
„ aime à faire des reproches, & n'en
„ ſouffre pas volontiers: il eſt péné-
„ trant, il eſt ſubtil; il voit & enſeigne
„ trop de choſes. L'eſprit d'Amour au
„ contraire n'en connoît jamais aſſez.
„ Avant le mariage, on étoit d'accord,
„ parce que l'on alloit au même but;
„ car tout ce que l'Amour ſait faire,
„ c'eſt de réunir pour un tems, & d'une
„ ſeule maniere: au contraire, l'hymen
„ fait déſunir pour toujours en mille fa-
„ çons. De plus, dans le mariage, on
„ s'ennuie de ſe rencontrer toujours l'un
„ l'autre. De là les contrariétés, la bi-
„ zarerie, les regrets. Je n'en dirai pas
„ davantage, de peur d'en dire encore
„ trop peu.

„ Il eſt ſi vrai qu'une vue continuel-
„ le ennuie & importune, que bien des
„ mariés trouvent le ſecret de s'aimer
„ en ne ſe voyant preſque jamais."

CHAPITRE IX.

De l'Eſprit & de la Science.

LEs Femmes ſe plaignent que les hommes veulent qu'elles ayent de l'Eſprit, mais pour le cacher, l'arrêter & l'empêcher de rien produire. „ Il ne ſauroit prendre l'eſſort, diſent- „ elles, qu'il ne ſoit auſſitôt rappellé „ par ce qu'on nomme bienſéance. La „ gloire qui eſt l'Ame & le ſoutien de „ toutes les productions d'eſprit leur eſt „ refuſée. On ôte à leur eſprit tout ob- „ jet, toute eſpérance; on l'abbaiſſe, „ & pour le dire avec *Platon*, on lui „ coupe les ailes. Il eſt bien étonnant „ qu'il leur en reſte encore." Mais je doute que ces plaintes ſoient bien fondées. Elles ne doivent s'en prendre qu'à l'Education qu'on leur a donnée ſi elles ſont gênées ſur le fait des productions d'eſprit: & comme elles ne ſont point élevées ſous les yeux des hommes, c'eſt à tort qu'elles nous accuſent de leur couper les ailes. „ Par quelles „ Loix, dit Mr. de la *Bruyere*, par „ quels Edits, par quels reſcrits leur

„ a-t-on défendu d'ouvrir les yeux & de „ lire, de retenir ce qu'elles ont lu, & „ d'en rendre compte ou dans leur con- „ verſation, ou par leurs ouvrages? Ne „ ſe ſont-elles pas au contraire établies „ elles mémes dans cet uſage de ne rien „ ſavoir, ou par la foibleſſe de leur com- „ plexion, ou par la pareſſe de leur „ eſprit, ou par le ſoin de leur beau- „ té, ou par une certaine légereté qui „ les empêche de ſuivre une longue „ étude, ou par le talent & le génie „ qu'elles ont ſeulement pour les ouvra- „ ges de la main, ou par les diſtractions „ que donnent les détails d'un Domeſti- „ que, ou par un éloignement naturel „ des choſes pénibles & ſérieuſes, ou par „ une curioſité toute différente de cel- „ le qui contente l'Eſprit, ou par un „ tout autre goût que celui d'exercer „ leur mémoire."

On admire les productions des *Saphos*, des *Corines*, des *Desroches*, des *Desgournay*, des *Scudery*, des *Deshoulieres*, des *Daciers*. On vante leur goût, leur fineſſe, leur légereté dans le ſtile, leur délicateſſe à rendre ce qu'elles penſent. Mais qu'eſt ce que tout cela, demande froidement un Miſantrope? C'eſt l'effet d'une imagination échauffée, & rien plus.

Il n'y a que du brillant, & point de ſolide. Des ouvrages de la nature de ceux de ces Héroines qu'on vient de nommer, ne peuvent plaire qu'à des génies ſuperficiels. „ On regarde une Femme ſça-
„ vante comme on fait une belle arme, el-
„ le eſt cizelée artiſtement, d'une poliſſure
„ admirable, & d'un travail fort recher-
„ ché, c'eſt une piéce de Cabinet que
„ l'on montre aux Curieux, qui n'eſt
„ pas d'uſage, qui ne ſert ni à la guer-
„ re, ni à la chaſſe, non plus qu'un
„ cheval de manége quoique le mieux
„ inſtruit du monde." Pourquoi a t-on attaché une eſpéce de honte au ſavoir des Femmes? c'eſt qu'elles ne peuvent être ſavantes qu'à demi. Ainſi pour éviter le ridicule, il vaut beaucoup mieux qu'elles ſoient tout à fait ignorantes. Honte pour honte, elles n'ont pas eu tort de choiſir celle qui leur rendoit davantage, & de ſe livrer au plaiſir. Cependant je ſuis bien éloigné d'approuver les déſordres qui ont ſuivi ce choix, & qui ne font tous les jours que croître & embellir. Du reſte, je ne prétends point nier que les Femmes ayent de l'eſprit: J'ai même remarqué ailleurs que c'eſt par cet endroit qu'elles nous plaiſent. Mais je ne puis convenir qu'elles ayent

un

un eſprit aſſaiſonné d'aſſez de jugement pour réuſſir dans l'étude des ſciences abſtraites. Approfondir les miſteres de la Nature, Quinteſſencier les Elemens, ſe Frayer une route dans les abîmes des tems, ſont des choſes fort au deſſus de leur portée. Qu'elles ceſſent donc de nous envier un avantage que nous avons réellement plus qu'elles du côté de l'Eſprit, & qu'elles apprennent enfin à ſe ſervir de leurs petites lumieres, pour mieux s'aſſujettir au ſervice de Dieu, ſans donner dans une exceſſive Dévotion.

Clorinde n'emploie plus dans la converſation que des termes choiſis, & des termes de l'art dont elle parle : elle ſe récrie ſur le moindre mot hazardé : elle lit aſſidument tous les nouveaux ouvrages; elle décide de leur mérite & y met le prix. Elle ſait le Latin & le Grec: pour le François, Bon Dieu! elle pourroit corriger le Dictionaire de l'Académie, elle a fait des changemens conſidérables dans l'exemplaire qu'elle en a: en un mot c'eſt une ſavante qui décide de tout, & de tout, bien. Tel eſt le portrait que *Zolippe* fait de *Clorinde*, à tous ceux qui ont la patience de l'écouter. Mais qu'on ne s'y trompe point; je connois *Clorinde*, & je juge tout autremen de ſon Eſprit & de ſa Science. Quoi-

qu'en puiſſe dire le Colleporteur de ſon mérite, je ne trouve en elle aucun fonds de raiſonnement; beaucoup de nullités, encore plus de puérilités, mais rien d'approfondi. Elle récite des paſſages entiers des Auteurs qu'elle a lus, mais c'eſt là toute ſa ſcience. Sa cervelle eſt un répertoire mal en ordre des plus beaux endroits des Poëtes Grecs, Latins & François. Toujours les yeux fichés ſur des *in folio*, elle s'arrête à en apprendre quelques Lambeaux par cœur, & elle les débite enſuite avec une volubilité étonnante, mais ſouvent très mal à propos. Elle fait couler de ſa bouche un ſi grand torrent de paroles, que les Grammairiens les plus accoutumés à criailler dans leurs Ecoles, les Orateurs même les plus véhémens, tout ſe taît devant elle. Un Avocat, un Crieur public, que dirai-je une autre Femme & c'eſt beaucoup dire, auroit beau élever ſa voix, on ne l'entendroit point. Elle ſeule fait plus de bruit que toutes les cloches de la ville. * Elle ne ſut jamais l'art d'examiner

* *Cedunt Grammatici, vincuntur Rhetores, omnis Turba tacet: nec Cauſſidicus, nec Præco loquatur;*

Altera

miner si un sistême est bien ou mal fondé. Un Auteur qui parle en maître, qui décide avec confiance sur une question qu'il n'entend pas, a toujours raison, pourvu, d'ailleurs que son stile soit à la mode ; car, c'est là une condition sans laquelle on ne peut emporter son approbation. Preuve de cela, c'est que dans une visite que je lui rendis, il y a quelques jours, elle me vanta beaucoup *l'essai Philosophique sur l'Ame des Bêtes*: elle en admiroit la solidité, & chaque proposition, quoique destituée de preuves lui paroissoit une Démonstration.
„ Qu'on est redevable à cet Auteur,
„ me dit-elle d'un ton fort animé!
„ Qu'on lui est redevable d'avoir atta-
„ qué avec tant de force le sistême de
„ *Descartes*, & celui de *Bayle*, sur l'a-
„ me des Bêtes! Le premier, en soute-
„ nant que les Animaux qu'on nomme
„ vulgairement irraisonnables, sont de
„ pures machines, semble donner lieu
„ de douter de l'existence de notre ame;
„ & le second, en avançant que l'Ame des Bêtes, est semblable à la nôtre, *a*
„ *porté*,

Altera nec mulier: verborum tanta cadit vis
Tot pariter pelves, tot tintinnabula dicas
Pulsari. Juvenal. Sat. VI. vs. 437.

„ *porté*, comme le dit fort bien l'Au-
„ teur, *à la Religion & à la Morale les*
„ *coups les plus dangereux.*" *Clorinde* s'échauffoit en ſon harnois, & elle auroit dit bien d'autres impertinences ; mais je l'interrompis un peu bruſquement, pour lui faire remarquer que le Philoſophe dont elle prenoit le parti ſi fort à coeur ; & qu'elle citoit avec complaiſance, auroit du éviter de donner priſe ſur lui-même du côté de la Religion & de la Morale : „ car, lui dis-je, outre qû'il
„ ne prouve rien contre les deux grands
„ hommes qu'il attaque *, il mene ſes
„ Lecteurs droit à l'impiété : & il ne tient

* 1. L'Auteur de *l'Eſſai Philoſophique* ne prouve rien contre Deſcartes. *Il* avoue que *Dieu peut produire une machine qui, ſans la Direction d'une Ame qui lui ſoit unie exécute tout ce qu'on voit faire aux Bêtes*, & au commencement du Chap VI il confirme cet aveu. Pour dire enſuite quelque choſe de ſolide, il faudroit prouver que Dieu n'a pas fait, ce qu'il peut faire à cet égard. Or, l'Auteur ne le prouve point, & même il eſt impoſſible de le faire.

2. Bien loin de réfuter Mr. Bayle, il rentre dans le ſiſtême de cet Auteur ; car ces *différences ſpécifiques* que l'Auteur de l'*Eſſai* établit entre les eſprits, n'étant point eſſentielles, l'ame des Bêtes ne peut être eſſentiellement diſtinguée de celle de l'homme, & c'eſt-là tout ce que Mr. *Bayle* a voulu dire.

„ tient pas à lui que nous ne doutions
„ de l'immortalité de notre Ame *.

„ Mais

* Dans le Chapitre XII. de l'Essai Philosophique, on établit que l'Ame des Bêtes est mortelle, & cela après avoir prouvé qu'elle est Spirituelle. Si les preuves de la Spiritualité de l'Ame des Bêtes, sont solides, ce qu'on n'avoue pas, elles détruisent la principale preuve de l'immortalité de notre ame; preuve qui est tirée de sa Spiritualité. Il est vrai que, pour voiler cette impiété, il essaye de donner de *puissantes raisons*, comme il les appelle, pour croire nos Ames immortelles, qui, dit-il ne sauroient avoir lieu pour celles des Bêtes. Mais quelles sont-elles ces puissantes raisons? je ne les raporterai point ici: on peut consulter l'Ouvrage où elles sont déduites; & on reconnoîtra, sans peine l'égarement & l'embaras de l'Auteur. Si son principe de la spiritualité de l'Ame des Bêtes est vrai, toutes ces puissantes raisons sont applicables aux animaux qui ont vie, puisqu'il avoue lui-même que l'*immatérialité de l'Ame est un fondement sur lequel il faut bâtir; si l'on veut prouver son immortalité, par les lumieres naturelles.* Ou ce fondement est ruineux, ou bien il est applicable aux Ames des bêtes comme à celles des hommes, suivant les principes de l'Essai Philosophique. Mais, pour rendre plus sensible l'impiété du sistême de cet Auteur, réduisons-le en forme de sillogisme.

On est sûr de l'immortalité de l'Ame par son immatérialité:

Mais, les Ames des Bêtes sont mortelles quoiqu'immatérielles, & qu'il n'y ait point de différences essentielles entr'elles & celles des hommes.

Donc, *à Pari.*

La Conséquence coule de source.

„ Mais continuai-je d'un ton un peu ra-
„ douci, & qui laiſſoit entrevoir l'Iro-
„ nie, je gage que j'ai deviné la raiſon
„ qui vous engage à défendre ſon ſiſtê-
„ me avec tant de chaleur. Expliquez-
„ vous, me dit-elle. Très-volontiers,
„ Madame, répondis-je : voici, pour
„ vous ſatisfaire ce qui me vient dans la
„ penſée. Surquoi l'Auteur de l'Eſſai
„ Philoſophique ſe fonde-t-il pour ſou-
„ tenir que l'Ame des Bêtes eſt mortel-
„ le, bien qu'elle ſoit ſpirituelle? Ce
„ ne peut être que ſur les différences
„ ſpécifiques des eſprits ; différences
„ qu'il a imaginées *gratis*. Or, ces
„ différences ne conſiſtent, ſelon lui,
„ que dans le plus ou le moins d'idées.
„ Ainſi, Madame, vous trouvez votre
„ compte dans un ſiſtême qui vous aſſû-
„ re de l'immortalité à laquelle un Pay-
„ ſan, par exemple, nepeut point préten-
„ dre, car ſes idées étant très bornées,
„ il eſt confondu avec les Bêtes; au lieu
„ qu'une perſonne auſſi ſpirituelle &
„ auſſi ſavante que vous l'êtes eſt diſtin-
„ guée de toutes les autres créatures,
„ par la plus belle, & la plus avantageuſe
„ prérogative qu'on puiſſe déſirer."

Notre converſation s'échauffa beaucoup ſur cette matiere, mais je trouvai tant

tant d'obſtination dans *Clorinde* ; & je lui parlai ſi peu reſpectueuſement de *ſon Philoſophe* qu'enfin nous nous quitâmes fort mal ſatisfaits l'un de l'autre, & je ſortis de ſa nombreuſe Bibliotheque, très convaincu que la ſcience des Femmes n'eſt autre choſe qu'un grand entêtement, ſoutenu d'une imagination vive qui charme les génies ſuperficiels, & qui ne veulent pas ſe donner la peine de rien approfondir. L'expérience me convainquit en cette rencontre „ * qu'il y a des
„ gens qui gagnent à être extraordinai-
„ res : ils voguent : ils cinglent dans une
„ Mer où les autres échouent & ſe bri-
„ ſent ; ils parviennent en bleſſant tou-
„ tes les régles de parvenir ; ils tirent de
„ leur irrégularité & de leur folie tous
„ les fruits d'une ſageſſe la plus conſom-
„ mée . . . . . . Les Connoiſſeurs, ou
„ ceux qui ſe croient tels, ſe canton-
„ nent & ſe diviſent en des partis con-
„ traires, dont chacun, pouſſé par un
„ tout autre intérêt que celui du Public
„ ou de l'Equité, admire un certain
„ Poëme, ou une certaine muſique, &
„ ſifle toute autre.

* La Bruyere.

CHA-



CHAPITRE X.

Du Secret.

SI l'on avoit aſſez de force d'eſprit, & que l'on fût aſſez maître de ſes paſſions pour garder le ſecret, il y auroit bien moins de déſordres dans la Société civile. Mais par malheur, notre Nature eſt la foibleſſe même. Nous nous confions à des gens qui ne cherchent qu'à nous *tirer les vers du Nez* pour mettre à profit, aux dépens de leur honneur, les aveus que nous leur faiſons ou ſur notre compte, ou ſur celui des autres. Le ſecret eſt, pour les Ames foibles, un peſant fardeau dont elles ſe déchargent, ſouvent ſans faire attention aux conſéquences fâcheuſes de leur indiſcrétion. Nous nous plaignons amerement de leur infidélité, & nous les accuſons de trahiſon ; cependant nous ſommes les plus coupables, puiſque nous nous ſommes trahis les premiers. Nous ne pouvons vivre ſans avoir un Confident : hé! pourquoi n'auroit-il pas le ſien ? Ennemis jurés de la contrainte, nous cherchons d'abord à nous mettre à notre aiſe.

Nous

Nous voulons nager en pleine eau; &, ſuivant cette fauſſe maxime, qu'*on ne doit avoir rien de caché pour ſes amis*, nous laiſſons voir à découvert le fonds de notre coeur à ceux que nous croyons tels, & par ce moyen, tout ce ſait. *Le ſecret*, dit l'Abbé de *Varennes*, * *paſſant ainſi des uns aux autres, va ſe rendre au Public comme à ſon centre.* Nous nous appercevons alors, mais trop tard, que ce que nous avions le plus intérêt de cacher eſt connu de tout le monde. De ſorte que la prudence veut que nous ne faſſions d'autres confidences que celles qui ne peuvent nous être nuiſibles. Elle nous oblige encore à vivre avec nos meilleurs amis comme avec gens qui peuvent devenir nos ennemis. Cette maxime, dira-t-on, ne peut ſortir que de la bouche d'un Jéſuite. Patience! On auroit raiſon de la cenſurer, comme injurieuſe à l'amitié, s'il étoit poſſible de trouver de véritables amis. Il eſt vrai que dans le monde, on ſe fait de grandes civilités, des offres réciproques de ſervice: on ſe donne la main; mais, c'eſt pour ſe trahir: car,

Sacri-

* *Les hommes chap. XI.*

Sacrifier à sa fortune
La justice, les loix, & la fidélité:
Mépriser les devoirs de la société,
Quand on nous voit dans l'infortune.

Railler aux dépens de l'honneur,
Etre politique & flatteur.
Se faire un jeu de l'imposture;
Mettre l'heureux du siécle au dessus du Héros,
Louer, blâmer mal à propos,
Se venger de la moindre injure:

Prometre & rarement tenir;
Etre civil, mais peu sincere,
Baiser celui qu'on veut trahir:
Sous le masque trompeur d'une vertu sévere;
Empoisonner la plus pure vertu,
Dans le pauvre impuissant voir le moindre fétu:

Servir le crime heureux, & chercher à lui plaire,
Adorer les vices des Grands,
C'est là le caractere
Des amis de ce tems.

Sans hyperbole, sans figure,
La candeur n'est plus qu'à bas prix;
L'amitié change de nature,
Le plus grand des malheurs c'est d'avoir des amis.

Des faux amis s'entend ; & il n'y en a presque pas d'autres. C'est ce que n'ignoroit pas Socrate ; dont Mr. La Fontaine a joliment rendu la pensée par ces vers :

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage,
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir
Indignes d'un tel personnage :
L'autre blâmoit la face, & tous étoient d'avis
Que les appartemens en étoient trop petits,
Quelle maison pour lui ? l'on y tournoit à peine.
Plût au Ciel que de vrais amis
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !
Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose,
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

Du moins, me dira-t-on, un homme peut bien se confier à sa Femme. On ira même jusqu'à prétendre qu'il le doit faire absolument. Mais, non : il est de la Sagesse des hommes de se défier de la foiblesse des Femmes. Elles ont tant de plaisir à babiller qu'elles disent indifféremment tout ce qu'elles savent, & souvent ce qu'elles ne savent pas. En

un mot, elles ne tiennent ſecretes que les choſes qui les deshonnoreroient ſi elles les publioient.

Plus une Femme eſt inſinuante, plus elle a d'adreſſe pour pénétrer les ſecrets de ſon mari, & plus il doit être ſur ſes gardes. Que ſait-on, s'il n'y a pas encore des Grands qui, à l'exemple d'Auguſte, couchent avec les Femmes des autres, pour découvrir des ſecrets d'importance; car une Femme, dans ſes tranſports amoureux, n'a rien de caché: &, tôt ou tard, elle fera périr ſon Mari, même ſans y penſer, s'il eſt aſſez imprudent pour lui apprendre des choſes dont dépendent ſa liberté, ſa vie ou ſon honneur. Toutes les hiſtoires fourniſſent des preuves de l'infidélité des Femmes; preuves qui ne nous permettent pas de douter un moment de cette vérité. Mais entre mille que je pourrois rapporter, ſi je voulois faire un ouvrage de Marqueterie, j'en choiſis un ſeul exemple, tiré de l'Ecriture ſainte. *Samſon*, après avoir triomphé pluſieurs fois de ſes ennemis, périt enfin par les artifices de *Dalila*, ſa maîtreſſe, à qui il eut la foibleſſe de faire un aveu qui lui couta la vie, après avoir eſſuyé une infinité de mauvais traitemens. Il avoit réſiſté longtems; mais,

mais, vaincu par les cajolleries de cette Femme, il lui avoua que ſa force étoit dans ſes cheveux. *Dalila*, au comble de ſa joie, d'être dépoſitaire de cet important ſecret, le communiqua aux *Philiſtins*, qui lui promirent de grandes récompenſes, ſi elle leur livroit Samſon. Un jour qu'elle le combloit de politeſſe, & de douceurs, à ſon ordinaire, elle le fit endormir ſur ſes genoux. Sur le champ, elle lui coupe les cheveux, & le remet entre les mains de ſes ennemis. Tout le monde ſait la ſuite de cette hiſtoire : je paſſe à une autre réflexion.

Expérience faite : une Femme en Colere, ſçût-elle des choſes capables de faire périr ſon Mari par la main d'un Bourreau, elle les lui reprochera à haute voix. Ainſi accoutumons-nous, à ne découvrir à qui que ce ſoit, pas même à nos propres Femmes, & peutêtre encore moins à elles qu'à toutes autres perſonnes, que ce que nous voulons bien que tout le monde ſache ; car, ſi nous avons la foibleſſe de leur dire tout, il vaudroit autant payer le Crieur public, pour divulguer nos ſecrets dans tous les Carrefours de la ville.

* Tout le monde connoît leur imperfection,
Ce n'eſt qu'extravagance & qu'indiſcrétion;
Leur eſprit eſt méchant & leur ame fragile,
Il n'eſt rien de plus foible & de plus imbécile,
Rien de plus infidele, & malgré tout cela,
Dans le monde, on fait tout pour ces animaux-là.

CHAPITRE XI.

De la Beauté, & de la parure. Réflexions ſur les Modes.

LA mort ne reſpecte perſonne. Elle foule également à ſes pieds les Rois, & les derniers de leurs Sujets. Riches & pauvres, jeunes & vieux, tous obéiſſent à ſes loix; & elle met le dernier des hommes au niveau du plus grand Prince. Triſtes réflexions pour les Femmes qui comptent ſur leur Beauté. Il faut pourtant en venir-là. Ou la mort diſſipe les agrémens d'un beau viſage, en réduiſant le corps le mieux fait, & dans ſa plus floriſſante jeuneſſe à ſervir de pâture aux vers; ou bien l'âge défigure les traits de la plus belle per-

* Moliere.

perſonne du monde. Dans ce dernier Etat, il ne reſte aux Femmes que le fâcheux ſouvenir de ce qu'elles ont été ;

On voit bien qu'à la fin de la ſaiſon cruelle
La nature ſe renouvelle,
Et reprend du Printems les ſuperbes atours ;
Et après que la nuit a répandu ſes ombres,
Le bel Aſtre des Cieux perce ſes voiles ſombres
Et vient recommencer ſon cours.

Mais lorſque la beauté gémit ſous les années,
Les inflexibles deſtinées
Ne la délivrent point d'un joug ſi rigoureux ;
Elle ne revient plus à la ſaiſon nouvelle,
Et le triſte manteau d'une nuit éternelle
Cache ſa lumiere à nos yeux.

Que direz-vous, Iris, quand la nouvelle Image
De votre difforme viſage
Peinte dans un miroir vous remplira de peur.
Quand ne vous trouvant plus à vous même ſemblable ?
Vous croirez contempler un fantôme effroyable
En contemplant votre laideur ?

Sans doute qu'alors, vous aurez recours au fard, & vous tâcherez de niveler,

veler, par mille sortes d'ingrédiens, les rides & les creux de votre visage. Votre sein de lys & de roses ne subsistant plus, vous y suppléerez par des couleurs étrangeres : mais soyez persuadée que tout l'art du monde ne peut réparer les injures des ans.

Car de quelque secret dont ce trompeur se vante,
Jamais de la beauté mourante
Ses efforts ne sauroient ranimer les appas;
Et quand le cours des ans l'a mise à l'agonie,
Bien loin de lui donner une seconde vie,
Il en avance le trépas.

Un peu de bon sens, apprendroit aux Femmes qu'elles ne doivent point s'enorgueillir de la possession d'un bien si fragile qui peut leur être enlevé, même avant la vieillesse, par la moindre maladie, par la petite vérole, ou par mille autres accidens.

Ouvrez donc votre oreille à des conseils si sages,
Eloignez ces pensers volages,
Les frivoles desseins, & les jeunes desirs;
Détachez votre cœur de vos attraits fragiles
Et méprisant ces fleurs en épines fertiles,
Cherchez les solides plaisirs.

Mais quels ſont-ils ces *Plaiſirs ſolides*? On ne les trouve point ſur la Terre. Tout ce qui eſt ſous le Soleil eſt ſujet au changement, il faut donc s'occuper de méditations ſérieuſes & fréquentes ſur les biens avenir. Toutes réflexions faites, on ne doit pas plus compter ſur la Beauté que ſur les biens de la Fortune.

Les Femmes, ou pour donner plus d'éclat à leur beauté, ou pour ſuppléer à ce qui leur manque de ce côté-là, ont recours à la parure. Je vois *Lucinde*, par exemple, qui, paſſe des trois ou quatre heures entieres à ſe coiffer, juſqu'à ce que ſon miroir lui diſe qu'elle a réuſſi à ſe bien mettre. Elle conclut de cette approbation qu'elle eſt dans un équipage propre à faire des conquêtes. Elle s'exerce pendant quelques heures aux grimaces qu'elle doit faire dans les compagnies où elle ſe trouvera, pour fixer ſur elle l'attention de *Plancus*. C'eſt à cela qu'aboutiſſent tous les ſoins qu'elle prend pour ſe donner un petit air de Coquetterie qui lui convient infiniment mieux que celui de la Dévotion, étant auſſi ennemie qu'elle l'eſt de la Régularité. Mais, y penſez-vous *Lucinde*? Quoi? vous étalez ſur votre perſonne avec tout l'art imaginable, les plus

belles pierreries qui ſoient dans votre caſſette ; les plus belles dentelles que vous avez pu trouver? le plus beau linge de *Hollande*? les plus riches étoffes des Gobelins? Hé! pourquoi le faites-vous? Eſt-ce pour plaire à Dieu? vous n'ignorez pas, ſans doute, que c'eſt au contraire le moyen de vous rendre l'objet de ſon indignation. Vous liſez quelquefois l'Ecriture Sainte : n'y avez-vous donc pas remarqué l'ordre que les Apôtres S. Pierre * & S. Paul † ont donné aux Femmes de s'orner de bonnes oeuvres, & non pas de Pierreries, & d'entortillemens de cheveux? Pouvez-vous éluder la force de ce Précepte, & pouvez-vous n'y pas voir votre condamnation? faudroit-il donc que, pour obliger les Femmes à obſerver les Loix du Chriſtianiſme à cet égard, faudroit-il, que tous les Etats imitaſſent les ſages Réglemens de la République de Genève? Oui : il le faudroit, puisque la Religion ne peut faire chez vous une Réforme ſi néceſſaire pour votre ſalut, & ſi avantageuſe au bien public.

* I. Epit. de S. Pier. Ch. 3. vs. 4.

† I. Epitre de S. Paul à Timothée Ch. 2. vs. 9. & 10.

blic. * Par la prudence des Magiſtrats de Genève, on ne voit point regner dans cette illuſtre & floriſſante ville, la Tyrannie des modes. Il eſt défendu aux Dames, ſous peine d'amande pécuniaire, d'y porter des Robes volantes, dont

* Des Caurres dans ſes oeuvres Morales de l'Edition de Paris en 1575 a imploré l'autorité du bras ſéculier, contre l'excès des parures des Femmes de ſon tems. Voici ce qu'il en dit ? Supplions que toutes les Femmes & Filles s'accouſtrent, auſſi honnêtement, avec une honte & ſobriété, ſans tortillonnemens de cheveux, ne bagues d'or & d'argent, perles ne autres habits précieux. Mais tant s'en fault, Mes Dames, (qui prenez plaiſir à cela) que vous veuilliez ſuivre ce Conſeil de Mr. St. Paul; qu'en dépit qu'il en parle, vous en porterez en votre confuſion & damnation, ſi Dieu ne vous fait la grace de vous en retirer. Il eſt autant poſſible de vous détacher de vos parures que d'arracher la Lune aux dents, ſi Meſſieurs de juſtice ne prennent cette matiere à cueur. Car la chair & le ſang vous aveuglent ſi fort que vous ne craignez Dieu ne Diable, pour prédication qu'on vous faſſe : dont, comme diſoit Notre Seigneur, aux Juifs, vous mourrez en votre orgueil & vaine gloire, ſi vous n'en faites pénitence. Il faut, veuillés ou non, que vous détortillonniez, déchauve-ſouriſſiez, derétiez, c'eſt à dire, ne portiez plus en ailes de Chauve-ſouris, ou en façon de Rets vos cheveux par leſquels prétendez prendre diaboliquement, & enfiler les hommes, pour raſſaſier votre déſordonné appétit : ou bien que vous ſoyez perduës & damnées,

dont l'uſage eſt ſi commun par tout ailleurs, des Etoffes à fleurs, des Dentelles au deſſus d'un certain prix, &c. Je l'avoue, j'ai ſouvent admiré cette louable précaution, qui enrichit les Particuliers, & qui les met ainſi dans une ſituation à pouvoir fournir abondamment aux beſoins de l'Etat. Et ce qui m'a le plus frappé, c'eſt que vous n'entendez perſonne ſe plaindre de ces Loix. On les pratique d'inclination, & il ſemble que les Dames de diſtinction n'ayent rien tant à coeur que de ſurpaſſer leurs égales en modeſtie. En un mot, la France qui confine au Territoire de cette ville, n'a pu encore y introduire la folie des modes, qui rendent notre Nation ridicule, en faiſant paroître ſon inconſtance dans la maniere de s'habiller. Il y a vingt ans que les Femmes étoient enſevelies dans leurs Coiffures; & aujourd'hui elles les portent ſi petites qu'à peine les apperçoit-on ſur leurs têtes. La petite Bourgeoiſe a frondé pendant quelque tems cette jupe monſtrueuſe par ſa largueur, mais après avoir ri, elle s'y eſt logée elle-même. La meilleure partie de la politeſſe conſiſte à ſuivre le torrent biſarre de la mode. „ Nous vivons „ tous dans l'eſclavage. Loin de dépen-
„ dre

„ dre de nous mêmes, nous dépendons
„ très ſouvent de certains caprices groſ-
„ ſiers, & indignes de la Raiſon. Peut-
„ être que ſi nous les appercevions dans
„ les Bêtes, nous ne les leur pardonne-
„ rions pas. Mais de tous les eſclava-
„ ges le plus ridicule & le plus mauvais
„ c'eſt le deſir continuel de changer de
„ modes." A peine un uſage en a-t-il détruit un autre qu'il cede lui-même à quelque choſe de plus nouveau & de plus frappant.

Je ne trouve rien de plus judicieux que les idées de *Juvenal*, lorſqu'il nous repréſente une Dame à ſa toilette, & une Femme de Chambre à côté d'elle, & toute en déſordre, n'ayant encore pu trouver le tems de s'habiller. Quelqu'attention que cette pauvre créature apporte à parer l'Idole, elle n'y peut réuſſir. „ Ah! que vois je! s'écrie tout
„ d'un coup ſa maîtreſſe; que faites-
„ vous? Impertinente que vous êtes;
„ eſt-ce là tout ce que vous en ſavez?
„ Que je ſuis malheureuſe! une boucle
„ de cheveux qui paſſe plus que les au-
„ tres! Elle ne ſe poſſede pas, & elle
„ bat cette fille pour la punir du crime
„ d'un cheveux qui ne ſe laiſſe point fri-
„ ſer. Eh! Madame, s'écrie là-deſſus

le

„ le Poëte, devez-vous vous en pren-
„ dre à elle, si vous n'êtes pas contente
„ de votre nez, que ne cesse de vous
„ représenter une glace trop fidele?

„ Cependant, continue cet Auteur,
„ on appelle une autre Femme de cham-
„ bre pour réparer la faute de la pre-
„ miere. Celle-ci peigne la Dame & la
„ frise de nouveau. Tout étant fait,
„ on assemble toutes les filles de la Mai-
„ son, entre lesquelles paroît une vieil-
„ le Gouvernante, qui n'a plus d'autre
„ métier que de filer. On tient conseil,
„ la vieille opine la premiere, & cha-
„ cune ensuite, selon son âge & le goût
„ que l'expérience lui a donné. On di-
„ roit qu'il s'agit ici de l'honneur & de
„ la vie même de la maîtresse du logis.
„ Mais telle est la folie des Femmes de
„ ne rien estimer de plus important que
„ ce qui peut contribuer à les faire pa-
„ roître plus belles."

CHA-

CHAPITRE XII.

Du Mensonge.

CEux qui se piquent de la plus scrupuleuse sincérité ne sont pas toujours si exacts sur ce point qu'il ne leur arrive quelquefois de s'exprimer, de propos délibéré, d'une maniere qui ne répond pas à ce qu'ils ont dans l'esprit, & c'est ce qui s'appelle mensonge, en Morale rigide. Mais, comme je fais profession d'être plus accommodant, il me semble * que l'on ne ment pas
» toutes les fois qu'on parle d'une maniere qui n'est pas conforme ou aux
» choses, ou à nos pensées . . . . sur
» ce pied-là, il ne faut point accuser de
» mensonge ceux . . . . qui inventent
» quelque chose de faux pour une bonne fin, dont ils ne sauroient venir à
» bout sans cela . . . . Mais toutes les
» fois que l'on est dans une obligation
» manifeste, de découvrir ses pensées à
» autrui

* Puffendorff devoirs de l'homme, &c. l. I. C. 10. vf. 7.

„ autrui fidelement & ſans détour, on „ ne ſauroit, ſans crime, ni ſupprimer „ une partie de la vérité, ni uſer d'é- „ quivoques, ou de reſtrictions menta- „ les." Voilà un principe que nous dicte la Conſcience, indépendemment de la Révélation, qui encherit encore ſur cette idée. Elle nous apprend que Dieu étant la vérité même, hait ſouverainement le menſonge, que les Menteurs ſont enfans du Diable, & que la perdition, c'eſt à dire, les peines éternelles de l'Enfer feront leur partage.

En effet, le menſonge eſt quelque choſe de ſi odieux, à ne le conſiderer même que par les lumieres naturelles, & il eſt ſi contraire à l'idée que nous avons de l'honnete homme, qu'un certain ſentiment, pris du fonds même de cette idée, & qu'on ne peut définir, bien qu'il ſoit fort ſenſible, nous fait bouillir le ſang dans les veines quand on nous donne un démenti. Nous regardons cela comme un des plus ſanglans affronts qu'on puiſſe nous faire : nous voulons en avoir ſatisfaction, ſouvent même au péril de notre vie. N'eſt-ce pas-là une preuve bien ſenſible que le menſonge eſt un vice des plus grands & des plus abominables aux yeux de Dieu?

Puis-

Puisqu'on regarde dans le monde un démenti comme un attentat à ſon honneur, n'eſt-il pas naturel d'en conclurre, qu'on mentant, on tombe dans l'infamie?

Quelques Philoſophes Payens ont regardé le menſonge comme un vice puniſſable, & comme une peſte dans la Société civile. Platon, donnant en cela dans une extrémité oppoſée au Siſtême de certains Moraliſtes de nos jours, étoit de cet avis. Selon ce Philoſophe *, il n'eſt permis de mentir qu'à ceux qui ſont chargés du Gouvernement d'un Etat; encore faut-il qu'ils ne le faſſent que pour le bien public. Et tout autre qu'eux doit s'abſtenir de mentir. Si un Sujet, ſoit Artiſan, Médecin ou autre, ment à ſon Prince, il doit être puni.

Si un Payen a fait paroître tant d'horreur du menſonge, quels ne devroient pas être à cet égard les ſentimens d'un Chrétien, inſtruit dans la Loi de Dieu? Néanmoins, on ment de gayeté de coeur, tous les jours, à toute heure, & à tout moment. Il n'y a point de défaut plus commun que le menſonge:

* Lib. III. de Republicâ.

ge: c'eſt beaucoup ſi dans les converſations ordinaires, il ſe débite deux vérités parmi trente fauſſetés. Ignore-t-on que lorsqu'on s'eſt acquis la réputation de Menteur, on ne trouve plus de créance, lors même qu'on dit une vérité? * On a lieu de s'étonner que ce vice ſoit ſi commun parmi nous: mais ce qui ſurprend encore bien plus, c'eſt qu'il eſt presqu'impoſſible de plaire aux Femmes, ſans être Menteur. Il faut être revêtu de cette infamante qualité, & la faire valoir méthodiquement pour être bien venu auprès de *Dorinthe*. Il faut, aux dépens de la vérité, flatter ſon orgueilleuſe préſomption, & ſatisfaire en même tems la haine qu'elle a conçue contre telles & telles Demoiſelles qui ont eu la vanité de diſputer avec elle du prix de la Beauté, ou des agrémens du corps & de l'eſprit.

Sylvie ment en perfection. Ecoutez-la un moment, elle vous apprendra qu'elle deſcend en droite ligne d'un Seigneur très conſidéré à la Cour de France ſous le regne de François I. Peu s'en faut

même

* *Ariſtoteles interrogatus*, quidnam mendaces lucrarentur? ut cum vera, *inquit*, dixerint, non illis credatur. Diogen. Laërce l. 5. n. 17.

même qu'elle ne fasse remonter sa Généalogie jusqu'au tems de *Pharamond* qui fonda la Monarchie *Françoise*. Elle vous fera connoître tous ses Ancêtres par leurs noms & surnoms. Elle sait tous leurs titres, & les belles actions qui les ont rendus recommandables. Vous seriez tenté de la croire sur sa parole, si je ne vous apprenois ici en confidence que son Ayeul étoit Marchand de dentelles.

Alippe, menteur en titre d'office, est le Confident de *Sylvie*. On dit même qu'il l'épousera quoiqu'il n'ait, pour tout mérite & pour tous biens qu'une Noblesse assez ancienne. Ne sera-t-il pas bien récompensé des louanges qu'il a prodiguées mal à propos à *Sylvie*? Comment seroit-il possible après cela qu'il n'y eût pas des Menteurs? Tous, me direz-vous, n'ont pas le même bonheur qu'*Alippe*. J'en conviens, mais aussi faut-il avouer avec Mr. *Bayle* que ceux qui mentent pour flater les autres y trouvent presque toujours de grandes douceurs. „ Ils se font des amis qui „ payent quelquefois leurs louanges, argent comptant, ou bien qui leur rendent service quand l'occasion s'en présente, ou à tout le moins qui leur

„ rendent louanges pour louanges. Au „ pis aller, ils ſe font une ſecrete joye „ de voir la crédulité de ceux qu'ils „ louent, & d'éviter leur indignation; „ car il y a des gens qui ne pardonnent „ jamais à ceux qui leur épargnent l'en- „ cens. "

Je ne puis quitter encore *Alippe* pour ce que j'en ai dit, car il faut tracer ſon Portrait; Il eſt ſi officieux dans ſes menſonges, qu'il dira quelquefois à *Sylvie* qu'une autre en a parlé avec de grands éloges, & qui plus eſt lui a donné la préférence ſur un trait de beauté, pour lequel on l'admire elle-même. C'eſt ainſi que les menſonges produiſent par toute la ville la plus plaiſante confuſion que l'on ſe puiſſe imaginer. On voit rendre une viſite au bout de ſix mois qu'elle eſt due, & après qu'on s'eſt bien déchiré de part & d'autre durant tout ce tems.

CHAPITRE XIII.

De la Médiſance & de la Calomnie.

DEux vices affreux, la Médiſance & la Calomnie, regnent aujourd'hui dans le monde: Vices encore plus abominables aux yeux de Dieu, que le menſonge, & qui ſont très-ſéverement, condamnés dans l'Ecriture. Médire, c'eſt publier les défauts réels d'une perſonne : Calomnier, c'eſt lui en ſuppoſer qu'elle n'a point.

La Médiſance, ſuivant la définition qu'en donne *Théophraſte*, *eſt une pente ſecrete de l'ame, à penſer mal de tous les hommes, laquelle ſe manifeſte par les paroles.* Ainſi les Femmes étant fort vaines & fort envieuſes, elles excellent dans l'art de médire. Pourvû qu'on n'uſe pas de répréſailles à leur égard, elles aiment auſſi beaucoup à entendre parler mal des autres Femmes, & ſur tout de celles qui ſont en concurrence de beauté, ou d'eſprit, ou de crédit ou de rang, de quelque maniere que ce puiſſe être, avec celles qu'on fréquente. „ Il ne faut donc pas, dit Mr. Bayle,

„ leur rendre visite, sans savoir quelque
„ histoire desavantageuse de ces autres-
„ là & de ceux qui ont accoutumé de
„ les voir. Si l'on n'en a point appri-
„ ses, qu'on en invente, car il faut ou
„ savoir médire, ou renoncer à la pro-
„ fession de galant homme. C'est pour
„ cela qu'on remarque qu'il n'y a point
„ de lieu au monde, ou la médisance
„ regne tant, que dans ceux où les deux
„ Sexes sont toujours ensemble, non
„ seulement par ce que cette familiarité
„ fait naître mille incidens qui donnent
„ sujet de causer, mais aussi par ce que
„ les hommes apprennent dans cette é-
„ cole tous les rafinemens de cet art."

Il est bien difficile d'être médisant, sans être calomniateur. On aime à grossir les objets, & rarement on parle au désavantage de quelqu'un, sans y ajouter certaines circonstances aggravantes, qui n'ont pas le moindre fondement.

Cénophile, en sortant de l'Eglise où elle vient d'entendre un Sermon contre la Médisance, loue extrêmement le Prédicateur, & en même tems, s'adressant à sa voisine, avez-vous remarqué *Dalithere*, lui dit-elle. Qu'elle est coquette! N'a-t-elle pas honte de porter un habit de soye? Si vous saviez de quelle maniere elle vit,

vous

vous en frémiriez, & qui pis eſt, elle eſt à la charge du C * * *, tandis que tant d'honnêtes gens languiſſent, & ſe tuent de peines pour élever leurs familles. Voilà ce qui s'appelle médiſance : *Cénophile* ajoute que *Dalithere* eſt enceinte de ſix mois, c'eſt calomnie. *Euchariſte*, vrai Miſantrope, qui ſemble né pour tout dire, tant il eſt ſincere, & qui bruſque toutes les régles de la bienſéance, *Euchariſte*, dis-je, témoin de cette converſation, dit aſſez haut : hé! *Cénophile*, à quoi penſez-vous, de déchirer ainſi la réputation de la pauvre *Dalithere*? Savez-vous bien que plus de dix Demoiſelles de vos meilleures amies, m'ont aſſuré que vous étiez ſur le point d'accoucher. Je connois pourtant à votre taille qu'il n'en eſt rien. Mais d'autres diſent que vous avez déjà franchi ce mauvais pas, & ajoutent même que le fruit de vos crimes eſt à cent pas de votre Porte ; qu'ils l'ont vu, & qu'ils ont parlé à la Nourrice. Dites-moi, *Cénophile*, ſi c'eſt être médiſant ou Calomniateur de parler ainſi ? Une perſonne qui fait métier de parler mal de tout le monde, trouve toujours nouvelle maniere pour exercer ſa langue, bien ſouvent aux dépens de gens qu'il ne

connoît pas. Tantôt on se jette sur la généalogie, tantôt sur les moeurs, & quelquefois sur les défauts naturels que nous ne pouvons corriger. *Basilide* entre dans le détail du ménage de *Bastinde*. Elle sait tout ce qui s'y passe, & l'apprend à qui veut l'entendre; elle ajoute beaucoup de choses de son propre fond, à ce qu'elle dit de réel. En un mot elle se fait gloire de médire.

Pour achever, ou perfectionner le portrait d'un médisant, il ne faut que raporter ce qu'en a écrit *Théophraste*, „ Si on l'interroge sur quelqu'autre, „ dit-il, & que l'on lui demande quel „ est cet homme? il fait d'abord sa gé- „ néalogie: son Pere, dit-il, s'appelloit „ *Sosie* *, que l'on a connu dans le ser- „ vice & parmi les troupes sous le nom „ de *Sosistrate*, il a été Affranchi depuis „ ce tems & reçu dans l'une des † tribus „ de la Ville; pour sa Mere c'étoit une „ noble *Thracienne* ‡, car les Femmes „ de

* C'étoit chez les Grecs un nom de Valet ou d'Esclave.

† Le Peuple d'Athenes, ainsi que celui de l'ancienne Rome, étoit partagé en diverses Tribus.

‡ Cela est dit par dérision des Thraciennes qui venoient dans la Gréce pour être servantes, & quelque chose de pis.

„ de *Thrace*, ajoute-t-il, se piquent la „ plupart d'une ancienne noblesse; ce„ lui-ci, né de si honnetes gens, est un „ scélérat, qui ne mérite que le Gi„ bet; & retournant à la Mere de cet „ homme qu'il peint avec de si belles „ couleurs, elle est, poursuit-il, de ces „ Femmes qui épient sur les grands „ chemins * les jeunes gens au passage, „ & qui, pour ainsi dire les enlevent & „ les ravissent. Dans une compagnie où „ il se trouve quelqu'un qui parle mal „ d'une personne absente, il releve la „ conversation; je suis, lui dit-il, de „ votre sentiment, cet homme m'est „ odieux, & je ne le puis souffrir; qu'il est „ insupportable par sa Phisionomie! y a-t„ il un plus grand fripon, & des manieres „ plus extravagantes? sçavez-vous com„ bien il donne à sa Femme pour la dé„ pense de chaque repas? trois oboles † „ & rien davantage; & croiriez-vous que „ dans les rigueurs de l'hyver & aux „ mois de Décembre, il l'oblige de se „ laver avec de l'eau froide? Si alors quel-

* Elles tenoient hotellerie sur les grands chemins où elles se mêloient d'infames commerces.

† Il y avoit au dessous de cette monnoie d'autres encore de moindre prix.

„ quelqu'un de ceux qui l'écoutent ſe
„ leve & ſe retire, il parle de lui preſ-
„ que dans les mêmes termes, nul de ſes
„ plus familiers n'eſt épargné ; & les
„ morts * mêmes dans le tombeau ne
„ trouvent pas un azyle contre ſa mau-
„ vaiſe langue."

A peine trouveroit-on un homme, qui ne fût coupable de ce vice, & qui n'eût cauſé quelque chagrin à d'honnetes gens par ſes Calomnies, & par ſes faux raports. Je conclus de là après *Horace* que quiconque déchire un Ami en ſon abſence, qui ne prend pas ſon parti quand on l'attaque, qui n'épargne perſonne; qui veut ſe mettre ſur le pied de diſeur de bons mots ; qui eſt capable d'inventer mille fauſſetés; enfin qui ne peut garder un ſecret, je conclus, dis-je, que c'eſt là ce qui s'appelle un très méchant homme, & celui de qui on doit ſe défier. †

* Il étoit défendu chez les Athéniens de parler mal des morts par une Loi de *Solon* leur Légiſlateur.

† *Horace* Lib. I. Sat. IV. vſ. 81.

CHA-

CHAPITRE XIV.

De la Flaterie & de la Dissimulation.

LE mensonge & la flaterie sont deux vices essentiellement unis l'un à l'autre; mais qui ne se rencontrent pas toujours avec la dissimulation. Un flateur est un homme guidé par l'intérêt & qui ne peut tarir sur les louanges de celui qu'il fait semblant d'estimer. Comme rien ne nous oblige à flatter les gens que nous fréquentons, on ne peut guère le faire sans crime. Par la flaterie, on augmente la vanité des Femmes, on leur fait croire qu'elles sont belles, & plus belles que toutes celles qu'on connoît : elles s'en applaudissent, & s'accoutument peu à peu à mépriser tout le monde. A force de les étourdir de leur mérite, on leur persuade enfin, qu'elles surpassent toutes celles, à qui pourtant elles sont de beaucoup inférieures, à tous égards.

Alcibe se trouvant auprès de *Cénobie*, ne se contente pas de lui faire entendre qu'elle a quelques agrémens, il la nom-

nomme beauté Céleste & Divine. Il ne peut rien dire de naturel & de vrai : il outre toutes les comparaisons & flate tous ses Portraits. Mais il y trouve son compte, bien mieux encore que s'il ne faisoit que mentir tout uniment. Il est au moins plus sûr de s'acquerir les bonnes graces de *Cénobie.* Il ne dit rien, ni ne fait rien au hazard. Toutes ses paroles & toutes ses actions se rapportent au dessein qu'il a de lui plaire ; il y auroit bien du malheur s'il n'y réussissoit enfin. Il se l'est déjà rendue favorable en quelques occasions.

On prétend, dit l'Abbé de *Varennes* *, que les Femmes sont beaucoup plus fieres dans l'élevation que les Hommes; mais à qui nous en prendre qu'à nous-mêmes ? Moins opposés à les en corriger, par ce que nous en sommes moins jaloux, ne les conduisons-nous pas à force de flateries au point de se croire autorisées, dans toutes leurs manieres?

Il est bien de remarquer ici que la vérité & la flaterie sont incompatibles, & que comme c'est le propre de la véritable amitié de dire librement ce que l'on pense, il s'ensuit que la flaterie détruit l'ami-

* V. Les hommes ch. 15. p. 150.

l'amitié à qui la vérité & la ſincérité ſont eſſentielles. „ Qu'on déſigne s'il ſe peut „ un uſage plus funeſte de l'eſprit que „ l'emploi qu'on en fait dans la Galanterie pour ſurprendre la crédulité. Ce „ n'eſt qu'à force de ſéduire l'amour „ propre qu'on y réuſſit. Si les Femmes „ étoient mieux inſtruites de la juſte „ valeur de ce qui fait le fond des cajoleries qu'on leur prodigue, peutêtre „ en feroient-elles aſſez peu de cas pour „ en faire perdre l'uſage par leur fierté. „ Mais le mal eſt fait, elles ont mis elles-mêmes parmi les devoirs d'un „ homme qui ſait vivre, celui de les „ tromper ainſi."

Pour la diſſimulation, elle n'eſt pas à beaucoup près ſi criminelle que la flaterie. Il eſt même néceſſaire d'en avoir en certaines rencontres. C'eſt la prudence qui doit nous regler pour être ſinceres & diſſimulés quand il le faut. Mais ſi la diſſimulation a pour but de tromper ou de ſéduire par des paroles doubles & artificieuſes, il faut s'en défier, comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux. „ Les manieres d'agir, „ dit *Théophraſte*, ne partent point d'une „ ame ſimple & droite . . . . . le venin des aſpics eſt moins à craindre."

Défions-

Défions-nous donc ſouverainement des Femmes, puiſque la flaterie eſt ſi commune parmi elles *. La perſonne diſſimulée & âgée aborde certaines perſonnes qu'elle hait; elle leur parle, & leur fait croire par cette démarche qu'elle ſe reconcilie de bonne foi. Elle loue ceux qu'elle voudroit voir périr; elle s'afflige avec eux s'il leur eſt arrivé quelque diſgrace; elle ſemble pardonner les diſcours offenſans que l'on lui tient : elle récite ſans émotion les plus horribles diſcours que l'on aura tenus ſur ſon compte, & elle emploie les paroles les plus flateuſes pour adoucir ceux qui ſe plaignent d'elle, & qui ſont aigris par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un qui ſe croit de ſes amis l'aborde avec empreſſement, elle feint des affaires, & lui dit de revenir une autre fois : elle cache ſoigneuſement tout ce qu'elle fait : & à l'entendre parler on diroit toujours qu'elle délibere. Souvent après avoir écouté ce qu'on lui a dit, elle veut faire croire qu'elle n'y a pas eu la moindre attention. Elle feint de n'avoir pas apperçu

* Ce Portrait eſt imité de *Théophraſte*.

perçu les choſes où elle vient de jetter les yeux, ou ſi elle eſt convenue d'un fait, de ne s'en plus ſouvenir.

CHAPITRE XV.

De l'Amitié & de la haine.

Rien de plus utile que l'Amitié dans l'adverſité & dans la proſpérité. Elle rend notre bonheur plus parfait, & elle nous aide à ſupporter nos infortunes. En effet, qu'y a-t-il de plus doux que d'avoir une perſonne ſur qui l'on puiſſe compter comme ſur ſoi-même? Ne ſent-on pas plus vivement les impreſſions des plaiſirs, quand on a un Ami qui en goûte les douceurs avec nous? & que peut-on trouver de plus ſoulageant que d'avoir une perſonne qui partage notre chagrin, & qui ſouvent le ſent plus vivement que nous-mêmes *.

L'Ami-

* *Quid dulcius quam habere, qui cum omnia audeas ſic loqui, ut tecum? Quis eſſet tantus fructus in proſperis rebus, niſi haberes, qui illis æquè, ac tu ipſe gauderet? Adverſas verò ferre difficile eſſet ſine eo, qui illas gravius, etiam quam tu, ferret . . . . . . Amicitia res plurimas continet: quo quo te verteris, præſto eſt, nullo loco excluditur, nun-*

L'Amitié pour être véritable, doit être accompagnée de deux qualités essentielles, la probité & la constance. Point d'Amitié, sans ces deux caractéres qui en font l'essence. D'où nous pouvons conclure qu'il ne faut point compter sur l'Amitié des hommes, ni des Femmes d'aujourdhui. L'intérêt en est le noeud, & ce même intérêt est cause qu'il n'y a point d'amitié éternelle. Car, „ s'aimer les uns les autres, „ dit l'Abbé de V*** pour le seul plaisir de s'aimer, c'est un sentiment trop „ délicat pour des hommes qui s'estiment si peu entr'eux. Leur amitié „ a un fondement plus intéressant que „ le mérite qu'ils se supposent réciproquement, l'imposibilité de se passer „ les uns des autres. ”

Suivant ce Principe, il est rare que deux Femmes s'aiment. Dans les plus étroites liaisons qu'on remarque entr'elles,

nunquam intempestiva, nunquam molesta est. Itaque non aqua, non igne, ut aiunt, pluribus locis utimur, quam amicitia, neque ego nunc de vulgari, aut de mediocri, qua tamen ipsa & delectat, & prodest, sed de vera & perfecta loquor, qualis eorum, qui pauci nominantur, fuit. Nam & secundas res splendiores facit amicitia, & adversas partiens communicansque, leviores. Cicer. *De Amicit.* n. 6.

les, il n'y a qu'hypocrisie. Pourquoi cela? C'est que l'Amour propre leur fait toujours imaginer certaines inégalités de l'une à l'autre, qui excluent totalement l'amitié. Toutes deux en particulier croient l'emporter l'une sur l'autre, par la beauté, par l'esprit, ou par les richesses, & il est moralement impossible qu'elles ne fassent quelquefois éclates ces sentimens; en voilà assez pour rompre tout commerce : outre qu'avec de pareilles dispositions, elles ne peuvent s'estimer réciproquement, comment donc pourroient-elles s'aimer? *L'amitié ne se prouve jamais mieux que par le sacrifice de ce qui coute le plus à l'Amour propre: C'est aimer son ami éperdument que de s'avouer son inférieur en tout*; &, par la raison des contraires, c'est ne le point aimer que de se croire supérieur à lui, à tous égards.

Coriante est, me direz-vous, d'une amitié scrupuleuse & tout à fait délicate : elle a choisi pour sa compagne la plus aimable & la plus vertueuse Demoiselle *de la Haye*: elle la suit partout; à l'Eglise, à la Promenade, &c; elles sont éternellement ensemble. Mais, dit *Zérodote*, je serois tenté de croire, malgré cette grande liaison, que *Coriante*, n'ai-

me pas *Arianne*, puisqu'en louant ſa vertu, elle découvre ſes défauts, & les motifs les plus ſecrets de ſa conduite. Elle donne un mauvais tour à toutes les actions de ſon amie : eſt-ce par charité? ou pour prévenir la médiſance? Admirez le travers d'eſprit de *Coriante* ! En déchirant ainſi *Arianne*, elle proteſte de l'eſtime qu'elle a pour elle. Je n'ai oſé lui en dire mon ſentiment, ajoute-t-elle, dans la crainte de rompre l'amitié qui eſt entre nous. Cela lui donne lieu de faire l'hiſtoire ſcandaleuſe de quelques Demoiſelles qui ont pris ſes remontrances en mauvaiſe part. Elle vous déclare l'origine de leur mauvaiſe réputation, & vous recommande le ſecret ; tout cela par charité apparemment! Tel eſt le caractere de la plupart des Femmes qui diſent avoir un grand nombre d'amies.

Mais ſi elles ne ſavent pas aimer, elles ſavent fort bien haïr, & même haïr, à l'excès. Rarement elles en reviennent quand elles ont pris quelqu'un en averſion. Cependant, quelle paſſion plus injuſte que la haine, quand elle a pour objet toute autre choſe que celles qui peuvent contribuer à la deſtruction de notre être? Car comme toutes les Créa-

Créatures ſont les ouvrages de Dieu, & qu'elles portent ſur le front le caractere de celui qui les a produites, elles ont des qualités qui les rendent aimables, & la bonté qui eſt le principal objet de l'amour bien réglé, leur eſt ſi naturelle qu'on ne la peut ſéparer de leur eſſence. * Auſſi, Dieu leur donna ſon approbation, dès qu'il les eut produites, & pour nous obliger à les aimer, il nous apprit qu'elles étoient extrêmement bonnes. Quelqu'oppoſition qu'elles puiſſent avoir à nos humeurs, ou à nos inclinations, nous devons croire qu'elles n'ont rien de mauvais, & que les qualités mêmes qui nous bleſſent, ſont bonnes à quelque choſe : ainſi la haine eſt une paſſion très injuſte, & il ſemble que pour l'exercer, il faudroit ſortir du monde, & chercher des créatures défectueuſes & abſolument mauvaiſes, qui pûſſent être des objets légitimes de notre indignation. „ Car, ajoute le *P. Senault*, il n'y a rien dans le Ciel, ni „ dans la Terre qui ne ſoit aimable : s'il „ ſe

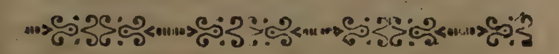
* *Quid quid eſt pro ſuo genere, ac pro ſuo modulo habet ſimilitudinem Dei, quando quidem fecit omnia bona valdè, non ob aliud, niſi quia ipſe ſummè bonus eſt.* Aug. Lib. II. *de Trinit.* C. h.

„ ſe rencontre quelque choſe, qui cho-
„ que notre inclination, il s'en faut
„ prendre à notre mauvaiſe humeur,
„ ou il en faut accuſer le péché, qui,
„ ayant déréglé notre volonté, lui a
„ donné des antipaties déraiſonnables,
„ & l'a contraint de haïr les ouvrages de
„ Dieu." La haine que nous avons pour certaines créatures ne peut qu'être desagréable à Dieu, par ce qu'étant le ſouverain Bien, & le ſeul Créateur de toutes choſes, il aime ſes ouvrages. * Pourroit-il trouver bon que nous les haïſſions? *La haine eſt donc une foibleſſe de notre Nature, une preuve de notre indigence, & une paſſion qu'on ne peut raiſonnablement employer contre les ouvrages de Dieu.*

J'ai inſinué plus haut que la haine eſt une paſſion fort commune parmi les Femmes & on n'en poura douter, ſi l'on fait attention qu'elle procede le plus ſouvent de l'Amour propre. „ Car ſi nous étions
„ plus réglés en nos affections, nous ſe-
„ rions plus moderés en nos averſions,
„ & ſans conſulter notre intérêt, nous
„ ne haïrions que ce qui eſt véritablement odieux; mais nous ſommes ſi injuſtes, que nous ne jugeons des choſes,
„ que

* La Sageſſe. C. II.

„ que par le raport qu'elles ont avec
„ nous. Nous les condamnons quand el-
„ les nous déplaiſent, nous les aprou-
„ vons quand elles nous agréent, & par
„ un aveuglement étrange nous ne les
„ eſtimons bonnes ou mauvaiſes que
„ par le contentement, ou le déplaiſir
„ qu'elles nous cauſent. . . . . Nous
„ voudrions être le centre du monde,
„ & que toutes les autres créatures n'eûſ-
„ ſent point d'autres inclinations que les
„ nôtres."



CHAPITRE XVI.

De l'Envie.

IL eſt bien difficile de donner une définition préciſe de l'Envie; mais pour la faire connoître ſous des couleurs qui lui conviennent parfaitement, on peut l'appeller *une triſteſſe lâche* . *&* *injuſte*, qui nous fait trouver défectueuſes les plus belles vertus que d'autres poſſedent. C'eſt une paſſion chagrine qui trouve ſon ſupplice en elle-même. Les *Phalaris*, les *Agatocles*, les *Denis*, ces Tyrans inhumains ſi fameux dans l'hiſtoire par leur

 cruau-

cruauté, n'ont point inventé de tourmens plus barbares & plus insupportables que ceux que l'envie fait souffrir aux misérables qu'elle déchire. * Elle est condamnable de quelque côté qu'on l'envisage, puisqu'elle attaque, par une guerre ouverte, toutes ces nobles habitudes qui approchent notre ame de la pureté des intelligences céléstes. Les autres passions ont des bornes, & ne persécutent que les passions qui leur sont opposées; mais l'envie, comme un monstre furieux choque à la fois tout ce qu'il y a de bon dans l'homme: les biens de la fortune, l'humilité, la charité, la dévotion, elle engloutit tout, elle s'approprie tout: elle croit que toutes les récompenses lui sont dues. Les maux d'autrui, semblent faire son bonheur. „ Si bien qu'elle est un mal universel, & cette tristesse honteuse est composée tout ensemble d'avarice, d'orgueil & de cruauté." Mais elle s'attaque toujours aux vertus les plus nobles & les plus

* Invidus alterius macrescit rebus opimis.
Invidiâ Siculi non invenêre Tyranni
Majus Tormentum . . . *Hor.* Epit. 2. l. 1.

plus éminentes, elle reſerve ſes plus grands efforts, & toute la fureur dont elle eſt capable contre celles qui paroiſſent avec plus d'éclat. Il ne s'eſt point commis de meurtres & de parricides, qu'elle n'ait armé & dirigé la main de l'aſſaſſin. Ce fut elle qui ſuſcita les enfans de Jacob contre leur frere Joſeph : ſa future grandeur leur donna de la jalouſie, & pour combattre les deſſeins du Ciel, ils firent un Eſclave de celui dont il vouloit faire un Roi. Elle anima Saul contre *David*, & par une aveugle fureur, elle lui perſuada qu'il n'y avoit rien de plus pernicieux aux Souverains que la grandeur de leurs Sujets. Et, pour remonter juſqu'à la ſource de nos malheurs, ne fut-ce pas elle qui anima les Démons contre les Hommes, qui leur inſpira le moyen de les perdre avant leur naiſſance, & de les faire mourir en la perſonne d'Adam ? * Un envieux s'attriſte quand tout le monde eſt en joie, & il ſe réjouit dans les calamités publiques. Sa perte lui eſt agréable, pourvu

* *Invidia vitium Diabolicum quo ſolo Diabolus reus eſt, non enim ei dicitur ut damnetur; adulterium commiſiſti, fortune feciſti, villam alienam rapuiſti, ſed homini ſtanti invidiſti.* Aug. l. VI.

vu qu'elle attire celle de ſon ennemi, & il lui eſt ſi naturel de commettre des injuſtices qu'il achete le plaiſir de ſe venger aux dépens de ſa propre vie. Il ſe fâche contre la fortune, il ſe plaint de ſon ſiécle, & quand il ne peut empêcher les bons ſuccès de ſes ennemis, le déſeſpoir le confine dans la ſolitude, où s'entretenant de ſes déplaiſirs, il ſouffre la peine de tous les crimes qu'il a commis. * Il n'y a rien de plus lâche que ſon courage; il eſt toujours rampant dans la pouſſiere, & ſi quelquefois la fortune l'éleve, il s'abbaiſſe auſſi-tôt † & ſe ravale au deſſous de certaines choſes indignes de ſon attention. C'eſt une maxime aſſurée que tout ce qui nous donne de l'envie eſt au deſſous de nous. Par notre propre jugement, nous donnons gain de cauſe à nos égaux, nous avouons que nous leur ſommes inférieurs, quand leur mérite nous donne de la jalouſie. *Sénecque*, ce grand Philoſophe qui ſe rendit

* *Obiraſcens fortuna invidus, & de ſæculo quæreris, & in angulis pœna incubat ſua.* Senec, *de tranquil.* c. 2.

† *O, invidia quae ſemper ſibi eſt inimica! nam qui invidet, ſibi quidem ignominiam facit, illi autem cui invidet gloriam parit. Chryſoſt.*

dit illuſtre par ſa conſtance, à ſouffrir la mort, a remarqué que l'envie étoit la paſſion des ames baſſes, & qu'elle ne conſume que ces hommes lâches qui ne peuvent rien entreprendre de généreux.
* „ Car, ſuivant la remarque du *P.*
„ *Senault*, s'ils avoient le coeur un peu
„ noble, & ſi la vertu leur avoit fait
„ part de cette ſatisfaction qu'elle porte
„ toujours avec ſoi-même, ils ſeroient
„ contens de leur condition; & ne for-
„ meroient point de ſouhaits; qui dé-
„ couvriſſent leur miſere. S'ils remar-
„ quoient en leurs égaux quelque per-
„ fection éclatante, ils lui donneroient
„ les louanges qu'elle mérite, ou ſaiſis
„ d'une noble émulation, ils tacheroient
„ de l'acquerir. Mais comme le vice
„ qui les tyranniſe rampe ſur la terre,
„ ils ne conçoivent que de lâches déſirs.
„ Lors même qu'ils font quelqu'effort
„ pour s'élever, ils s'abaiſſent davanta-
„ ge; & l'on trouve par expérience
„ que leur grandeur apparente, n'eſt
„ qu'un pur effet de leur véritable mi-
„ ſere."

Il

* *Si non invideris major es: nam qui invidet minor eſt.* Senec.

Il n'eſt pas néceſſaire, après tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent, de m'arrêter à prouver que l'envie n'eſt pas ſi rare chez les Femmes qu'on pourroit peutêtre le croire; & qu'elle y eſt même très commune: Je n'en veux point d'autres preuves que le plaiſir qu'elles prennent à médire, & leur penchant à la vengeance.

CHAPITRE XVII.

De l'Avarice & de la Prodigalité.

LA comparaiſon que font les Moraliſtes de l'Avarice à l'hydropiſie, me paroît fort juſte; car de même qu'un hydropique veut toujours boire, un avare n'eſt jamais content des biens qu'il poſſede. * Il travaille continuellement à en acquerir de nouveaux. Il ſacrifie volontiers à ce déſir déréglé, ſon honneur ſa gloire & tout ce qu'il a de plus cher. Il ſe prive de toutes ſortes de com-

* *Semper avarus egit.* . . . . Hor. Ep. 2. l. 1. vſ. 55.

commodités, & des plaiſirs innocens de la vie, pour accumuler tréſors ſur tréſors. „ Qui l'eût jamais imaginé, „ dit l'Abbé de V*** que tenir ſes „ tréſors ſous la clef, s'enfermer à dou- „ ble verrouil pour compter & calculer, „ garder à vue ſon coffre fort, ne pou- „ voir s'en éloigner qu'en tremblant, „ être bourrelé ſans ceſſe de l'inquié- „ tude de voir fondre ſon argent par de „ nouveaux impôts, ou par un nouvel „ arrangement dans les monnoyes, ſe „ coucher, ſe lever dans cette crainte, „ & conſommer dans une ſituation ſi „ agitée une vie ſi courte, & à laquelle „ un avare ne peut eſpérer de revenir? „ Qui l'eût, dis-je, jamais imaginé qu'u- „ ne ſi grande folie pût ſe tourner en „ paſſion, tenir lieu de tout autre plai- „ ſir, & paroître préférable à la tran- „ quillité de l'eſprit?"

Les Femmes qui aiment tant leurs aiſes, ne ſont pas toutes exemtes de l'avarice. Diriez-vous, à voir *Fauſtine* ſi mal vêtue, & marcher à pied, qu'elle à plus de vingt mille livres de rente? Le croiriez-vous, à lui voir manger une croute de pain ſec & boire de l'eau? C'eſt pourtant une choſe ſure & connue de toute la ville. Elle ne tient point de domes-

domeſtiques, elle ne voit perſonne; ni ne joue jamais. Elle eſt fort aſſidue aux Egliſes: eſt-ce par un principe de Religion, ou par bigotterie? Ni l'un, ni l'autre de ces motifs ne la fait agir: c'eſt l'avarice, qui la rend ſobre, modeſte & vertueuſe à l'extérieur *Fauſtine* ignore-t-elle que l'avarice eſt un vice tout à fait odieux à Dieu par ſa nature & par ſes effets? N'a-t-elle jamais entendu prêcher contre ce déteſtable monſtre que *S. Paul* compare à l'idolatrie? elle ſait tout cela: & néanmoins elle eſt avare; il faut donc qu'elle goûte quelque plaiſir bien vif, malgré la contrainte où elle vit aſſurément: *Horace* a eu raiſon de faire dire à un avare que quoique le Peuple ſe mocque de lui, il goûte mille douceurs, & s'applaudit en ſecret en comptant ſes Ecus. *

Je joindrai au portrait de *Fauſtine*, celui que *Théophraſte* a fait d'un avare. „ Quelquefois, dit-il, dans les tems difficiles, le Peuple eſt obligé de s'aſſembler pour régler une contribution „ capable de ſubvenir aux deſſeins de la „ Ré-

* *Populus me ſibilat at mihi plaudo*
Ipſe domi, ſimul ac nummos contemplor in arcâ.
Horace ſat. 4. h. 1.

„ République; alors il ſe leve & garde „ le ſilence, ou le plus ſouvent il fend „ la preſſe & ſe retire. Lorſqu'il marie „ ſa fille & qu'il ſacrifie ſelon la coutu„ me, il n'abandonne de la victime que „ les parties ſeules qui doivent être bru„ lées ſur l'Autel, il reſerve les autres „ pour les vendre, & comme il man„ que de domeſtiques pour ſervir à ta„ ble, & être chargés du ſoin des nô„ ces, il loue des gens pour tout le tems „ de la fète qui ſe nourriſſent à leurs „ dépens, & à qui il donne une certai„ ne ſomme. S'il eſt Capitaine de Ga„ lere, voulant ménager ſon lit, il ſe „ contente de coucher indifféremment „ avec les autres ſur la natte qu'il em„ prunte de ſon Pilote. Vous verrez „ une autrefois cet homme ſordide ache„ ter en plein marché des viandes cui„ tes, toutes ſortes d'herbes, & les por„ ter hardiment dans ſon ſein & ſous ſa „ robe : s'il l'a un jour envoyée chez „ le Teinturier pour la détacher, com„ me il n'en a pas une ſeconde pour ſor„ tir, il eſt obligé de garder la cham„ bre. Il ſait éviter dans la Place la „ rencontre d'un ami pauvre qui pour„ roit lui demander comme aux autres „ quelque ſecours, il ſe détourne de lui,

„ il

„ il reprend le chemin de ſa maiſon. Il
„ ne donne point de ſervantes à ſa
„ Femme, content de lui en louer quel-
„ ques unes pour l'accompagner à la
„ ville toutes les fois qu'elle ſort. En-
„ fin ne penſez pas que ce ſoit un autre
„ que lui qui balie le matin ſa chambre,
„ qui faſſe ſon lit & le nettoye. Il faut
„ ajonter qu'il porte un manteau uſé, ſale
„ & tout couvert de taches, qu'en ayant
„ honte lui-même, il le retourne quand
„ il eſt obligé d'aller tenir ſa place dans
„ quelque aſſemblée."

Ce portrait, tiré d'après nature, juſtifie le ſentiment d'un Philoſoppe Payen * qui diſoit *qu'un avare ne peut pas être honnête homme*. Les *Lacédémoniens* en étoient ſi perſuadés qu'ils puniſſoient rigoureuſement l'avarice & la croyoient oppoſée au bien de la ſociété civile. Un ancien Hiſtorien † rapporte qu'un jeune homme ayant acheté une terre à bon marché, les Magiſtrats l'envoyerent chercher & le mirent à l'amende, par ce qu'ils ſuppoſerent que c'étoit l'avidité du gain qui lui avoit fait acheter ce bien au deſſous de ſon prix.

On

* Antyſtgene.
† Elien hiſt. l. 14. c. 44.

On s'imagine d'ordinaire que les Avares & les Prodigues ſont diamétralement oppoſés, mais cela n'eſt pas toujours vrai; car il y a des gens qui ſont à la fois avares & prodigues, & c'eſt aſſez le caractere des Femmes, ſur tout de celles d'un certain rang. Il y a des gens, par exemple, qui n'amaſſent du bien que pour le prodiguer, & en faire un uſage illicite; Je n'en veux point d'autre preuve que la conduite des gens de finances, & de guerre. Peut on voir de plus inſignes voleurs que la plupart de ces Meſſieurs. „ * Leurs feſtins, leurs bâtimens, „ & les fêtes qu'ils donnent aux Dames „ ſe font avec la derniere profuſion: mais „ en récompenſe leurs extorſions ſur le „ Peuple ſe font avec la derniere avari- „ ce, & on leur peut appliquer très jus- „ tement ce qu'on a dit d'un ancien *Ro-* „ *main* † qu'ils ſont avides du bien d'au- „ trui, & prodigues du leur."

* Bayle, *penſées diverſes.*

† Alieni appetens, ſui profuſus. *Salluſt. de Catilina.*

CHA-

CHAPITRE XVIII.

De l'Orgueil & de l'Ostentation.

V*Anités des vanités*, dit le Sage, *tout est vanités* : ajoutons *chez les Femmes*, pour rendre le ſens plus complet. Oui, *chez les Femmes*, car elles regardent avec mépris tout ce qu'il y a dans le monde : il ſemble que rien ne ſoit digne d'elles, & c'eſt juſtement cette diſpoſition d'eſprit qui fait l'Orgueil. Imaginez-vous, que *Séraphique* eſt l'original des trois quarts des Femmes : on diroit que toutes les Dames de la Ville ſe moûlent ſur elle : & elles en paroiſſent être des copies juſtes dans toutes leurs proportions. Hé bien ! voici le portrait de *Séraphique*. Elle regarde avec dédain ceux qui l'abordent, & malgré tout le reſpect qu'ils témoignent avoir pour elle, on eſt tenté de croire, à en juger par ſa contenance, pendant qu'ils lui parlent, qu'elle eſſuie un ſanglant affront. Elle reproche juſqu'aux moindres de ſes bienfaits. Elle dit par tout qu'elle a fait de grands plaiſirs à telles perſonnes qui n'en

ont

ont pas eu la moindre reconnoiſſance. Mais ces prétendus ingrats répondent à ces reproches, que, ſuppoſé la vérité du fait, elle s'eſt payée elle-même de tout le bien qu'elle a pu leur faire, à force de le répéter & d'en étourdir le Public. Vous la voyez marcher fierement dans les rues, ſans daigner répondre aux ſaluts qu'on lui fait; elle ne regarde perſonne. Envers ceux-mêmes dont elle a beſoin, elle n'uſe jamais de prieres: elle s'imagine qu'on doit lui faire plaiſir, & lui rendre *gratis* toutes ſortes de ſervices. Ce caractere la rend odieuſe en H*** où elle eſt venue ſe tranſplanter depuis peu. Auſſi trouve-t-elle mille deſagrémens dans ce Pays, où l'on marchande juſqu'aux pas & aux paroles d'un Laquais, & où, on ne parle impérieuſement que monnoie ſonnante. Il faut rendre cette juſtice aux Dames H***, elles ſont beaucoup moins fieres que les F***, mais c'eſt moins chez elles une vertu, qu'un effet de l'air groſſier qu'elles reſpirent. J'en pourrois encore donner d'autres raiſons que je tais par prudence.

Pour ce qui eſt de l'Oſtentation, les Dames des deux Pays n'ont guère de reproche à ſe faire là-deſſus. Les unes &

les autres, aiment beaucoup à faire montre de leurs biens, & de leurs avantages réels ou prétendus. En F***, les Dames font montre des agrémens de l'Esprit & du Corps: en H***, il semble qu'on néglige ces avantages, & qu'on leur préfere un somptueux étalage de superbes ameublemens, de belles porcelaines de la Chine, de riches Etoffes des Indes, &c. Ici & là, les Femmes se vantent de leurs Richesses..

Il est juste que les Hommes tiennent leur coin dans chaque Article de cet ouvrage; je joindrai donc, à ce que je viens de dire, le Portrait que *Théophraste* nous a donné d'un homme qui est dominé par l'Ostentation. Il s'arrête, dit-il, dans l'endroit du *Pyrée** où les Marchands étalent, & où se trouve un plus grand nombre d'étrangers; il entre en matiere avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la Mer, il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à espérer pour ceux qui y entrent, & de ceux surtout que lui, qui leur parle y a faits. Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, lui fait compagnie & lui dit bientôt qu'il a ser-

* Port à *Athenes* fort célebre.

ſervi ſous Alexandre, quels beaux Vaſes tout enrichis de Pierreries il a raportés d'Aſie, quels excellens Ouvriers s'y rencontrent, & combien ceux de l'Europe leur ſont inférieurs. Il ſe vante dans une autre occaſion d'une Lettre qu'il a reçue d'Antipater * qui apprend que lui troiſieme eſt entré dans la Macédoine. Il dit une autrefois que bien que les Magiſtrats lui aient permis tels tranſports † de bois qu'il lui plairoit ſans payer de tributs, pour éviter néanmoins l'envie du Peuple, il n'a point voulu uſer de ce privilege. Il ajoute que pendant une grande cherté de vivres, il a diſtribué aux pauvres Citoyens d'Athenes juſqu'à la ſomme de cinq talens; & s'il parle à des gens qu'il ne connoît point, & dont il n'eſt pas mieux connu, il leur fait prendre des jettons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largeſſes; & quoiqu'il monte à plus de ſix cent perſonnes, il leur donne à tous des noms convenables; & après avoir ſupputé

* L'un des Capitaines *d'Alexandre* le Grand.

† Parceque les Pins, les ſapins, les Cypres, & tout autre bois propre à conſtruire des vaiſſeaux étoient rares dans le Pays *Attique*, l'on n'en permettoit le tranſport en d'autres Pays qu'en payant un fort gros tribut.

té les sommes particulieres qu'il a données à chacun d'eux, il se trouve qu'il en résulte le double de ce qu'il pensoit, & que dix Talens y sont employés, sans compter, poursuit-il, les Galeres que j'ai armées à mes dépens, & les charges publiques que j'ai exercées à mes frais & sans récompense. Cet homme fastueux va chez un fameux marchand de chevaux, fait sortir de l'écurie les plus beaux chevaux & les meilleurs, fait ses offres, comme s'il vouloit les acheter. De même il visite les Foires les plus célebres, entre sous les tentes des Marchands, se fait déployer une riche robe, qui vaut jusqu'à dix talens, & il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter de l'or sur lui pour les besoins où l'on se trouve. Enfin s'il habite une maison dont il paye le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore que c'est une maison de famille qu'il a héritée de son Pere, mais qu'il veut s'en défaire, seulement parcequ'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire chez lui, *par droit d'hospitalité.*

CHA-

CHAPITRE XIX.

De la Colere.

LEs Grecs n'avoient-ils pas raiſon d'appeller la Colere *une folie de peu de durée?* Un homme emporté par l'impétuoſité de cette paſſion, qu'eſt-il autre choſe qu'un furieux qui n'écoute pas la raiſon? Il ſacrifie, au deſir de ſatisfaire ſa vengeance, tous les ſentimens de piété, de compaſſion, & même les regles les plus inviolables de ſon devoir. Rien n'eſt ſacré pour lui. De là vient que la colere eſt ſouvent plus dangereuſe que bien des eſpéces de folies. * On ſe repent de tout ce que fait faire cette paſſion; mais on s'en repent quand le mal eſt fait & qu'il n'y a plus de remede. On s'engage, par une ſuite néceſſaire de cette paſſion, dans les injuſtes reſſentimens qui nous portent à la vengeance. La nature corrompue nous enſeigne ces déſordres; &, ſans autres maîtres que nos deſirs, nous trouvons toujours le moyen

* *Sapè mentem hominum detexit ira latentem: Ira quae pejor eſt quandoque inſania.* Evenus.

moyen de ſatisfaire cette paſſion. Elle eſt ſi furieuſe que ſouvent il eſt impoſſible de la reprimer, ou de la prévenir, tant elle eſt ſoudaine. De quoi n'eſt pas capable un homme tranſporté de colere, dit Horace? Non, non, les Prêtres de *Cybele*, ceux d'*Apollon*, ceux même de *Bacchus*, ne ſont point ſujets à de plus noires vapeurs, lorſqu'enlevés à eux-mêmes & privés de raiſon, ils ſuivent les fougueuſes ardeurs du Dieu qui les inſpire. Non, non les Corybantes eux-mêmes, ces Prêtres auſſi fous que bien d'autres, aux jours de leurs plus violens tranſports, lorſqu'ils courent les rues en frapant à coups redoublés leurs inſtrumens d'airain, ne marquent pas plus d'égarement d'eſprit, qu'on en voit dans un homme que la colere maîtriſe *.

On ne craint alors, ajoute-t-il, ni le fer, ni le feu, ni les tempêtes de la Mer, ni Jupiter lui-même quoique le plus ſcélérat des Dieux, le vit-on fondre du haut

du

* *Non Dindymene, non adytis quatit*
Mentem ſacerdotum incola Pythius,
Non Liber æque: non acuta
Sic geminant Corybantes æra,
Triſtes ut iræ. Lib. 1. Ode 16.

du Ciel lançant des foudres de toutes parts †.

On croiroit peut-être que la Colere eſt la marque d'un Cœur généreux; mais il n'en eſt rien. C'eſt bien plûtôt une preuve de notre foibleſſe; & je ſuis perſuadé que quand l'Ecriture donne la primauté à la colere des Femmes, * elle veut nous faire entendre que leur infirmité ſurpaſſe celle des hommes. „ Car, dans les Femmes, les Eſpéces des „ objets vives & legeres ſe remuent „ d'elles-mêmes; & l'imagination ſubtile „ & délicate, ſe livre ſans peine à leur „ emportement. " ** Auſſi ne faut-il „ jamais conſulter ſon zèle pendant qu'il „ eſt en fermentation; car alors on a le jugement *obtrus*, & on eſt dans une entiere impoſſibilité de juger ſainement des choſes *.

† Nous ſerions perdus ſi la colere étoit

† Quas neque Noricus
Deterret enſis, nec mare Naufragum,
Nec ſævus ignis, nec tremendo
Jupiter ipſe ruens tumultu. *Ibid.*

* Eccl. Ch. 25.

** Les Amours d'Horace.

* *Iratus de re incerta contendere noli:*
Impedit ira animum ne poſſit cernere verum.
Catonis diſtich. l. 2. n. 5.

† V. Senault de l'uſage des Paſſions.

toit aussi opiniâtre qu'elle est soudaine, & la terre ne seroit plus qu'une solitude si cette passion avoit autant de durée qu'elle a de chaleur. La Nature ne pouvoit mieux nous faire paroître le soin qu'elle a de notre conservation, qu'en donnant des bornes étroites à la plus farouche de nos passions Et puisque l'Amour qu'elle nous porte, l'a obligée à rendre les monstres stériles, & à donner une courte vie aux Bêtes les plus furieuses, elle ne devoit donner qu'un terme bien court à une passion aussi dangereuse que la Colere. Encore ne laisse-t-elle pas de causer beaucoup de malheurs en ce peu de tems qu'elle dure. Elle emploie bien les momens que la nature lui a donnés, & en peu d'heures elle fait bien des ravages. Car, outre qu'elle trouble l'esprit de l'homme, qu'elle altere sa couleur, qu'elle semble se jouer de son sang, que tantôt elle le retire auprès du cœur, tantôt elle le rejette sur le visage, qu'elle allume des flammes dans les yeux, qu'elle met des menaces en la bouche, & qu'elle arme les mains de tout ce qu'elle rencontre, elle produit bien des effets plus étrangers dans le monde. Elle en a mille fois changé la face depuis sa naissance. Il n'y a point

de

de Provinces où elle n'ait fait quelques dégâts, & l'on ne trouve point de Royaume qui ne pleure encore ſa violence. Ces ruines qui ont autrefois été les fondemens de quelque ſuperbe ville, ſont les reſtes de la Colere. Ces Monarchies qui gouvernoient autrefois toute la terre, & que nous ne connoiſſons plus que par l'hiſtoire, ne ſe plaignent pas tant de la Fortune, que de la Colere. Ces grands Princes dont l'orgueil eſt réduit en poudre, ſoupirent dans leurs tombeaux, & n'acuſent que la Colere de la perte de leur vie, & de la ruine de leurs Etats. Les uns ont été aſſaſſinés dans leur lit; les autres, comme des victimes ont été immolés auprès des Autels: les uns ont fini miſérablement leurs jours au milieu de leurs armées, & tant de ſoldats qui les environnoient ne les ont pu défendre de la mort; les autres ont perdu la vie ſur leur Thrône, ſans que cet éclat qui brille ſur le viſage des Rois, pût étonner leurs meurtriers; les uns ont vu leurs propres enfans attenter à leur perſonne; les autres ont vu répandre leur ſang, par la main de leurs Eſclaves. Mais, ſans ſe plaindre de leurs parricides, ils ne ſe plaignent que de la Colere, & oubliant tous leurs déſaſtres particuliers, ils ne

condamnent que cette paſſion qui en eſt la ſource féconde & malheureuſe. * Que ne pourrois-je pas ajouter à ce détail, ſi je voulois donner ici une chronique ſcandaleuſe des Femmes ? De combien de meurtres, de combien d'empoiſonnemens, &c. ne pourrois-je pas la groſſir ? Mais il me ſuffit de pouvoir dire, appuyé de l'autorité de l'Ecriture, que quoique ces déſordres ſoient horribles, la Colere en a fait commettre de beaucoup plus grands aux Femmes. Quelle autre paſſion que la Colere, pourroit rendre une mere aſſez barbare, pour donner la mort à un enfant, à qui elle vient de donner la vie ? Un ancien * n'avoit-il donc pas bien raiſon de demander aux Dieux d'être ſupérieur à ſa Colere ? Pour nous, qui ſommes éclairés des lumieres de l'Evangile, nous devons continuellement implorer le ſecours de la Grace, afin de prendre ſi bien nos meſures, qu'il

* *Aſpice nobiliſſimarum civitatum fundamenta vix notabilia: has ira dejecit. Aſpice ſolitudines ſine habitatione deſertas: has ira exhauſit. Aſpice tot memoriae proditos duces mali exempla fati, alium ira in cubili ſuo confodit, alium inter ſacra menſa percuſſit, alium filii parricidio dare ſanguinem juſſit.* Senec. l. 1. *de irâ* c. 2.

* Libanus.

qu'il ne nous arrive jamais de ſuivre les mouvemens déréglés de la Colere.

Mais, diront les Dames, qui naturellement aiment la chicane, il eſt dit dans l'Ecriture : *mettez-vous en colere & ne péchez-point* : la Colere, concluront-elles, n'eſt donc pas une paſſion ſi hideuſe que vous venez de la peindre. Le beau & le ſavant commentaire que je pourrois faire ſur ces paroles ! ſi j'avois étudié quelques mois de plus en Théologie, je pourrois *peutêtre* prouver aſſez ſolidement que le véritable ſens de ce paſſage eſt que s'il étoit poſſible de ſe mettre en Colere ſans pécher, il ſeroit permis de le faire : Belle découverte ! mais je m'en tiens aux idées vulgaires, & je dis que le S. Eſprit nous ordonne de nous mettre en Colere contre nos vices, & d'être enflamés d'un St. Zele pour détruire nos mauvaiſes habitudes. Du reſte, nous devons éviter, en toute autre occaſion, de nous mettre en Colere, & nous devons l'éviter avec d'autant plus de ſoin qu'on ne peut rien faire avec regle & meſure tant qu'on eſt maîtriſé par cette paſſion. *

* *Ira procul abſit, cum quâ nihil rectè fieri, nihil conſideratè poteſt.* Cicer. *de Offic.* l. 1. n. 38.

PEN-

PENSE'ES LIBRES

Sur divers Sujets.

* LEs bonnes moeurs ne ſont pas moins eſſentielles à la Religion que la foi: ainſi je voudrois bien ſavoir pourquoi on s'aplique avec tant d'exactitude à réformer la foi des errans, tandis qu'on a au milieu de ſon Troupeau, & dans ſon propre coeur des vices abominables, qui ſcandaliſent les foibles, & défigurent la Religion.

* Les P*** prennent toutes ſortes de précautions pour empêcher qu'un R*** n'entame les matieres de controverſes, & que nos Livres ne parviennent juſqu'à eux; & ils publient en même tems que leur Egliſe eſt ſi ferme que rien ne peut l'ébranler, qu'elle eſt infaillible, &c. Si cela eſt, leurs frayeurs ſont mal fondées, & leurs précautions inutiles. Que ne laiſſent-ils la liberté de parler & d'écrire?

* Prov. I. vſ. 20. & 21. *La ſouveraine*

Sa-

Sapience crie hautement au dehors, elle fait retentir ſa voix dans les rues, elle crie dans les carrefours où on mene le plus de bruit, aux entrées des Portes &c. R. ſi l'on étoit capable de Réflexions, le Roi & le Sujet, le Maître & l'Eſclave, le Noble & le Roturier, tous les hommes de quelque qualité qu'ils ſoient, pauvres & riches; tous ſans exception entendroient cette voix de la Sapience *qui crie au dehors* par la mort d'un de nos proches, par l'abbaiſſement d'un homme qui, un moment auparavant, ſe voyoit élevé au faîte des Grandeurs. Nous entendrions la voix de notre conſcience. C'eſt un juge intégre qui nous ſuit en tout lieu, & que les embarras les plus tumultueux de ce monde ne peuvent empêcher de *crier*, pour nous avertir des crimes que nous commettons, contre les loix de la Nature.

* Les S*** ſont, à proprement parler des Mahométans déguiſés ſous ce nouveau nom, pour éviter les chatimens que méritent leurs blaſphêmes, au jugement des Ortodoxes.

* Les R*** diſent qu'il ne faut croire à aucun homme, pas même au P***, ni aux Conciles, mais à l'Ecriture ſeule. Fort bien, répond un C. R**: moi qui ne

ne ſais ni l'Hébreu, ni le Grec, je ſuis obligé de croire à l'Ecriture, ſur la bonne foi des Traducteurs, n'eſt-il pas vrai? Sont-ils plus infaillibles que le P***, vos Meſſieurs qui traduiſent la Bible? N'avouerez-vous pas que leur fidélité eſt pour le moins auſſi équivoque que celle d'un Concile? Diſconviendrez-vous que le ſens d'un paſſage dépend ſouvent d'une Lettre omiſe, d'un ſeul mot oublié, ou mal rendu? N'eſt-il pas vrai encore, qu'il n'y a point d'analogie parfaite entre les Langues de divers Pays; moins encore entre le jargon François & la langue Hébraïque? Voilà une difficulté qui m'embarraſſe beaucoup: je prie Mrs nos M*** qui en ſavent plus que moi de lever mes doutes là deſſus, pourvû qu'ils le faſſent charitablement, & non *Théologiquement.*

* Les P*** en perſécutant les R*** agiſſent contre leurs propres principes. Pour entrer dans cette penſée, on doit ſe ſouvenir qu'il y a deux ſentimens qui diviſent aujourd'hui leur Egliſe, en deux Partis inégaux. Le plus conſidérable par le nombre eſt celui des Môliniſtes qui nient l'efficace de la Grace, tant ils ſont jaloux de ſoutenir les droits de la Liberté d'indifférence, parceque ſans elle, diſent-ils, il n'y a ni vertus, ni vices, ni

Reli-

Religion, ni Récompenſes, ni peines ; principes directement oppoſés aux criantes perſécutions dont on a accablé les Réformés en France depuis deux cent ans; car les Exils, les Priſons, les Galeres, la Roue, le Feu, la Confiſcation des biens, & pour tout dire en un mot la DRAGONNADE, ne ſont-ce pas des choſes qui forcent pour le moins autant la Liberté que la Grace efficace? L'autre parti eſt celui des Janſeniſtes qui ſoutiennent avec raiſon, n'en déplaiſe aux Diſciples du Viſionnaire Ignace, I°., qu'il n'y a que la Grace efficace par elle-même qui puiſſe changer le Coeur, donner la foi, & les autres vertus néceſſaires au ſalut: 2°. que Dieu ne donne pas cette Grace à tous, mais à qui il lui plaît. Ce ſentiment exclut la Perſécution, puiſque tous les moyens humains ne peuvent changer le coeur, ni donner la Grace à ceux qu'on traîne involontairement au pied des Autels pour y adorer un morceau de Pâte mal paitrie.

* J'admire les C** R*** qui dans leurs Ecrits pour prouver la Divinité de la Religion Chrétienne, & la fauſſeté du Mahométiſme, citent l'exemple des Apotres qui ont diſſipé les ténebres du Paganiſme, non pas en perſécutant, mais

en souffrant persécution, & par la seule voie de la persuasion; au lieu que le faux Prophete Mahomet a employé l'Epée pour faire recevoir l'Alcoran. Du moins, Messieurs les Catholiques, soyez d'accord avec vous mêmes, & ne nous donnez pas lieu de conclure de vos propres Principes que votre Religion ne vaut pas plus que le Mahométisme.

* Le sens de ces paroles: *Ceci est mon corps: ceci est mon sang*, fait depuis long tems le sujet d'une dispute fort échauffée entre les deux Communions la Protestante & la Romaine. Chaque parti veut avoir raison; cependant il faut nécessairement que l'un des deux ait tort. On ne peut saisir la vérité par deux points diamétralement opposés. Qui prendrons-nous pour juge en cette occasion? L'Ecriture; mais on se bat sur le sens qu'on doit lui donner. Ayons donc recours à la raison. Si nous la consultons sans prévention, elle ne nous trompera point, & j'ose avancer qu'elle décide en faveur du sens figuré. Un peu de Réflexions aux circonstances qui accompagnerent la bénediction du pain Eucaristique, convaincra tout homme raisonnable de cette vérité, & par une conséquence nécessaire, de l'impossibilité, ou si vous voulez

de

de l'abſurdité du dogme de la Tranſubſtantiation. C'étoit J. C. lui même qui parloit; les Apôtres le voyoient pour lors ſous la même figure qu'ils l'avoient toujours vu depuis trois ans qu'ils s'étoient attachés à ſa fortune: Ne faudroit-il pas qu'ils euſſent été pis que fous, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, pour croire bonnement que le corps qu'ils voyoient être un objet très différent du pain que J. C. tenoit entre ſes doigts, ſe trouvât néanmoins dans ce pain.

Du moins faudroit-il ſuppoſer que J. C. avoit deux corps; (ou que les Apôtres le crurent ainſi,) l'un qu'ils conçurent par la foi être réellement dans le Pain, & l'autre que tous leurs ſens leur diſoient être hors du Pain. Cependant juſqu'à préſent aucun Catholique, que je ſache, n'a avancé ce ſentiment.

On ne dira pas non plus que le corps que les Apôtres voyoient être hors du pain, fut un corps phantaſtique, car on ſaperoit par là tous les principaux dogmes de la Religion Chrétienne, entre autres celui de la Réſurrection du Sauveur, qui en eſt la baſe, puiſque les Diſciples n'en ont eu d'autres preuves que le témoignage de leurs ſens. Je ne crois pas que l'on puiſſe réſiſter à la force de

cette preuve, que je regarde comme une Démonstration en faveur de notre sentiment : je ne prétens pas pourtant parler en Pape, ni que ce que j'avance soit regardé comme s'il étoit proféré *ex Cathedrâ.*

* Un Missionaire de la Chine raconte qu'une Dame Mandarine voulant se confesser; & ne pouvant se faire entendre au Jésuite, fit le détail de ses Péchés à son fils aîné qui devoit ensuite les raconter au R. P. en recevoir les avis, & les lui communiquer : le P. Chavagnac finit ce récit par une exclamation digne d'un hypocrite Jésuite : *Trouveroit-on en Europe*, dit-il, † *ces Exemples de simplicité & de ferveur.* Quoi! est-ce donc là un exemple à imiter?

* On voit par le 3. Chapitre de la premiere Epitre de S. Jean, que ne pas faire du bien à son frere & le haïr sont une même chose: *Or*, dit cet Apôtre, *quiconque hait son frere est meurtrier, & vous savez que nul meurtrier n'a la vie éternelle demeurante en soi: ainsi donc celui qui aura des biens de ce monde & verra son frere avoir nécessité, & lui fermera ses entrailles, comment demeurera la charité de Dieu*

† V. la 9. des Lettres Edifiantes.

Dieu en lui? C'eſt dire clairement qu'un tel homme n'aura pas la vie éternelle.

* Peut-on être dépourvû de ſens juſqu'au point de ſoutenir que la Grace nous entraîne invinciblement à faire le bien, & nous laiſſe néanmoins le pouvoir de faire le mal? hé! quel pouvoir! Selon de ſavans Docteurs, il ne ſera jamais réduit à l'Acte, tandis que la Grace agira dans le fidele. Eſt-ce donc là un pouvoir? Ces Théologiens rêvent apparemment lorſqu'ils croient trouver une preuve ſolide de ce ſentiment dans cette comparaiſon: un homme, diſent-ils, a le pouvoir de ſe jetter par la fenêtre, & cependant il ne le fera pas, tandis qu'il ſera dans ſon bon ſens. Ils ne prennent pas garde qu'il prouvent tout le contraire de ce qu'ils veulent, car la raiſon eſt une Chaîne qui retient l'homme en queſtion dans ſa chambre, ſans qu'il lui vienne ſeulement la moindre penſée de ſe jetter par la fenêtre. Mais, dira-t-on, ſi la raiſon de cet homme s'éclipſe, comme cela eſt très poſſible, qui l'empêchera de ſe jetter par la fenêtre? ainſi, ſuivant la diſtinction du Dr. Angélique *, le pouvoir dont il s'agit doit être entendu &

* Thomas d'Aquin.

& *pris in ſenſu diviſo* & non pas *in ſenſu compoſito.* Belle Diſtinction! il vaudroit autant dire qu'un criminel dans le fonds d'un cachot, où il a pieds & poings liés peut ſe ſauver, *in ſenſu diviſo*, parceque ſi on lui ôte ſes chaînes & qu'on lui ouvre les portes de la priſon, il n'y aura plus rien qui l'empêche de ſortir. Cela s'appelle raiſonner & raiſonner comme un Ange! Par cette petite diſtinction, il ſemble qu'on ſoit d'un ſentiment bien éloigné de celui des Calviniſtes.

* J'ai vu & j'ai connu très particulierement en France certains Docteurs qui paſſent pour J*** Si on leur demande de quelle maniere J. C. eſt dans l'Euchariſtie : *Sacramentellement*, vous répondent-ils. Priez les d'expliquer ce terme, ils le refuſeront : preuve que la Politique, ou le Déguiſement eſt le premier point de leur morale pratique, quoiqu'ils le déſavouent dans la ſpéculation.

* Les Cartéſiens qui ſoutiennent que les trois dimenſions Longueur, Largeur & Profondeur, font l'eſſence du corps, ſe contrediroient groſſierement, s'ils croyoient la préſence réelle, puiſque, ſelon les Théologiens de Rome, le corps de J. C. eſt dans l'Euchariſtie ſans étendue : & à ce compte-là, il n'y eſt pas du

tout,

tout, ſuivant les Philoſophes modernes, puiſque les Théologiens détruiſent ſon eſſence. On s'eſt bien aperçu du coup que la Philoſophie de Deſcartes portoit à la Tranſubſtantiation. Mais les Diſciples de ce Philoſophe ne trouvant pas à propos de donner un ſoufflet à la Théologie, & craignant les peines infligées aux Hérétiques : peu diſpoſés d'ailleurs à abandonner leur ſentiment, ont dit, pour ſe tirer de ce mauvais pas, qu'ils parloient en Philoſophes & nullement en Théologiens, comme ſi la raiſon que l'on fait profeſſion de ſuivre en Philoſophie, étoit d'une autre eſpéce que celle que nous devons conſulter en Théologie.

Copier ou imiter les modernes c'eſt Plagiat, au dire de certains beaux eſprits : faire la même choſe à l'égard des Anciens, c'eſt ce qu'on nomme Litérature. Quelle extravagance ! Trois ou quatre ſiécles de plus ou de moins, changent-ils la nature des choſes ? ſi cela eſt, ceux qui copieront nos Auteurs d'aujourd'hui, dans quatre ou cinq cent ans, ſeront gens Lettrés. Nous voyons à la Haye certains Auteurs ſatyriques, diffamés & *diffamatoires* † qui couſent tant bien que mal quelques

† Ce terme peut leur fournir le ſujet d'une Lettre S. & B.

ques Lambeaux des Anciens, pour accuser un de leurs Confreres de Plagiat. Jugez, Lecteur, de la droiture de ce Procédé.

* Certain bel esprit de par le monde, condamne rigoureusement les Satyres & les Libelles, & vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il donne ce nom aux portraits que l'on fait de lui d'après nature. Il dit même avec l'ingénieux Ecrivain du Spectateur Anglois* „ que tout hon-
„ nête homme doit se regarder comme
„ dans un Etat naturel de guerre avec
„ les faiseurs de Libelles & de Satyres,
„ & les harceler par tout où il les trouve
„ sur son chemin : Qu'on ne fait que sui-
„ vre la Loi du Talion & agir avec eux
„ de la même maniere qu'ils en usent a-
„ vec les autres. " Malgré cela, cet honnête homme, dont la plume est toujours au service du plus offrant, enfante un Libelle des plus exécrables. Il s'est exposé par cette infame production à la haine de tous les honnêtes gens. En cela, comme en bien d'autres choses, il a visiblement agi contre sa conscience, puisqu'il déclame fortement contre les Libelles dans le Libelle-même dont il vient de

* To. I. Disc. XXVIII. à la fin.

de régaler le Public. „ Il eſt vrai que ſe-
„ lon la coutume des faiſeurs de Libel-
„ les, il s'eſt déguiſé autant qu'il a pu.
„ Ces nuages dont il a tâché de ſe cou-
„ vrir, ſont un aveu qui lui a échapé ſans
„ y penſer de la honte qu'il ſent de ſa
„ conduite, & de la crainte qu'il a d'en
„ être puni. C'eſt un hommage qu'il a
„ rendu malgré lui à la juſtice qu'il of-
„ fenſoit. " *

* N'allez pas vous imaginer qu'il ſoit permis de ſe livrer indifféremment & ſans examen, à tout ce qui nous frappe ſous l'idée d'un Bien. Quoiqu'on goûte du plaiſir quand on s'abandonne à ſes Paſſions, & qu'on éprouve des peines quand on y réſiſte, il ne faut pas ſuivre leur fougue. Un vindicatif, par exemple, regarde la vengeance comme un bien. Pourquoi cela, s'il vous plaît? C'eſt qu'il goûte du plaiſir dans le moment qu'il ſatisfait cette paſſion. Auroit-il raiſon d'en conclure que l'Auteur de la Nature veut qu'il ſe venge, & qu'il en recherche toutes les occaſions? Une belle preuve, une preu-

* On ne fait qu'appliquer à l'Auteur des L. S. & B, les termes dont il s'eſt ſervi pag. 30. en parlant de la Lettre Critique ſur le I. to. de l'Etat préſent des Provinces-Unies par Janiçon.

preuve *assommante* qu'il auroit tort de raisonner ainsi, c'est qu'il n'aura pas plutôt tué, ou voulu diffamer son ennemi, qu'il apercevra toute l'horreur de son crime. S'est-il vengé par un libelle? Il desavoue hautement une production qui ne peut que le couvrir de honte; ce qui prouve encore, pour le dire en passant, qu'il y a dans tous les hommes une *Notion* générale & constante du Bien, & que la différence de sentiment qu'on remarque entre eux à l'égard de quelques biens particuliers ne peut raisonnablement autoriser à croire que cette Notion dépende uniquement, dans l'état de nature, du jugement de chaque personne. Et même c'est une Doctrine constante en bonne Théologie, qu'il y a, dans la nature & dans l'essence de certaines choses, un bien ou un mal moral qui précede le Decret divin: C'est à dire, pour parler le langage populaire, que les choses saintes sont aimées de Dieu, à cause qu'elles sont saintes, mais qu'elles ne sont point saintes à cause qu'elles sont aimées de Dieu. Autrement, comme le remarque le *Doctissime* Bayle *, ne faire tort à personne seroit une bonne action, non

pas

* Pensées diverses. 10. 4.

pas en ſoi-même, mais par une diſpoſition arbitraire de la volonté de Dieu. Il s'enſuivroit que Dieu auroit pu donner à l'homme une Loi directement oppoſée en tous ſes points au Commandement du Décalogue. Cela fait horreur. C'eſt ce qui a fait avouer aux Philoſophes chrétiens que les eſſences des choſes ſont éternelles, & qu'il y a des propoſitions d'une éternelle vérité; & par conſéquent que les eſſences des choſes, & la vérité des premiers principes ſont immuables.

* A quoi penſez-vous, Lycidas, de fronder impitoyablement ceux qui ont écrit avant vous ſur la matiere que vous traitez aujourd'hui, peut-être avec beaucoup moins d'ordre & de diſcernement qu'eux? Quelle ingratitude! Déchirer des Auteurs de qui vous empruntez tout ce qu'il y a de bon dans le grand Ouvrage dont nous avons déja deux volumes *in folio!* N'y avoit-il pas d'autre moyen de ſatisfaire votre amour propre? Falloit-il donner tant de priſe à la critique, en affichant un monument de votre vanité au frontiſpice d'un ouvrage, que, ſelon toutes apparences, vous ne terminerez pas à votre honneur? Quel homme êtes-vous! Juſque dans un miſérable Diſcours qu'Arlequin auroit honte de débiter ſur le

théâtre, vous faites paroître votre humeur atrabilaire & caustique. Vous y chargez d'injures les plus grossieres, Juste Lipse & Scaliger le Pere, deux sçavans qu'on ne cessera d'admirer que quand on pourra vous estimer. Savez-vous bien que l'on redoute infiniment plus vos loüanges, que vos satyres? On dit dans le monde que vous faites l'Eloge de tous ceux que vous blamez, & que vous avez une humeur chagrine qui s'est accoutumée de longue main à criailler & à dire des injures. Vous perdez la plus grande partie de votre vie à un métier auquel il vous est impossible de réussir; je veux dire à la Critique. Vous avez assez d'érudition, mais la principale piéce vous manque, savoir le goût & le sentiment des vraies beautés, & c'est ce que l'érudition toute seule ne donne point. Votre G. D. G, & C. que vous estimez tant par les Recherches savantes que vous croyez y avoir rassemblées, est, dit-on, un chef d'œuvre d'impertinences d'un bout à l'autre, pour ce qui regarde le faux jugement & le mauvais goût. Vous décidez de tout, & de tout *sottement* & *Bêtement*. Vous avez un grand attirail de Grammaire, & d'Antiquités Greques & Romaines, mais pas le moindre goût pour ce

qui

qui regarde le véritable bel Eſprit; une inſenſibilité ſtupide pour ce que les Grecs appelloient *Atticiſme*, les Latins *Urbanité*, & ce que nous appellons en François Elégance & délicateſſe.

Voilà le Portrait qu'on fait de vous, voilà cet homme qui ſe croit le plus ſçavant & le plus judicieux critique de l'Univers. N'a-t-on pas bien raiſon de rejetter vos déciſions, comme d'un juge incompétent ſur la *Bibliotheque Raiſonnée?* Mais vous & vos pareils, auriez dû faire une réflexion un peu mortifiante pour votre Orgueil à la vérité, mais qui vous auroit épargné la honte d'une ſi impertinente Critique. C'eſt que les Tournebroches & les Palefreniers des Auteurs de la *Bibliotheque Raiſonnée*, ſont plus capables de juger du vrai prix, & du degré d'Elégance des Auteurs modernes, que tous les Lycidas paſſés, préſens & à venir. *

* Damon petit fat en Original, s'imagine que depuis 5. ou 6. ans qu'il écrit, il a trouvé le ſecret de ſe faire un ſtile inimi-

* On n'a preſque fait dans ce Portrait qu'appliquer à Lycidas les traits dont il a cru noircir Juſte Lipſe & Scaliger le Pere, dans un diſcours ſur les Satyres d'Horace.

inimitable. Les productions des autres ſont *dures* & maldigerées, à ſon avis: Il regarde avec un orgueilleux mépris tous les ouvrages qui ne ſortent pas de ſa plume, quoiqu'au jugement de toutes les perſonnes de bon goût, il ſoit incapable de rien faire qui en approche. Lycidas a dit qu'une Traduction de ce Faquin a paru ſi belle à quelques perſonnes, qu'elles l'ont priſe pour un Original. Cet éloge eſt mal appliqué, mais il n'a pas laiſſé de flatter agréablement l'Amour propre de Damon, qui eſt vain par tempérament. Sa vanité ne ſe borne pas à ſes Ouvrages. Tout, juſqu'à ſon Origine hétéroclite, & à la naiſſance diſtinguée de ſon épouſe, contribue à le bouffir d'Orgueil. Sa démarche cadancée le fait reconnoître d'auſſi loin qu'on peut l'appercevoir. Vous le voyez toujours mis comme un petit Abbé de Cour, ou comme un Chanoine qui auroit des Bénéfices par douzaines. Il eſt donc fort à ſon aiſe? Cela pourroit être, s'il faiſoit ſervir ſa Table moins délicatement qu'un Bourguemaitre. Et, preuve que l'Amour propre ſe fourre par tout, c'eſt que Damon ſe vante de cette ſottiſe, comme de quelque choſe d'admirable.

* Michée, ayant eſſuyé une petite diſgrace,

grace, dans une fameuſe ville, dont il n'approche plus que de douze lieues, tant il a peur d'y trouver ſon ſalaire; Michée, dis-je, eſt venu ſe tranſplanter dans le plus beau village de l'Europe, ou, avec ſa chere famille, il a gouté quelque tems le plaiſir de tromper le tiers & le quart.

Pour diſſiper les ſoupçons que le Souverain avoit juſtement pris de ſa fidélité, il a cru ſe remettre en bonne odeur, en tâchant de ſacrifier un homme, dont il ſe diſoit ami, & qu'il croyoit être dans le même cas que lui. Mais n'ayant rien pu découvrir de tout ce qu'il s'étoit imaginé, il s'eſt déclaré ſon ennemi. Il a publié mille fauſſetés ſur ſon compte. Cependant il n'a trouvé dans toute la ville que deux fourbes comme lui, qui ont ajouté foi à ſes paroles. Enfin, le dénouement de la Comédie fait connoître Michée, & l'injuſtice de ſes Calomnies. Son nom ſe trouve plus de 20. fois dans une ſentence infamante & aſſurément on n'y fait pas ſon Eloge. Diriez-vous pourtant qu'il s'en glorifie? En vérité, il faut que l'Amour propre ſe transforme en des figures bien bizarres, puiſque Michée voudroit ſe faire honneur dans le monde, d'une choſe qui feroit mourir de chagrin, tout autre, moins accoutumé

que

que lui à de pareils affronts. Il court à la gloire par le chemin de l'infamie.

* Lycidas, Damon & Michée ſe ſont mis aux gages d'un honnête homme dont voici le portrait, dans l'Epigramme ſuivante :

Duron frayant avec trois beaux eſprits
Tel qu'un Crapaud échapé de la Bourbe;
Vomit ſur nous tous les flegmes pouris
De ſon eſprit lourd & noir comme tourbe.
Puis il grimace un ris ſournois & fourbe,
Et ſemble dire, amis, ſçais-je honnir?
Au bel Eſprit vais-je pas parvenir?
Hé! pauvre ſot! Grenouille ainſi frayante
Au bel Eſprit peut non plus parvenir
Qu'on ne devient fripon lorſqu'on te hante.

* Nous avons inſinué ailleurs, que le Plaiſir eſt le grand mobile de nos Actions. Dieu nous en a rendu ſuſceptibles afin de nous engager à travailler à notre propre conſervation. Auſſi le Plaiſir eſt-il la choſe du monde à laquelle nous ſommes plus ſenſibles, & tout ce qui peut nous en procurer, ſemble faire véritablement notre bonheur. Le plaiſir eſt donc un bien. On ne peut ſe refuſer à la vérité de cette conſéquence; mais une Réflexion facheuſe, triſte, accablante, c'eſt de penſer que nous ne ſommes plus dans cet

cet Etat heureux, où le plaiſir auroit toujours été innocent. Peu s'en faut qu'à préſent, il ne ſoit toujours criminel, non par lui-même, vû que la nature, ou l'eſſence des choſes eſt incorruptible, mais par le mauvais uſage que nous en faiſons. Et, bien que tout bonheur, même celui des Saints, conſiſte eſſentiellement dans le plaiſir, tout plaiſir ne conſtitue pas le véritable bonheur. Dieu ſeul, je le dis du plus grand ſérieux, peut nous faire goûter des plaiſirs parfaits, & nous ne les cherchons point en lui. Dans l'état d'innocence, rien ne nous auroit fait plaiſir que par raport à Dieu. Pourquoi donc, me direz-vous, ne nous y a-t-il pas laiſſés? Taiſez vous, curieux. Vous ſaurez ſeulement que, corrompus par le péché de notre premier Pere, nous courons après des biens chimériques. Un avare trouve du plaiſir à ſe priver de toutes les commodités de la vie pour accumuler tréſors ſur tréſors. Un ambitieux, à occuper un poſte élevé, après lequel il a couru longtems, comme un chien de chaſſe après le Gibier. Un ſavant à ſe mettre ſous preſſe, &c. Mais ſont-ce là des plaiſirs ſolides? Un homme de bon ſens, peut-il fixer ſon attention ſur des objets ſi fragiles? L'Avare voit enlever

ſes

ſes tréſors par des voleurs. L'ambitieux, eſt caſſé aux gages, & privé d'une dignité qui l'occupoit entierement, & qui l'empêchoit de pratiquer ſes devoirs d'honnête homme & de Chrétien. Le ſavant mêle parmi quelques bonnes choſes, cent impertinences qui le font ſurvivre long-tems à ſa réputation. Il vouloit immortaliſer ſon nom au prix de ſon repos & de ſa ſanté, mais après avoir blanchi ſur les Livres, il met au jour une ſotte production qui le rend mépriſable. La raiſon veut qu'on s'abſtienne de ces Plaiſirs criminels qui entraînent après eux des pertes conſidérables, de la honte, de l'opprobre, des dangers, des chagrins des douleurs, &c. Je voudrois donc, ſuivant ce Principe que J*** ne s'enivrât plus, que L. M*** ne fît plus tort à perſonne, & qu'il ſe contentât d'un ordinaire proportionné à ſon état; que B*** ne calomniât plus un homme qui lui a fait tous les biens imaginables, & que s'il n'en vouloit point marquer de reconnoiſſance, il ne fît pas au moins éclater ſon ingratitude dans un Ecrit Public. Ces trois Meſſieurs croyent-ils être heureux en ſe livrant à la volupté? Si c'eſt là leur idée, elle eſt fauſſe & ridicule. Quel plaiſir trouve-t-on à boire ſans regle, ni me-

meſure? Quelle ſatisfaction de ſe voir à tout moment expoſé à mille avanies de la part de ſes Créanciers? Quelle joie de ſe faire haïr de tout le monde, non ſeulement par l'impiété, mais par des calomnies infames? Après tout, la volupté eſt ſi ennemie du repos qu'il eſt impoſſible de s'y livrer ſans devenir miſérables & criminels. Elle bleſſe l'ame & le corps d'un même coup, dit le P. Senault, * elle affoiblit l'un & corrompt l'autre; ce ſont des remedes pires que le mal dont elle nous veut guérir, ſes déſordres cauſent toujours celui de notre ſanté, & ſes excès nous ſont ſi pernicieux qu'il les faut prendre avec meſure, pour en recevoir quelque ſatisfaction.

* On ne doit point être ſurpris qu'un Auteur en titre d'office, prenne plaiſir à ſe voir loué dans les Journaux Litéraires, & qu'il ne puiſſe ſouffrir au contraire qu'on y parle mal de ſes Ouvrages. Les Journaliſtes doivent redouter ſa plume Satyrique s'ils ſont aſſez hardis pour relever ſes bévües. On auroit beau dire qu'un honnête homme qui juge d'un Livre, en doit donner une idée juſte, & avec toute la ſincérité dont il eſt capable,

* De l'uſage des Paſſions VI. Traité, Diſc. 1.

ble, pour ne point tromper le Public & ne pas commettre sa Réputation, ce seroient là des raisons inutiles. Un Auteur veut être loué, & goûter cette volupté d'ambition & de vaine gloire, après laquelle il soupire. C'est flatter son ambition que de dire qu'il a fait un Ouvrage excellent.

* Il y a une volupté de haine & de vengeance qui nous fait dire quelquefois.

> Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
> Voir ces maisons en cendres & tes lauriers en poudre,
> Voir le dernier Romain à son dernier soupir.
> Moi seul en être cause, & mourir de plaisir.

C'est à peu près ce langage que tenoient hier au Caffé de Roselli, quatre *faquins à Nazardes*, touchant un Philosophe dont la sincérité leur est insupportable. Dans ce Caffé fameux par les avantures de l'Italien qui l'a établi, & dont il a conservé le nom, se rendent à certaines heures les Grands Seigneurs & les beaux esprits de la Haye. J'y vis entrer peu de tems après moi un homme gros & gras que je pris d'abord, à son air hypocrite pour un Jésuite travesti. Un de

mes

mes amis qui étoit venu avec moi, me le fit remarquer; je lui demandai s'il le connoiſſoit. Parfaitement, me répondit-il du plus grand ſérieux. C'eſt un animal dont le corps eſt pétri d'eau bourbeuſe & de beurre, & dont l'ame (car il faut croire qu'il en a une, quelque peu d'attention qu'il y faſſe) a été détrempée dans ſix verres d'abſynthe, quatre de vinaigre, trois onces de fiel, ſix dragmes de mauvaiſe foi, trois grains de fourberie . . . . . . Voilà, interrompis-je, une excellente Recette pour faire un honnête homme! mais, Monſieur le Docteur, ce n'eſt pas là ce que je vous demande. Son nom. Ah! ah! dit-il, c'eſt donc ce que vous voulez ſçavoir? apprenez qu'il ſe nomme V. D *** qu'il eſt L *** de ſa profeſſion, & que ſa Boutique, où vous chercheriez inutilement un bon Livre, n'eſt qu'à trois ou quatre portes de ce caffé. Pouvez-vous bien parler ainſi de vos Compatriotes, repris-je? car cet original ſans copie me paroît être H *** Ne vous en étonnez pas, répondit-il; D *** n'eſt pas la ſeule ville du monde qui peut ſe vanter d'avoir vu naître des fripons, des vindicatifs, des ſcélérats, &c.

Au moment que mon ami prononçoit

ces dernieres paroles, nous vîmes entrer J***. L. M*** & B*** qui coururent embrasser V*** D*** tour à tour. Je demandai à mon Docteur s'il comprenoit quelque chose à ce manége, mais avant qu'il eût le tems de me répondre, j'en appris plus que je n'en voulois sçavoir. Ces quatre personnes s'étant rassemblées au tout d'une petite table, se firent servir du chocolat que l'un d'entre eux aimoit beaucoup. Ils tournerent leur conversation sur des affaires particulieres, & quoiqu'ils parlâssent mystérieusement, je compris que les nouveaux venus étoient des espéces de savans qui s'étoient prétés au ressentiment de V*** D*** pour le venger d'un homme qui lui étoit devenu odieux pour avoir dit la vérité, & qui n'avoit pu se résoudre à parler avantageusement de quelques livres dont on ne pouvoit dire que du mal. Ils s'applaudissoient entre eux & se félicitoient de la victoire qu'ils croyoient avoir remportée sur le Philosophe à qui ils en vouloient. La volupté de la haine & de la vengeance étoit peinte sur leurs visages; mais V** D** paroissoit le plus content. Enfin, ma patience étant à bout, car vous saurez que je n'en ai pas plus que de raison, je dis à mon ami:

ami: „ Je veux vous régaler d'une ex-
„ cellente piéce de Poësie, par laquelle
„ deux ſavans de ma connoiſſance, re-
„ pouſſent les atteintes d'une troupe de
„ marauds qui les déchirent & dans les
„ Caffés & ailleurs par des Calomnies les
„ plus indignes". Je tirai en même tems de mon Porte-feuille la Quinteſſence * du 11. Août, où je lus à haute voix l'Epigramme ſuivante:

Monſtres affreux, de l'Enfer échapés,
Vils impoſteurs, ranimez votre rage.
De mille traits en vain vous me frapez
Vos coups ne font qu'échauffer mon courage:
Sur vous un jour retombera l'orage:
En attendant, je ſuis déjà vengé:
De tels faquins & la haine & l'outrage
Sont un trophée à ma gloire érigé.

Ce fut là un coup de foudre pour ces Calomniateurs, qui, ſe reconnoiſſant dans ce Portrait, délogerent au plus vîte. Je ne ſais même s'ils payerent leur Chocolat; du moins eſt-il certain qu'ils n'avoient pas l'air fort pécunieux.

* *Coribule*, quoiqu'intérieurement per-

* C'eſt une feuille très-curieuſe qui s'imprimoit en 1730. à Amſterdam chez Uitwerf.

perſuadé qu'il y a un Dieu, vit comme s'il n'en croyoit rien. Il tâche d'effacer cette vérité de ſon Eſprit, pour avoir ſes *coudées franches*, dans la jouiſſance des plaiſirs criminels auxquels il ſe livre aveuglément. Point de charité, point de ménagement pour la réputation du Prochain; en un mot, vous ne trouvez rien en lui de tout ce qui fait le véritable Chrétien. Comme s'il n'étoit au monde que pour lui ſeul, il prend de tous côtés à crédit, & vit ainſi aux dépens du Boulanger, du Boucher, du Marchand de vin, &c ſans ſe mettre en peine qui payera. Toujours en colere & abbreuvé de fiel, il ignore la vertu de pardonner, & n'épargne rien dès qu'il s'agit de vengeance. Bien loin d'avoir jamais gouté le plaiſir de faire du bien à quelqu'un, il uſurpe frauduleuſement ce qui ne lui appartient point. Voilà ce qu'on appelle un Athée de pratique, & il n'y en a point d'autres.

* Aimer Dieu à la Jéſuite, & croire qu'on travaille utilement à ſon ſalut, en pratiquant certaines cérémonies fort inutiles, c'eſt ſe tromper groſſierement. Ainſi, Corianthe, apprenez que vous n'accompliſſez point le précepte de l'Amour de Dieu en aſſiſtant régulierement

à la Messe & à Vêpres, ni vous impudent Zoïle, en fréquentant périodiquement l'Eglise Wallone, puisque cette Dévotion extérieure, ne vous rend ni meilleurs, ni plus sages, & que malgré toutes ces belles apparences, vous n'en êtes pas moins calomniateurs, & scélérats à *triple fagot*. Pour vous, mignon Alcippe, qui faites profession publique d'irreligion (ce terme ne doit pas être pris tout à fait en mauvaise part) il semble que je n'aie rien à vous dire. Je veux pourtant bien vous avertir que la probité étant le premier principe du Déisme; je voudrois que vous fûssiez un peu plus sage, & que, par une conduite irréprochable, vous vous fissiez regarder comme un vrai Philosophe, délivré de toute superstition, & qui adore en Esprit & en vérité le Dieu qui l'a créé. Apprenez de Ciceron *que l'on s'approche des Dieux avec un cœur pur: que l'on se présente devant eux en esprit de Religion, & que quiconque en usera autrement Dieu en sera le vengeur.

* Alcippe Dévot à triple étage, est muni

* *Ad Divos adeuntò castè, pietatem adhibendo: qui secùs faxit, Deus ipse vindex erit.* Cic. de leg. l. 2.

muni d'un ſcapulaire & de reliques qu'on dit avoir la vertu d'empêcher qu'on ne ſe noye, ou qu'on ne ſe pende par un coup de deſeſpoir. Il obſerve les Carêmes & les Vigiles; il ne peut ſouffrir qu'un hérétique *à fagots* ſe mocque de ſes Dévotions. Hé! que n'a-t-on pas à craindre de lui? S'il ne peut aſſez ſe venger par la médiſance, il a recours à la Calomnie. Il faudroit donc le ménager & ne pas dire ouvertement qu'on le regarde comme la proie du Diable, en qualité de Normand, de mauvais Chrétien, &c.

De là je conclus que la ſuperſtition n'empêche point qu'on ne ſoit très-méchant. A peine Coribule dit trois mots, ſans jurer le nom de Dieu. Il charge d'imprécations exécrables ceux dont il croit avoir ſujet de ſe plaindre. Il parle en tout tems & en tout lieu de ſes prétenduës bonnes fortunes, & il s'explique là deſſus, en termes ſi obſcenes, qu'il faudroit être de la derniere impudence pour ne pas rougir, quoique lui-même ne rougiſſe de rien. C'eſt d'ailleurs un homme qui en prend à toutes mains. Il ment & médit éternellement. Il trompe tous ceux qui ont le malheur d'avoir affaire à lui: il ſacrifie tout à la vengean-

ce:

ce: il fait des Débauches horribles, & à peine trouve-t-il ſur le P*** aſſez d'Autels pour ſacrifier à Venus la ſaloppe, ſi non d'effet, du moins de cœur & d'affection, perſuadé que la Déeſſe aura toujours pour agréables ſes foibles & impuiſſans efforts. On peut le comparer à la Reine Marguerite, fille de Catherine de Medicis, qu'on nous a dépeinte comme un monſtrueux aſſortiment de vertus extérieures & de vices réels. „ Ce fut au
„ faux-bourg St. Germain, dit Mezeray
„ parlant de cette Princeſſe, qu'elle tint
„ ſa petite Cour le reſte de ſes jours,
„ mêlant biſarrement les voluptés & la
„ Dévotion, l'amour des Lettres & ce-
„ lui de la vanité, la charité Chrétienne
„ & l'injuſtice; car comme elle ſe piquoit
„ d'être vuë ſouvent à l'Egliſe, d'entre-
„ tenir des hommes ſavans, & de don-
„ ner la dixme de ſes revenus aux Moi-
„ nes, elle faiſoit gloire d'avoir toujours
„ quelque galanterie, d'inventer de nou-
„ veaux divertiſſemens, & NB. *de ne payer*
„ *jamais ſes dettes.*

* A la honte des Chrétiens, nous trouvons, en feuilletant les vieux livres, que les Payens nous ſurpaſſoient de cent Piques en tendreſſe, en humanité, & en amour pour le Prochain. Toutes les Sec-

tes des Philoſophes ſe ſont réunies ſur cet article. Platon le Divin ou le Diabolique, mettoit entre les principales perfections celle d'aimer les hommes, & cette opinion lui étoit commune avec les Philoſophes *Ambulans*, ou Péripathéticiens.

* L'Amour que nous devons avoir pour le Prochain, nous engage à bien plus qu'à ne le pas hair, & je défie les Moraliſtes les plus relachés, Mrs. les Jéſuites, de conteſter mes principes ſur ce ſujet. Nous devons procurer aux autres toutes les commodités que nous recherchons pour nous mêmes, & leur faire tout le bien dont nous ſommes capables. Le Paganiſme eſt en cela du plus parfait accord avec le Chriſtianiſme. Un Simplicius, idolâtre *Brûlable*, nous dit que l'honnête homme doit faire du bien à tout le monde. Un Marc Antonin nous apprend que la nature humaine exige de nous que ayons ſoin de tous les hommes. Mais voici quelque choſe de plus. Un ancien Poëte Grec, quoique la *Penaille* Poëtique ne vaille pas grand argent, s'explique preſque dans les mêmes termes que l'Ecriture *. C'eſt Phocilide, ſi ma mémoire ne

* V. *Exod.* XXIII. 4. & *Deuteron.* XXII. I. &c.

ne me trompe qui dit : „ Donnez retrai-
„ te à ceux qui n'ont point de couvert.
„ Conduiſez les aveugles. Ayez pitié
„ de ceux qui ont fait naufrage, car la
„ navigation eſt périlleuſe & difficile.
„ Tendez la main à ceux qui ſont tom-
„ bés, ſecourez ceux qui n'ont perſonne
„ auprès d'eux qui puiſſe les tirer du dan-
„ ger où ils ſe trouvent...... ſi une Bê-
„ te, fut-elle à votre ennemi, eſt tom-
„ bée ſur votre chemin, relevez la. Ne
„ vous détournez point pour éviter de
„ rendre ſervice à une perſonne qui s'eſt
„ égarée, ou qui eſt battue d'une furieu-
„ ſe tempête. *C'eſt ainſi que* Dieu qui
„ nous a fait mortels, veut que nous
„ nous aſſiſtions * les uns les autres, &
„ que par ces ſecours mutuels chacun tâ-
„ che

* *Voluit nos ille mortalium artifex Deus in commune ſuccurere, & per mutuas auxiliorum vices in altero quemque quod pro ſe timeret aſſerere. Nondum hac caritas eſt, nec perſonis impenſa reverentia, ſed ſimilium accidentium providi metus, & communium fortuitorum religioſus horror. In aliena fame ſui quiſque miſeretur. Sic cibus obſidio partitur, ſic inopiam pariter navigantium frequenter unius alimenta paverunt. Hinc & ille venit affectus, quod ignotis cadaveribus humum congerimus, & inſepultum quodlibet corpus nulla feſtinatio tam rapida tranſcurrit, ut non quantulocumque veneretur aggeſtu.* Quintil. *Declam.* V.

„ che de détourner de dessus la tête d'au-
„ trui, les malheurs qu'il apréhende
„ pour lui-même. Et ce n'est pas tant
„ affection ou respect pour ceux à qui
„ l'on rend de pareils offices, que crain-
„ te prévoyante de semblables accidens
„ & frayeur Religieuse des revers de la
„ Fortune, auxquels nous sommes tous
„ sujets; en un mot ce sont tous senti-
„ mens intéressés. Dans la disette †
„ d'autrui, chacun a, pour ainsi dire,
„ compassion de soi-même. C'est ainsi
„ que pendant un Siége, on partage ses
„ provisions avec les autres Assiégés; &
„ que quand les vivres viennent à man-
„ quer sur Mer, une seule personne
„ en fournit souvent à tous ceux qui sont
„ dans le vaisseau. De là vient encore
„ ce mouvement de compassion qui por-
„ te à ensevelir les corps morts que l'on
„ trouve, & à jetter du moins dessus
„ quelques poignées de terre, si pressé
„ que l'on soit de continuer sa route.

* Il y a bien peu de personnes qui fassent attention aux paroles remarquables d'un

† C'est ce qui est bien exprimé par cet ancien vers:
Homo qui in homine calamitoso est misericors meminit sui.

d'un Ancien †. *Je ne penſe pas*, diſoit-il, *qu'il ſoit d'un honnête homme de vouloir qu'on lui ait Obligation, quand il n'a rien fait qui le mérite.*

* Franchement, l'ingratitude eſt un vice fort rare; car il y a très peu de perſonnes qui rendent des ſervices aſſez eſſentiels, pour faire des ingrats, ou qui ne diminuent, par des reproches, le prix de leurs bienfaits. Quand on voit le monde, on n'entend que plaintes ſur l'ingratitude, mais doit-on croire les gens ſur leur parole? nullement. Dorillas dit par tout que Cariſte devroit lui avoir de grandes obligations! Il l'a reçu chez lui; il l'a admis à ſa table: il étoit dans le deſſein de lui rendre ſervice en toutes Occaſions, & de faire tout ſon poſſible pour le mettre en état de vivre auſſi honnorablement qu'un Auteur peut le faire. Que n'auroit-il pas fait pour ce jeune étourdi, ſi, par ſon ingratitude, il ne s'étoit rendu abſolument indigne de ſon attention? Doucement, Dorillas. Ne vous échauffez point. Ecoutez les raiſons de

† Ego, Charine, neutiquam officium liberi eſſe hominis puto.
Cum is nihil promereat, poſtulare id gratiæ apponi ſibi.
Terence. *Andr.* Act. II. Scen. I. v. 35. & 34.

de Carifte qui vous parle par ma plume. Il avoue que vous l'avez reçu chez vous, mais il dit qu'il n'étoit pas fur le pavé. Vous l'avez nourri, il en convient, mais il a travaillé pour vous, &, loin de le payer, vous ne lui en avez pas témoigné la moindre reconnoiffance, quoique vous lui euffiez fait de grandes promeffes. N'eft-il pas vrai qu'outre les Extraits auxquels il s'occupoit pour votre gros & grand Ouvrage, vous lui aviez promis de le guider dans la compofition de *quelque chofe de Joli*, dont il auroit & l'honneur & le profit? A quelques jours de là, ne lui dites-vous pas d'un air empreffé, que pour lui témoigner vos bonnes intentions, vous vouliez l'occuper à une Collection d'Epigrammes, traduites ou imitées de Martial? Vous ajoutâtes que ce n'étoit pas là la feule récompenfe qu'il devoit attendre de vous, & que quand vos affaires feroient en meilleur état, vous lui donneriez des marques de votre reconnoiffance. Il eft vrai que vous ne vous engagiez pas beaucoup, car vous étiez alors dans une très maigre fituation; &, foit dit par parenthefe, je ne crois pas que vous foyez encore beaucoup remplumé. Mais Carifte comptant fur le préfent, commença fon Recueil.

Lors-

Lorſqu'il fut fini, il vous le communiqua. Vous le trouvâtes alors ſi peu *Informe*, que vous le *Voiturâtes* chez tous les Libraires de....... mais pas un ne put, ou ne voulut l'imprimer. Dans la ſuite, vous avez voulu vous approprier ce Recueil, & quand vous avez vu qu'il étoit annoncé dans les Gazettes, ſous le nom de Cariſte, vous avez pouſſé l'impudence juſqu'à dire qu'on vous l'avoit volé. Telle a été votre conduite à l'égard du jeune homme que vous accuſez d'ingratitude. Dites après cela que vous n'avez pas mérité de l'avoir pour Ennemi? Vous ne devez attribuer qu'à votre mauvaiſe foi ſon réfroidiſſement à votre égard. Le revers de fortune qui vous a rendu inviſible pendant quelques jours, n'y a pas la moindre part. Il n'a pas l'ame aſſez lâche, ni les inclinations aſſez rampantes pour mépriſer dans l'adverſité, ceux qu'il a aimés dans d'autres circonſtances. Si Dorillas étoit honnête homme, riche ou pauvre, il ſeroit l'ami de Cariſte.

* Oh! vraiment je me ſuis bien trompé dans mon Calcul: je croyois finir ici mes Réflexions ſur l'ingratitude, mais voici une Lettre qu'on me prie d'y joindre.

Monsieur le Moraliste.

„ JE m'adresse à vous pour la décision
„ d'un cas qui bouleverse toute l'œ-
„ conomie de ma petite machine spiri-
„ tuelle. J'apprens que Blorinde, hardi
„ & fade censeur, me fait passer dans
„ le monde pour un ingrat. Voici ce
„ qui a donné lieu à cette odieuse accu-
„ sation. Imaginez vous, qu'il s'agit
„ entre nous de la traduction d'un ou-
„ vrage Latin, par exemple du *Leviathan*
„ *de Hobbes.* Après avoir fait notre ac-
„ cord à tant par feuilles, j'ai travaillé à
„ cet ouvrage. J'en avois traduit deux
„ ou trois feuilles, lorsque Blorinde me
„ pria de lui remettre l'original, disant
„ qu'il me le rendroit dans sept ou huit
„ jours. Ce terme étant expiré, j'allai
„ chez B** qui me fit dire honnête-
„ ment à la porte qu'il n'étoit pas au lo-
„ gis. Cette Scene ayant été réiterée plu-
„ sieurs fois, j'écrivis une Lettre fort
„ vive à Blorinde, & depuis ce tems-là,
„ ce fat en trois lettres, m'accommode
„ de toutes piéces & me peint des plus
„ noires couleurs. Dites moi, Je vous
„ prie, si je suis ingrat, &c.

PHILEMON.

Tran-

Tranquillifez vous, Philemon; fi le fait eft tel que vous le raportez, votre confcience eft en bon état; & pour vous dire tout naturellement ce que j'en penfe, je crains bien que ceux qui liront votre Lettre, ne difent de Blorinde, ce que Boileau difoit du fameux Rollet:

J'appelle un Chat un Chat, & B*** un fripon.

* La piété, non plus que toute autre vertu ne confifte point en de vains dehors; & le culte que nous devons à Dieu, eft un culte plein de refpect, un culte bon & faint, qui exige beaucoup d'innocence & de piété, avec une inviolable pureté de cœur & de bouche.

Mais ce qu'on appelle aujourdhui *Dévotion*, qui eft, dit-on, une fuite néceffaire de l'Amour de Dieu, eft une fuperftition toute pure. Bien loin qu'elle ait le moindre raport à une piété mâle, ferme & conftante, rien n'y eft plus contraire. Un ancien reconnoît * que la fuperftition eft un crime, & un autre nous la fait envifager comme plus criminelle que l'Athéifme. * L'A-

* *Religentem effe oportet Religiofum nefas.* Aulugelle I. IV. c. 9.

* L'Amour de Dieu eſt le devoir le plus eſſentiel, & le plus indiſpenſable du Chriſtianiſme Il ne faut pour s'en convaincre, que ſavoir lire & ouvrir les Livres ſacrés. A l'aide du ſens commun, on y trouvera à chaque page cette vérité ſolidement établie. Deux motifs entre autres doivent nous engager à faire à Dieu un entier ſacrifice de notre cœur & de toutes nos facultés. Le 1er. eſt fondé ſur ce que nous lui devons tout, & le 2d. ſur ce que nous devons tout attendre de lui : motifs qui nous obligent à l'aimer & d'amour de bienveillance, & d'amour de concupiſcence. La Reconnoiſſance que nous devons avoir pour toutes ſes bontés à notre égard, ne nous engage-t-elle pas à ſouhaiter qu'il ſoit glorifié, & à y travailler même autant que nous le pourrons ? Ne devons-nous pas ſouhaiter que ſa volonté ſoit faite & par nous-mêmes, & par tout le reſte du genre humain ? Ne devons-nous pas être ravis qu'il poſſede autant de gloire & autant de perfections qu'il en a ? Tels ſont du moins les ſentimens de tous les véritables Enfans de Dieu. Or, c'eſt juſtement en cela que conſiſte l'Amour de bienveillance.

J'ajoute que l'homme peut & doit avoir pour

pour Dieu l'amour de *concupiſcence*; c'eſt-à-dire, ſuivant mes ſolides & magnifiques idées, qu'on doit ſe ſouhaiter à ſoi-même & aux autres, la poſſeſſion de cet Etre infini, qui nous commande, nous ordonne & nous enjoint expreſſément, de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre ame & de toutes nos forces *.

* L'obligation d'aimer Dieu eſt ſi conforme aux lumieres de la Raiſon, qu'elle a été connue des Payens mêmes: car, ſans parler de ceux qui, prêchant les bienfaits de la Divinité, ſoutenoient par une conſéquence néceſſaire, la vérité que nous venons d'établir, combien n'y a-t-il pas eu de Philoſophes qui ont déclaré expreſſément qu'il faut aimer Dieu? Seneque vouloit que les maîtres traitâſſent humainement leurs Eſclaves, & s'en fiſſent aimer plûtôt que de chercher à s'en faire craindre, de même que Dieu exige de nous plus d'amour que de crainte †.

Je

* Deut. 6. 4.

† *Quare non eſt quod faſtidioſi te deterreant, quominus ſervis tuis, hilarem te præſtes, & non ſuperbè ſuperbiorem; colant potiùs te, quam timeant: itane, inquit, prorſus colant tanquam clientes, tanquam ſalvatores, hoc qui dixerit, obliviſcetur id Dominus, parum eſſe quod Deo ſatis eſt, qui colitur & amatur.* Senec. Epiſt. 47.

Je crains les Dieux, disoit l'Empereur Julien, *je les aime, je les respecte comme de bons maîtres & de bons Peres.*

* La volupté est la Passion la plus générale que l'on connoisse, puisqu'elle est celle de l'un & de l'autre Sexe, des Jeunes & des Vieux, des Grands & des Petits, des savans & des ignorans. Elle est d'ailleurs très forte, puisqu'elle triomphe de toutes les autres passions. L'histoire sacrée & prophane nous en fournit mille preuves. Et pour faire ici un petit étalage de Litérature, Alexandre dit le Grand, l'homme le plus ambitieux qui fut jamais, & vainqueur de presque tout l'Univers, ne fut-il pas vaincu lui-même par la volupté? Hercule après avoir vaincu je ne sais combien de monstres, n'apprit-il pas à filer pour faire sa Cour à Omphale? Parcourons l'Histoire Sacrée. A quels excès la volupté ne porta-t-elle pas Samson, David & Salomon, ce mignon de la Sagesse? Elle fit perdre la vie au premier, elle fit commettre au second deux crimes horribles, & jetta le troisieme dans l'Idolâtrie. Tant il est malaisé à ceux là mêmes qui font ce qu'il y a de plus difficile, & qui semblent triompher de tout, de résister au funeste pouvoir du plaisir.

* A-

* Avouons de bonne grace, qu'un Athée, qui, par ſes habitudes criminelles, ſeroit venu à bout d'étouffer les remords de ſa Conſcience, & qui ne craindroit rien du côté des hommes, avouons, dis-je, qu'un génie de cette trempe, pourroit être le plus grand ſcélérat que la terre eût porté. Peut-être regarderoit-il ſes deſirs comme ſa derniere fin, & comme la ſeule regle de toutes ſes actions. Il ſe mocqueroit de ce qu'on appelle *vertu & honnêteté*, & il ne ſuivroit, ſelon toutes apparences, que les mouvemens de ſa convoitiſe. Il ne manqueroit pas de ſe défaire de tous ceux qu'il haïroit. Il feroit de faux ſermens pour la moindre choſe; en un mot, il n'y a point de crime qu'on ne dût attendre de lui. Un autre qui n'auroit rien à craindre de la part des hommes, pourroit être du moins retenu par la crainte des Dieux *. C'eſt par là qu'on a tenu de tout tems en bride les paſſions des hommes: & il eſt ſûr qu'on a prévenu quantité de crimes dans le Paganiſme, par le ſoin qu'on avoit de conſerver la mémoire de toutes les punitions

* *Si genus humanum & mortalia temnitis arma;*
At ſperate Deos memores, fandi atque nefandi.
Virgil. Æneid. l. 1.

nitions éclatantes des ſcélérats, de les attribuer à leur impiété, & d'en ſuppoſer même quelques exemples, comme étoit celui qu'on débita du tems d'Auguſte à l'occaſion d'un † Temple d'Aſie, pillé par les Soldats de Marc-Antoine. On diſoit que celui qui avoit mis le premier la main ſur l'image de la Déeſſe qui étoit adorée dans ce Temple, avoit perdu la vue ſubitement, & étoit devenu Paralytique de toutes les parties de ſon corps. Auguſte voulant éclaircir le fait, apprit d'un vieux Officier qui avoit fait le coup, non ſeulement qu'il s'étoit toujours bien porté depuis ce tems-là, mais auſſi que cette action l'avoit mis à ſon aiſe pour toute ſa vie. Tel étoit encore ce qu'on débitoit de ceux qui avoient la témérité d'entrer, malgré la défenſe qui en étoit faite, dans un Temple d'Arcadie conſacré à Jupiter; c'eſt que leur corps ne faiſoit plus d'ombre après cette action *. Apparemment l'Hiſtoire de la mort ſubite de cet Envoyé des Latins, qui avoit parlé peu reſpectueuſement de Jupiter des Romains en plein Sénat, ſur la-

† Balzac entret. 34. c. 3.
* *Theopompus apud Polyb.*

laquelle Tite Live * n'ose rien avancer de positif; parcequ'il voyoit que les auteurs étoient partagés la-dessus, est une semblable fraude pieuse. † Mais s'il y avoit des Athées, qui eussent assoupi leur conscience, & éteint les lumieres de la raison, tout cela ne pourroit faire aucune impression sur eux; desorte que, s'ils étoient en même tems au dessus de la crainte des loix, ils seroient nécessairement les plus grands & les plus incorrigibles scélérats de l'Univers. Heureusement, la supposition ne peut avoir lieu, car sans compter qu'il n'y a point d'Athées, tous les Etats ont leurs loix, & partout on punit rigoureusement les crimes.

* Bien plus, je suis d'opinion, qu'il est impossible de détruire entierement les idées qui nous aprennent à distinguer le vice de la vertu. J'avoue pourtant que ces premieres *Notions* étant déjà fort obscurcies par le péché d'Adam, il est très facile à des gens qui veulent faire profession de débauche, de les obscurcir encore davantage. Au lieu que nous ne pou-

* *nam & vera esse, & aptè ad repræsentandam iram Deûm ficta, possunt.* Tit. Liv. Decad. 1. l. 8.
† V. Bayle, *pensées diverses* to. 1.

pouvons les rendre claires & lumineuſes, ſans qu'il nous en coûte des peines infinies. Il faut méditer inceſſamment ſur ſes devoirs, tâcher de ne point contracter de mauvaiſes habitudes, & ſur tout, lire ſouvent l'Ecriture Sainte; car elle *eſt une lampe à nos pieds, & une lumiere à nos ſentiers* *. C'eſt un remede univerſel, & applicable à tous nos maux. D'où vient que S[t]. Baſile a dit que la méditation des Divines Ecritures eſt la voie la plus commune & la plus uſitée que l'homme puiſſe ſuivre, pour découvrir ſes devoirs. Outre qu'on y trouve des préceptes qui nous obligent à faire certaines actions, on y voit une deſcription vive & pour ainſi dire animée de la conduite qu'ont tenue de ſaints perſonnages, ce qui peut mieux que toute autre choſe, nous porter à imiter leurs bonnes œuvres †. Le même Docteur fait beaucoup valoir les préro-

* Pſeaumes 118. vſ. 105.

† *Via ampliſſima ad invenienda officia eſt meditatio Scripturarum divinitùs inſpiratarum. In his enim præterquam quòd actionum præcepta inveniuntur, etiam vita ſanctorum ac beatorum hominum præſcripta ac tradita, quaſi imagines quædam vivæ, & ſpirantes converſationis vitæque ſecundùm Dei voluntatem inſtituendæ, imitatione bonorum operum, propoſita ſunt.* Baſil. ad Gregor. Theol. Epiſt. 1.

prérogatives & l'utilité de l'Erudition & du Savoir. L'ame ſans ces ſecours, n'eſt guère propre à la vertu, de même qu'un champ en friche & qui n'eſt pas arroſé, ne peut ni nourrir, ni donner l'accroiſſement à la ſemence qu'il renferme dans ſon ſein.

* Ainſi, quoique tout homme à Réflexions connoiſſe, ou ſoit en état de connoître ſes devoirs, il eſt toujours utile, de les lui remettre à toute heure devant les yeux. Il y a très-peu de perſonnes qui conſultent les lumieres de la raiſon, ou qui cherchent dans l'Ecriture à connoître la volonté de Dieu. Ceux même qui le font, y apportent d'ordinaire certains préjugés qui rendent toutes leurs Recherches inutiles.

* Que croiroit-on que les Payens exigeoient de ceux qu'ils recevoient libéralement chez eux, & qu'ils combloient de bienfaits? Rien autre choſe que de la reconnoiſſance. Quelle généroſité! Où trouveroit-on aujourdhui de pareilles gens? Je ne ſache qu'un homme au monde qui faſſe du bien, par le ſeul plaiſir de tirer un homme de la miſere. Cela eſt ſi vrai, que quoiqu'il ait été ſouvent payé d'ingratitude, il eſt toujours prêt à obliger le premier venu. Il ſe ſacrifie

pour rendre ſervice à un homme qui ſe trouve dans l'embarras. Chryſiphon, ſorti de ſon couvent pour un Commerce de galanterie, ſe réfugie dans un Pays Proteſtant, où, ne ſachant que faire, il abjure ſa Religion, & endoſſe la Réforme de Calvin. Mais comme on fut auſſitôt las de cet animal que de tous ſes ſemblables, il ſe vit réduit à la dure néceſſité d'implorer le ſecours des bonnes Ames. Malgré ſon extérieur hypocrite, perſonne ne fit cas de lui; & enfin il s'aviſa, dans cet *abandon* général, d'expoſer *archi-pathétiquement* ſa miſere à notre Philoſophe. Il en fut bien reçu, & après avoir demeuré quatre ans chez lui, le premier pas qu'il fit vers l'ingratitude, ce fut d'en . . . . ſer la ſervante. Et quelques années après, il publia un infame libelle contre ſon bien-faiteur. Quelle damnable lâcheté! Un homme qui ſe fait gloire d'être Philoſophe, peut-il agir d'une maniere ſi oppoſée à la loi naturelle? Les ſeules lumieres du bon ſens, & de la raiſon, nous preſcrivent la reconnoiſſance. Bien plus, elles nous apprennent que nous ne devons jamais recevoir aucun bienfait, que nous ne ſoyons dans l'intention de faire tout notre poſſible, pour empêcher que le bienfaiteur n'ait

lieu

lieu de se repentir de ce qu'il a fait pour nous. Si nous ne sommes pas dans cette disposition, il faut refuser tous les services qu'on veut nous rendre. Car, selon la Judicieuse remarque de Ciceron *, il n'y a point de devoir plus indispensable que de faire du bien à ceux de qui on en a reçu. Que si le Poëte Hésiode veut que ceux qui ont emprunté quelque chose, le rendent, s'il est possible, avec usure; que ne devons-nous pas faire pour témoigner notre reconnoissance à ceux qui nous ont prévenu par leurs bienfaits? Ne devons-nous pas imiter ces terres fertiles, qui raportent beaucoup plus qu'elles n'ont reçu. Si nous rendons volontiers service à ceux de qui nous espérons quelque bien, avec quel empressement ne sommes-nous pas obligés de nous employer

* *Nullum enim officium referendâ gratiâ magis necessarium est. Quod si ea, quæ utenda acceperis, majore mensura, si modo possis, jubet reddere Hesiodus: quidnam beneficio provocati facere debemus? An non imitari agros fertiles, qui multò plus afferunt, quam acceperunt? Etenim si in eos, quos speramus nobis profuturos, non dubitamus officia conferre: quales in eos esse debemus, qui jam profuerunt? nam cum duo genera liberalitatis sint, unum dandi beneficii, alterum reddendi: demus, necne, in nostra potestate est: non reddere viro bono non licet, si modo id facere possit sine injuriâ.* De Offic. l. 1. c. 15.

ployer en faveur de ceux qui nous en ont déjà fait? il y a deux ſortes de Libéralités, dont l'une conſiſte à faire du bien par pure générofité, & l'autre à en faire par reconnoiſſance. La premiere dépend de notre bon plaiſir, mais l'autre eſt un devoir dont un homme de bien ne ſauroit ſe diſpenſer, du moment qu'il peut s'en acquiter ſans faire tort à perſonne. Sur quoi il faut remarquer que Ciceron renferme la Reconnoiſſance dans l'idée de la Libéralité, parceque, dit Puffendorff *, ni l'une, ni l'autre de ces deux vertus ne ſuit point des regles auſſi fixes, que celles de la juſtice, qui ordonne de rendre précisément ce que l'on doit par Contract.

Chez les anciens, comme chez les modernes, tous les honnêtes gens ont eu horreur de l'ingratitude, & on l'a toujours regardée comme un vice propre aux gens brutaux & ſottement orgueilleux, qui croyent que tout leur eſt dû, ou aux ſtupides qui ne font aucune réflexion ſur les bienfaits, qu'ils reçoivent, ou aux ames baſſes, qui ſentant leur foibleſſe, & leur indigence, implorent humblement le ſecours d'autrui, mais après l'avoir ob-

* Droit de la nature & des gens liv. III. ch. III.

obtenu, haïssent leur bienfaiteur, parceque n'ayant pas la volonté de rendre la pareille, ou desespérant de le pouvoir faire, se figurent tout le monde aussi interessé & aussi mercénaire qu'eux, ensorte, que, selon leur opinion, personne ne fait du bien que dans l'espérance d'en recevoir à son tour, ils croyent avoir été la Dupe de ceux qui leur ont rendu service *.

* Seneque dit hardiment, que l'Homicide, la Tyrannie, le Larcin, l'Adultere, le Rapt, les Sacrileges, la Trahison & en un mot tous les plus grands crimes viennent de l'ingratitude †. Ce Philosophe raconte ensuite la maniere singuliere dont le Roi Philippe punit un Ingrat. Un Soldat avoit fait naufrage, & ayant été bien reçu par un Macédonien, auprès de la maison duquel il avoit été jetté par la violence des flots, quoiqu'il n'en fût pas connu, témoigna en être fort reconnoissant. Cependant il alla saluer

* Descartes *des passions*; Artic. CXCIV.

† *Erunt homicidae, tyranni, fures, adulteri, raptores, sacrilegi, proditores, infra ista omnia ingratus est, nisi quod omnia ista ab ingrato animo sunt, sine quo vix ullum magnum facinus accrevit, hoc tu cave, tanquam maximum crimen ne admittas.* Senec. *de benef.* l. 1. c. 10.

ſaluer le Roi auquel il étoit recommandable par ſa bravoure. Il lui conta l'accident qui lui étoit arrivé, & demanda pour dédommagement de la perte qu'il avoit ſoufferte, le bien de ſon Hôte, dont il taiſoit les bons offices qu'il avoit reçu. Philippe lui accorda ſa demande. L'hôte ſurpris & irrité, écrivit très librement au Roi, & lui manda tout ce qu'il avoit fait pour le Soldat. Le Prince, à la lecture de cette Lettre, entra dans une colere très vive. Il ordonna que l'ancien maître reprendroit ſon bien, & qu'on marqueroit ſur le front du Soldat le crime qu'il avoit commis.

* On doit laiſſer aux hommes la Liberté de croire ce qu'ils veulent, & de profeſſer la Religion qui leur ſemble la meilleure. Dieu ſeul étant maître de nos Conſciences, c'eſt empiéter ſur ſes droits que de donner atteinte à cette liberté. C'eſt à Dieu à voir ſi nos erreurs viennent de quelque mauvais principe. Il n'y a que lui, à qui on ſoit obligé d'en rendre compte, comme il n'y a que lui qui puiſſe juger de la droiture ou de l'obliquité de nos intentions.

* Cependant, on ne doit point inférer de ce Principe, qu'on doive tolérer dans une même Société Eccléſiaſtique

toutes

toutes sortes de Sectes & de Religions. J'ai seulement voulu dire qu'il n'est point permis de les persécuter, ni d'exclure légerement de notre corps ceux qui ne seroient pas de notre sentiment. „ C'est ce „ que la Modestie, la Charité Chrétien„ ne, & le bien de la Paix demandent „ également. La simple Communion „ qu'on entretient avec quelqu'un, n'est „ nullement une marque qu'on approu„ ve ses sentimens. On témoigne par là „ seulement qu'on ne les regarde pas „ comme dangereux pour le salut: & y „ a-t-il rien où l'on doive être plus re„ servé, qu'à porter un jugement con„ traire; sur tout s'il ne s'agit, comme „ il arrive souvent que de Matieres de „ pure spéculation, ou d'Opinions que „ l'on croit sujettes à de mauvaises con„ séquences, mais que les Partisans de „ ces Opinions ne reconnoissent ni en „ elles mêmes, ni comme suites de leurs „ Principes? Craignons d'empiéter sur „ les Droits de Dieu, & de faire tort à „ sa bonté & à sa sagesse, toutes les fois „ qu'il s'agit d'exclurre du salut, autant „ qu'en nous est, des gens que nous ex„ cluons de notre société, pour des er„ reurs qui nous paroissent damnables, „ mais qu'il n'y a que Dieu qui puisse

„ savoir

„ ſavoir certainement ſi elles le ſont. Il „ eſt d'ailleurs fort à craindre que de „ telles condamnations ne ſoient ſecréte- „ ment ſuggérées par un tout autre prin- „ cipe, que par la crainte des mauvais „ effets de l'Opinion qu'on proſcrit. La „ haine pour les perſonnes ſe mêle aiſé- „ ment à l'horreur qu'on a de leurs ſen- „ timens. Et l'attachement qu'on a aux „ ſiens propres, inſpire aiſément cette „ horreur pour ceux d'autrui. Il em- „ pêche du moins qu'on ne voie, ou „ qu'on ne vueille voir les interpréta- „ tions favorables, que peuvent rece- „ voir des opinions, qui d'ailleurs paroiſ- „ ſent fauſſes, ou le ſont effectivement. „ C'eſt un abus de s'imaginer que la plus „ ferme perſuaſion où l'on eſt ſoi-même, „ & la plus grande Evidence qui nous „ frappe, ſoit incompatible avec des ſen- „ timens de modeſtie, & de charité, par „ raport à ceux qu'on croit être dans „ l'erreur. Quand on voit ſur tout que „ des opinions qu'on juge dangereuſes, „ n'ont aucune influence ſur la conduite „ de ceux qui les profeſſent, qu'ils ſont „ autant ou plus exacts à remplir les de- „ voirs de la vertu & de la piété, que „ les plus zelés pour le ſentiment con- „ traire; quelle répugnance ne doit-on

„ pas

„ pas avoir à témoigner le moins du „ monde que l'on regarde comme exclus du ſalut, ou en danger de l'être, „ des gens en qui l'on voit briller les „ marques les moins équivoques d'une „ diſpoſition ſalutaire. * " Cela étant, que doit-on penſer du Sinode de **** qui a condamné ſi ſéverement les Arminiens? Quelles étoient leurs erreurs, pour être traités avec ſi peu de ménagement? Et qu'y a-t-on gagné? On a multiplié le nombre des Partiſans de cette Secte, enſorte que les Académies de Geneve, de Lauſanne, & bien d'autres, ſont aujourdhui remplies de Remontrans. Bien plus, on prêche publiquement dans ces Egliſes l'univerſalité de la Grace, & c'eſt aujourdhui le ſiſtême des Théologiens & du Peuple. Cela eſt ſi vrai qu'étant à Geneve en 1727. un Jeune Miniſtre, nommé Mr. Deroches, prêcha cette Doctrine dans l'Egliſe de St. Pierre. J'en fus ſcandaliſé, & je refutai ſon Sermon par une Lettre en forme de Dialogue: il me fut impoſſible de faire imprimer ce petit ouvrage, & en ayant ſemé quelques copies manuſcrites, je m'aperçus bien-

* Barbeyrac Traité de la Morale des Peres. Ch. XII. §. 24.

bientôt que j'avois revolté contre moi mes meilleurs amis, gens qui, pour la plupart, n'entendoient point la matiere. A Lauzanne outre tout ce qui s'y eſt paſſé au ſujet du *Conſenſus*, le Conſeil de Berne a été obligé d'y mettre depuis peu un nouveau Profeſſeur, très-honnête homme, & zélé Ortodoxe, pour s'oppoſer aux progrès de l'Arminianiſme, mais ſes ſoins ne réuſſiſſent guère Or, je ſoutiens que la Secte d'Arminius n'eſt devenuë ſi nombreuſe, que par la rigueur des Canons du Sinode de ***. Moins de ſévérité, auroit été plus conforme à l'Eſprit de l'Evangile, & plus convenable à des gens qui déclament fort & ferme contre les Decrets du Concile de Trente. „ Ce qu'il y a au moins de certain, „ c'eſt que, ſi l'on s'eſt fait une Loi de „ ne pas ſouffrir dans la Société Eccléſiaſtique de certaines opinions qu'on „ croit dangereuſes pour le ſalut, on n'a „ ici encore d'autre droit, que de déclarer paiſiblement à ceux qui les ſoutiennent & qui y perſiſtent, que n'ayant „ pas les Qualités requiſes dans les membres d'un tel corps, on ne peut plus „ les regarder comme tels : de même „ qu'on en uſe dans toutes les autres Sociétés contractées volontairement, & „ ſous

„ ſous certaines conditions. Du reſte, „ on ne peut légitimement uſer envers „ eux de la moindre véxation" *. Il ſeroit à ſouhaiter que Calvin eut été imbu de ce Principe, & qu'il n'eût pas fait à ſa mémoire une tache ineffaçable en faiſant bruler Servet le 27. Octobre 1553. Quoiqu'ayent pu dire certains Auteurs pour juſtifier ce ſavant & zélé Réformateur, ſi l'on examine le fait ſans prévention, je m'aſſure que l'on avouera ſans difficulté que ce n'eſt pas là le plus bel endroit de ſa vie.

* Je dois parler maintenant de la *Tolérance Civile*. Elle conſiſte à laiſſer dans un Etat la liberté de conſcience à ceux qui ne ſont pas de la Religion dominante, ou qui s'en ſont ſéparés, ou en ont été exclus pour quelques opinions particulieres. Il me paroît inconteſtable que les Souverains n'ont point le Droit de priver leurs Sujets de cette Liberté, moins encore de les contraindre à embraſſer tels ou tels ſentimens qu'ils croient faux. La Religion conſiderée en elle-même eſt hors de la juriſdiction des Princes. Leur pouvoir, à cet égard, ne s'étend que ſur ceux qui enſeigneroient, ſous

* Barbeyrac *ubi ſup.* §. 25.

ſous ce prêtexte, quelque choſe qui fût contraire aux bonnes mœurs ou défendu pour des raiſons d'Etat, quoiqu'indifférent de ſa nature. Le Souverain peut & doit punir les *Troubles-repos*, qui font des choſes certainement mauvaiſes, & contraires à l'ordre établi dans un Etat; mais Il n'en eſt pas de même des erreurs. Quelques pernicieuſes qu'on les croie pour le ſalut, elles ne cauſeront jamais de deſordres dans la Société civile, pour vûque le Souverain ait le ſoin de tenir la balance égale entre les gens de divers partis, pourvûque les uns & les autres n'ayent point de ſentimens qui les portent à la révolte. „ Rien n'eſt plus faux qu'u„ ne maxime de Politique toute con„ traire dont les Eccléſiaſtiques éblouiſ„ ſent les Souverains, pour dominer eux „ mêmes ſur les Conſciences, & pour a„ vancer d'ailleurs leurs intérêts tempo„ rels. Ils font ſonner fort haut que le „ bien d'un Etat veut qu'il n'y ait qu'u„ ne Religion, parce, diſent-ils, que „ la diverſité de Religions produit des „ Diviſions & des troubles. Mais ce n'eſt „ nullement la diverſité des Religions, „ qui cauſe par elle-même ces mauvais „ effets : c'eſt au contraire l'Intoléran„ ce, qui veut élever un parti ſur les

„ ruines

„ ruines de l'autre * ". Mais allons plus avant dans la matiere.

Si les Princes avoient droit de gêner les Conſciences, il faudroit qu'ils l'euſſent reçu de ceux qui ſe ſont ſoumis à eux volontairement ; car je comprens bien qu'on ne dira pas qu'ils le tiennent de Dieu. Or il eſt certain que les hommes, en ſe réuniſſant pour vivre en Société & former les Etats, ne ſe ſont point dépouillés du plus beau & du plus conſidérable de leurs privileges, qui eſt, ſans contredit, celui de ſervir Dieu de la maniere que chacun croit lui être la plus agréable.

J'ajoute, que quand-même ils l'auroient fait, & qu'ils ſe feroient pleinement ſoumis en matiere de Religion au jugement & à la volonté du Souverain, celui-ci n'en auroit pas acquis plus de Droit, comme le remarque Barbeyrac ; parce que ce n'eſt pas une des choſes, dont il eſt libre à chacun de diſpoſer à ſa fantaiſie. „ Un homme ne peut jamais „ donner à un autre homme un pouvoir „ arbitraire ſur ſa vie, dont il n'eſt pas „ maître lui-même. Mais il eſt encore „ moins

* Barbeyrac Traité de la Morale des Peres. ch. XII. §. 32.

„ moins maître de ſa conſcience, dont
„ l'Empire appartient tellement à Dieu
„ que les autres hommes, quoiqu'ils
„ veuillent, quoiqu'ils faſſent, ne ſau-
„ roient véritablement y en exercer
„ aucun. Les plus grands efforts de la
„ violence n'aboutiſſent ici qu'à faire
„ des hypocrites. On peut faire ſem-
„ blant de croire, mais on n'en croit
„ pas plus pour cela. Quelqu'envie
„ même qu'on ait de croire, on ne
„ ſauroit ſe perſuader à ſoi-même le
„ contraire de ce qui nous paroît vrai,
„ tant qu'il ne ſe préſente aucune rai-
„ ſon capable de faire impreſſion ſur
„ nos eſprits. Or, bien loin qu'une
„ force extérieure puiſſe produire cet
„ effet, elle en produit un tout oppo-
„ ſé. Dieu lui-même ne ſe ſert ici de
„ ſa puiſſance infinie, que d'une manie-
„ re proportionée à la nature de la Re-
„ ligion, & de nos Entendemens. Si par
„ lui-même, ou par ſes miniſtres, il *
„ *emmene toutes nos penſées captives*, *&*
„ *les ſoumet à l'obéiſſance de* Jeſus Chriſt,
„ s'il triomphe de nos erreurs, ce n'eſt
„ que par l'éclat victorieux de la vé-
„ rité, par des *Armes non Charnel-*
„ *les*

* II. *Corinth.* X. vſ. 5.

„ *les* *. l'Apôtre S. Paul, qui, avant ſa converſion, en avoit employé de *Charnelles*, eſt celui qui depuis déclare hautement, qu'elles ne conviennent point à ſa *milice* : & qu'il a eu beſoin de toute la *Miſéricorde de* Dieu, pour avoir été un *Perſécuteur*, *un homme violent*, quoiqu'il agît alors par ignorance & de bonne foi †. D'où je conclus que la perſécution eſt une de ces choſes ſi hautement & ſi viſiblement condamnées par la loi naturelle, qu'il eſt bien difficile de s'en diſculper.

D'ailleurs, la Liberté de conſcience étant très avantageuſe à l'Etat, il n'eſt guère convenable aux Souverains de la ravir. Que cette liberté ſoit un bien, c'eſt ce dont on ne peut douter. Nous en avons un exemple ſous les yeux. Qu'étoit-ce que la Hollande ſous le Gouvernement des Eſpagnols, & quand *l'Inquiſition* y faiſoit les plus horribles ravages? Qu'étoit-ce avant qu'on y jouît de cette précieuſe liberté qui y fait maintenant fleurir le commerce, & qui la rend la plus belle, la plus riche, la mieux peuplée, & la plus puiſſante

* II. Cor. Ch. X. vſ. 3.
† I. Timoth. I. vſ. 13.

ſante République, je ne dis pas de l'Europe, mais du monde entier? Les Réformés, les Juifs, & les Catholiques Romains y profeſſent librement leurs Religions, ſans qu'il en naiſſe le moindre inconvénient. Il en ſeroit de même partout ailleurs ſi les Souverains connoiſſoient bien leurs intérêts. Qu'en revient-il après tout de perſécuter les gens? La Religion ne peut être forcée. C'eſt ce qu'a fort bien remarqué Tertulien † qui dit, parlant aux Payens : „ Puiſque le ſervice des Dieux „ eſt un pur acte de volonté, il ſemble „ qu'il y ait de l'injuſtice de con„ traindre des hommes libres, à leur „ offrir des ſacrifices, & que ce ſoit „ choſe ridicule de les obliger d'hono„ rer les Dieux malgré eux, attendu „ que de leur propre mouvement, ils „ doivent être portés par leur intérêt „ à rechercher leur faveur, ſi ce ſont „ de vrais Dieux; il ne faut par leur „ ravir l'avantage que leur donne la li„ berté de leur nature. Il leur doit „ être permis de dire: je ne veux pas „ que Jupiter me ſoit favorable? Qui „ êtes vous vous qui voulez faire vio-

„ lence

† Tertul. *Apologet.* C. 28.

„ lence ſur ma volonté? je ne crains „ point Janus, je me ris de ſa colere, „ de quelque côté de ſes deux viſages „ qu'il me regarde. Quel pouvoir a- „ vez-vous de vous mêler de ce qui me „ touche?

Il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire, que quand même il y auroit dans la Société civile des Athées de ſpéculation, on ne devroit pas les punir pour cela ſeul qu'ils ſeroient Athées. S'ils ne troublent point le repos public, en tâchant d'ébranler & de détruire l'opinion reçue de l'exiſtence d'un Dieu, à quoi bon & en vertu de quoi les puniroit-on? † „ La nature „ & le but des peines que les Tribu- „ naux humains infligent, ne demande „ pas, ce me ſemble, qu'elles ſoient „ miſes en uſage contre de telles gens. „ Ils ſont aſſez punis par leur propre „ impiété, s'ils y perſéverent juſqu'à la „ mort. Mais peutêtre qu'ils en revien- „ dront, ſi l'on s'y prend comme il „ faut pour diſſiper peu à peu les vai- „ nes ſubtilités, auxquelles ils ſe ſont „ laiſſés éblouir". En un mot le Souverain

† Barbeyrac Not. I. ſur le §. 4. du ch. 4. l. III. du Droit de la Nature & des Gens.

verain doit ſeconder les vûes de Dieu, qui *ne veut pas la mort du Pécheur, mais ſa Converſion.* Ce ſeroit fort mal s'y prendre pour guérir une Perſonne de l'Athéïſme que d'employer la voie des peines & de la violence.



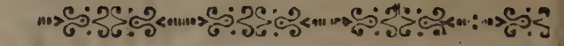
DISSER-

DISSERTATION
SUR
L'ADULTERE.

Fœcunda culpæ secula, nuptias
Primum inquinavere, & genus & domos:
Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.

Horace Ode VI. liv. III.

Notre siécle si fécond en vices a premierement corrompu les mariages, les familles, les maisons, & c'est de nos fréquens Adulteres qu'est sortie cette source de maux qui a inondé notre Patrie, & submergé presque tout le Peuple.



AVERTISSEMENT.

LA Dissertation suivante a été écrite en Anglois par un Auteur anonyme, qui a fait usage de diverses lectures, pour en composer ce petit ouvrage, en raprochant plusieurs beaux endroits des anciens & des modernes. Voyant qu'elle avoit un raport nécessaire avec l'Art de connoître les Femmes, *je l'ai traduite, & je la donne au Public, sans avoir en rien altéré l'Original. Il me semble que la Lecture ne peut qu'en être agréable à toutes les personnes de bon goût. Je plaindrai ceux qui ne seront pas en cela de mon avis.*

DIS-

DISSERTATION
SUR
L'ADULTERE.

I. LEs loix naturelles eccléſiaſtiques & civiles qui concernent l'Adultere ne ſont pas, à beaucoup près ſi favorables aux Femmes qu'aux hommes. Il eſt par exemple manifeſtement contraire à la loi naturelle qu'une Femme ait commerce avec pluſieurs hommes; au lieu que parmi pluſieurs Peuples & même chez les anciens Juifs les hommes pouvoient avoir pluſieurs Femmes en même tems. Mais, ſi d'un côté les loix nous favoriſent un peu, de l'autre, il ſemble que cette douceur ſoit contrebalancée par le deshonneur que nous recevons des Débauches de nos Epouſes, bien que les plus grands excès où nous puiſſions nous livrer ne leur faſſent aucun tort. Elles deshonnorent notre front par un commerce illégitime, & nous ne faiſons aucune bréche ni à leur honneur, ni à leur répu-

réputation. Je ne vois point quelle peut être la raiſon de cette biſarrerie; mais, puiſque l'uſage le veut ainſi, peutêtre nous accuſeroit-on d'extravagance, ſi nous voulions moraliſer là deſſus. Je remarquerai pourtant que l'antiquité ne décide pas en faveur de cet uſage. Il paroît qu'autrefois, on ne ſe formaliſoit guère de ce que pouvoit faire une Femme. Les maris d'alors, gens très endurans & très pacifiques, voyoient d'un air tranquille leurs Femmes careſſer des Etrangers, & ils n'y faiſoient non plus d'attention que ſi elles leur avoient été abſolument indifférentes. C'eſt ce que nous aprend Juvenal qui dit que les Femmes de ſon ſiécle ne redoutoient aucunement la préſence de leurs Epoux, & qu'elles ne faiſoient pas difficulté, dans les aſſemblées même où ils ſe trouvoient, de ſe retirer à l'écart & d'y parler, la tête élevée, & la gorge découverte, avec des Généraux ou d'autres Officiers d'armée *. Il ajoute même qu'il connoiſſoit des Maris aſſez débonnaires, ou peutêtre aſſez prudens, pour faire ſemblant de regar-

der

* *Cumque paludatis Ducibus, præſente marito,*
Ipſa loqui recta facie, ſtrictiſque mamillis
Juv. ſat. 6.

der au Plancher, ou de ronfler à table, tandis qu'on careſſoit leurs Femmes †. „ Et véritablement, quelque grand que „ ſoit le pouvoir des maris ſur leurs „ Femmes, ils font très ſagement de „ n'en point uſer, parce que, par un „ uſage qui a prévalu, & auquel ils ont „ eux mêmes prété la main, ils ne peu- „ vent l'exercer que leurs Femmes n'y „ veuillent bien conſentir. C'eſt juſte- „ ment une Puiſſance précaire telle que „ Tacite appelle la Puiſſance des Princes „ déjà vieux, qui ne ſont les maîtres „ qu'autant qu'on ne ſe ſoucie point de „ les maîtriſer, & qui ne peuvent com- „ mander, qu'autant qu'on ne veut point „ commander en leur place * ". Après tout, Moliere n'a-t-il pas eu raiſon de dire.

Quel mal cela fait-il ? la jambe en devient-elle
Plus tortuē après tout, & la taille moins belle ?

En un mot il n'y a point de vertu plus néceſſaire à un Mari, comme je l'ai remarqué ailleurs, qu'une entiere indiffé-

rence

† - - - - *Doctus ſpectare Lacunar.*
Doctus & ad calicem vigilanti ſternuere naſo.
Juv. ſat. I.

* V. Les amours d'Horace.

rence ſur la conduite de ſa Femme. „ Le „ ſeul moyen qu'il ait d'ëtre heureux „ c'eſt de ne rien voir, ce n'eſt pas le „ grand jour qui fait la beauté du maria- „ ge; il y faut des ombres comme dans „ la Peinture; il y faut même à propre- „ ment parler, une nuit éternelle ". Peutêtre ſe réſoudroit-on facilement à prendre ce parti, n'étoit que la Religion Chrétienne, a beaucoup *rogné* de nos privileges. Avant J. C. la raiſon ſeule ſuffiſoit, il eſt vrai, pour faire voir à l'homme que le mariage d'un avec une, eſt infiniment plus honnête & plus avantageux. Cependant, quoiqu'en pût dire la Raiſon, la Polygamie étoit en uſage. De ſaints perſonnages, tels qu'un Abraham, un Jacob, & tant d'autres dont l'Ecriture fait mention, couchoient ſans ſcrupule avec leurs ſervantes. Mais depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, tout homme qui a commerce, même avec une fille de condition libre, *ſui Juris*, comme parlent les Juris-conſultes, eſt Adultere. J'avoue que le nombre des coupables de l'un & de l'autre Sexe, fait que le crime reſte impuni, mais les loix qui ſtatuent certaines peines contre ceux qui le commettent en ſont-elles moins juſtes? l'impunité, en nous garantiſſant d'un

d'un opprobre publique, ne nous juſtifie pas *in foro Conſcientiæ*.

II. Auſſi les Poëtes, les Philoſophes, les Légiſlateurs, ſe ſont-ils tous déclarés contre l'Adultere; en voici des preuves tirées de leurs Ecrits.

1. Bellerophon eſt loué dans Homere (a) de n'avoir pas voulu conſentir aux pourſuites d'Antée.

2. On ne ſe faiſoit point alors un honneur de ſouiller le lit de ſon Prochain, & même ç'eut été inutilement que les Femmes auroient fait toutes les avances. La chaſteté chez les Anciens, étoit une vertu ſi fort en recommandation, qu'Hipolite a reçu de grandes louanges pour ce ſujet. Medée demande à Jaſon qui lui avoit fait infidélité, *s'il croit que les Dieux, n'ont plus de pouvoir, ou s'il s'eſt imaginé que les anciennes loix avoient changé.* L'Honnête homme, ſelon Menandre, ne doit ni corrompre les Vierges, ni commettre Adultere.

3. La Nourice de Phedre fait ce qu'elle peut pour chaſſer de l'Eſprit de cette infortunée Princeſſe la flamme impure qui la dévoroit; & Phedre convient de ſon crime.

4. Py-

(a) Iliade liv. 6. vſ. 360.

4. Pytagore recommandoit aux maris de n'avoir commerce qu'avec leurs Femmes; & ses exhortations firent tant d'impression sur les Crotomates, qu'après les avoir entendues, ils chasserent leurs Concubines.

5. Le Divin Platon taxe l'Adultere d'injustice, & Aristote souhaitoit que ceux qui le commettroient fûssent notés d'infamie. Les Stoïciens & même les Epicuriens défendoient l'Adultere.

6. Seneque prétend qu'on ne doit pas donner de l'argent à un homme, qu'on sait devoir s'en servir pour en faire présent à une Femme avec qui l'on sait qu'il est en mauvais commerce. Il croit de plus que l'obligation de garder la foi conjugale, regarde autant les maris que les Femmes.

7. L'histoire de Lucrece fournit un exemple de l'horreur qu'on avoit de l'Adultere dans ces premiers tems. Après avoir souffert malgré elle, dit-on, la violence de Tarquin, elle envoya chercher son Mari; il vint & lui demanda comment elle se portoit. Hélas! lui répondit-elle dolemment, une Femme qui a perdu sa pudicité peut-elle être en bonne santé? Néanmoins dit là dessus l'Auteur de qui j'emprunte cette Morale

le

le des Payens *, elle ſe trompoit fort de croire que n'ayant point conſenti à cette violence, elle eut cependant commis quelque faute.

A parler franchement, je ſerois très porté à croire que Lucrece trahit ſon ſecret par ſa réponſe, & qu'elle n'eut eu garde d'avertir ſon mari de ce qui s'étoit paſſé, ſi elle n'avoit jugé à propos de prévenir l'indiſcrétion de Tarquin, ſe doutant bien que ce Prince dont le caractere étoit peu différent de celui de nos petits maîtres, la décéleroit tôt ou tard, & qu'elle auroit alors la honte de voir le Public perſuadé que ſa prétendue Chaſteté n'étoit autre choſe que l'effet de la plus fine politique, & d'une hypocriſie bien conduite; car la chronique ſcandaleuſe dit que Lucrece avoit accordé plus d'une fois les dernieres faveurs à Tarquin. Mais pourtant, comme je n'ai jamais ſervi de Mercure à ces deux amans, ni à d'autres, ſoit dit par Parentheſe, je ne peux dire au juſte ſi c'eſt médiſance ou calomnie. Pour en revenir à mon ſujet, ceux mêmes qui ne craignoient pas de commettre une ſimple fornication, ſe ſeroient fait un ſcrupule

* V. L'hiſtoire de la Philoſophie Payenne. 10. 2.

pule d'avoir commerce avec des Femmes mariées. C'est ce qui est arrivé à Alexandre le Grand au raport de Plutarque. „ Un „ soir bien tard on lui aména une certain „ jeune Garce pour coucher avec lui, il „ lui demandá pour quelle cause elle é- „ toit venue si tard, elle répondit qu'el- „ le attendoit que son mari fût couché, „ & alors il censura bien ses gens, pour „ ce, dit-il, qu'il ne s'en est guère fallu „ que je n'aye commis adultere ".

„ Semblablement, dit ailleurs Plutar- „ que, Alexandre ne voulut point al- „ ler voir la Femme de Darius bien que „ l'on lui dit que c'étoit une fort belle „ jeune Dame; ains allant visiter sa me- „ re qui étoit déjà vieille, s'abstint de „ voir l'autre, qui étoit belle & jeune: „ mais nous jettans les yeux jusques aux „ Littiéres des Femmes & nous pendans „ à leurs fenêtres, ne cuidons commet- „ tre aucune faute en laissant ainsi la cu- „ riosité glisser & couler à tout ce qu'el- „ le veut ".

III. Oublierions-nous de raporter les beaux sentimens de l'amoureux *Horace* sur la matiere que nous traitons? gardons-nous en bien. Son témoignage a d'autant plus de force, qu'il étoit lui-même dans le cas de l'Adultere, par le com-

commerce un peu trop familier, qu'il entretenoit avec la Femme d'un *Toscan*. Pour éloigner les honnêtes gens de l'Adultere, il peint avec les couleurs les plus vives les dangers auxquels on s'expose en visitant la Femme de son voisin. Il fait voir toutes les peines, & tous les embarras, où on se trouve de tous côtés, & il dit sans détour que les plaisirs qu'on cherche sont corrompus par la douleur, & qu'ils sont même fort rares. Remarquez bien que cet honnête homme parloit par expérience; l'un, dit-il, a été obligé à se jetter du toit, l'autre a été battu de verges jusqu'à la mort. Celui-ci en fuyant, est tombé la nuit entre les mains des voleurs, celui là a donné une grosse somme d'argent pour se racheter. Plusieurs ont été abandonnés aux plus vils esclaves, & nous en connoissons même que l'on a honteusement & proprement *dévirilisés*. Tout le monde dit que c'est à bon droit. Galba seul est d'avis contraire *. Mais faut-il s'en étonner? Le

* *Audire est operæ pretium, procedere rectè*
Qui moechis non vultis, ut omni parte laborent;
Utque illis multo corrupta dolore voluptas.
Atque hæc rara cadat dura inter sæpè pericla.
Hic se præcipitem tecto dedit: ille flagellis.

 Ad

Le Seigneur Galba compâtit charitablement au malheur de ſes Confreres. Car étant lui même un Adultere du premier ordre, il ne pouvoit ſouffrir que ceux qui étoient dans le même cas, fuſſent traités ſi cruellement, il prenoit toujours leur parti. Peutêtre même que le malheur dont *Horace* parle lui étoit arrivé; Car les maris ſe vengeoient ſouvent de cette maniere. *Plaute* fait alluſion à cette belle coutume dans la ſeconde Scene du IV. Acte du *Pœnulus*, où le valet Synceraſtus dit: *Je fais ce que les Adulteres ne font pas d'ordinaire.* Mi. *hé quoi?* Syn. *Je raporte mes piéces de ménage en bon état* *.

Au reſte, dit Mr. *Dacier*, ſi Horace ne détourne de l'Adultere que par la vue des difficultés qu'on trouve ordinairement dans ces ſortes de recherches, ou

des

Ad mortem caſus: fugiens hic decidit acrem
Prædonum in turbam: dedit hic pro corpore nummos:
Hunc perminxerunt Calones. Quin etiam illud
Accidit, ut cuidam teſtes, caudamque ſalacem
Demeteret ferrum. Jure, omnes, Galba negabat.

Horace Sat. II. Liv. I.

* *Facio quod manifeſto moechi haud fermè ſolent,*
Mi. *quid id eſt?* Syn. *Refero vaſa ſalva.*

des dangers dont elles ſont toujours accompagnées, ce n'eſt pas qu'il n'eût de meilleures raiſons, & qu'il ne connût que c'étoit un Péché qui attiroit la colere de Dieu, puiſqu'il le dit formellement dans ſes Odes. Mais aparemment il croyoit que ces raiſons ne feroient pas beaucoup d'impreſſion ſur les Romains, & que celles-ci les toucheroient davantage. Longtems avant la loi écrite, la loi naturelle avoit donné aux Gentils une grande horreur pour ce Péché. Nous en voyons un Exemple bien remarquable dans l'hiſtoire d'Abraham. Etant allé à Gérare dans l'Arabie Pétrée où regnoit le Roi Abimeleck, il dit que ſa Femme Sara étoit ſa ſœur. Abimeleck envoya prendre Sara; mais Dieu lui apparut en ſonge & lui dit qu'il étoit mort à cauſe de la Femme d'Abraham qu'il avoit priſe à ſon mari. Abimeleck s'excuſe ſur ſon ignorance, & dit qu'il a fait cette action dans la ſimplicité de ſon cœur & dans la pureté de ſes mains; & le lendemain il fait venir *Abraham*, & lui dit: *Que nous avez-vous fait? & qu'avions-nous fait contre vous, que vous avez voulu attirer ſur moi, & ſur mon Royaume, la punition d'un ſi grand Péché?* On voit par là, ajoute Mr. *Dacier* que ſi les Gentils regardoient

 l'Adul-

l'Adultere comme un si grand Péché, qu'ils le punissoient du feu, ils regardoient la simple fornication comme permise. Aussi dans le même livre de la Genese, nous voyons *Juda* se *réunir* sans scrupule à *Thamar*, qu'il regardoit comme une Courtisanne. Ces sentimens se sont conservés parmi les Payens. C'est celui de *Caton* dans cette Satyre *d'Horace*, & celui de *Micion* dans *Terence* comme l'a remarqué *Grotius*. La Loi naturelle avoit déjà commencé à s'effacer & à se corrompre. Il est vrai qu'il y a eu quelques payens plus sages qui l'avoient conservée, & qui regardoient la simple fornication comme un crime, parce qu'elle étoit contraire à l'ordre établi de Dieu. Mais comme ces Payens étoient en petit nombre, & que le désordre étoit presque général, il a fallu que la Loi de l'Evangile vint ressusciter, reproduire, recréer la loi naturelle, en défendant la fornication. C'est pourquoi dans les Actes des Apôtres. XV. les Apôtres & toute l'Eglise écrivent aux Gentils d'Antioche, de Syrie & de Cilicie de s'abstenir entre autres choses *de la fornication.*

IV. Certains maris d'autrefois avoient bonne opinion de la vertu de leurs Femmes quand les enfans ressembloient à

leurs

leurs Peres *Présomptifs*, & ils prétendoient connoître les véritables Peres à cette ressemblance, jusque-là qu'ils prenoient pour illégitimes ceux qui ne ressembloient point Et ce sentiment étoit fort ancien, car Hesiode même compte parmi les félicités des gens de bien que leurs Femmes ont des Enfans qui leur ressemblent. C'est ce qui a fait dire à *Theocrite* que le cœur de la Femme qui n'aime point son mari vole toujours après son Amant, mais que ses Enfans sont bien aisés à connoître, car ils ne ressemblent jamais au mari. Aussi Catulle souhaite à Manlius que son fils lui ressemble si fort qu'il soit reconnu de tout le monde, & qu'il porte par là sur son visage les marques de la chasteté de sa mere *. De là vint la coutume de certaines Peuples dont les Femmes étoient communes, de donner les enfans à ceux à qui ils remarquoient à peu près les mêmes traits. Il y a déjà longtems qu'on a reconnu que ces marques pouvoient être trompeuses, & les Physiciens en donnent de bonnes raisons; mais je ne sai, dit Mr. *Dacier*, si la condition des Femmes en est aujourdhui plus heu-

* *Et pudicitiam suæ.*
Matris indicet ore.

heureuſe; car ſi d'un côté on ne juge pas plus mal d'une Dame lorſque ſes enfans ne reſſemblent point du tout à ſon mari, on n'en juge pas mieux auſſi quand le contraire arrive. Du tems d'*Auguſte*, il ſe trouva un homme de Province qui reſſembloit ſi parfaitement à cet Empereur qu'il attiroit les yeux de tout le monde, & qu'*Auguſte* même voulut le voir. On le lui amena & il fut ſi frapé de cette reſſemblance qu'il lui demanda: *votre mere n'eſt-elle jamais venue* à Rome? Le Provincial qui ſentit bien ce que le Prince vouloit dire, retorqua la plaiſanterie contre lui, & répondit: *Non*, Seigneur, *mais mon Pere y eſt venu fort ſouvent*.

V. De ce faux Principe, naiſſoit la Jalouſie, qui pourtant ne fut jamais à beaucoup près ſi commune dans l'Antiquité, qu'aujourdhui. Mais ceux qui étoient atteints de cette maladie, prenoient des précautions incroyables, & extravagantes, pour empêcher que des étrangers ne liaſſent commerce avec leurs Femmes. Ils leur donnoient des Gardes ou des Eſpions; comme Ovide le reproche * à un certain *quidam: Cruel mari*, lui

* *Dure vir impoſito teneræ Cuſtode Puellæ.* Ovid. *lib.* III. *amor. Eleg.* IV.

lui dit-il! *Pourquoi avez-vous donné une Garde à votre tendre Epouse?* Les Femmes de qualité ne paroissoient dans les rues que dans des chaises qui étoient proprement appellées *Lecticæ*, & qui étoient fermées & vitrées. Cette invention des chaises produisit bientôt celle des Litieres, qui ne différoient des chaises qu'en ce que celles-ci étoient portées par des hommes, & les Litieres par des mulets. Ces Litieres sont parfaitement décrites dans une ancienne Epigramme, qui marque aussi qu'elles servoient à porter les Dames dans les Rues. „ Une Litiere dorée & vitrée des deux „ côtés, enferme les chastes Femmes de „ qualité. Elle est soutenue sur un bran- „ card par deux mulets qui portent à pe- „ tits pas cette espéce de cabinet suspen- „ du. Et la précaution est fort bonne, „ pour empêcher que les Femmes ma- „ riées en allant par les Rues, ne soient „ corrompues par les hommes" *. Il y avoit

* *Aurea matronas claudit basterna pudicas,*
Quæ radians latum gestat utrumque latus.
Hanc geminus portat duplici sub robore burdo
Provehit & modico pendula septa gradu.
Provisum est cautè ne per loca publica pergens
Fucetur visis casta marita viris.

avoit auſſi une chaiſe de Chambre, fermée & vitrée, où les Dames ſe tenoient. Elles travailloient dans cette chaiſe, & de là elles parloient à ceux qui les approchoient. Suetone appelle cette Chaiſe *Lecticulam lucubratoriam*, lorſqu'il dit qu'Auguſte ſe mettoit après ſouper dans une de ces chaiſes pour travailler. Je conclus de tout cela, que dans tous les ſiécles, il s'eſt trouvé des hommes qui n'ont pas eu fort bonne opinion de la vertu des Femmes. Et, pour en donner une preuve directe, il ſuffit de remarquer que la plupart des Anciens ne cherchoient point d'autre raiſon de la ſageſſe du Sexe, que l'avarice des Amans. Car on ne peut pas dire proprement que la crainte des chatimens rendoit les Femmes Chaſtes avant la loi *Julia*, puiſque le mari n'avoit alors le droit de tuer ſa Femme ſurpriſe en Adultere, que quand il la ſurprenoit avec un Affranchi, avec un Eſclave, ou avec un Comédien. Mais il pouvoit toujours tuer l'Adultere. Il avoit plus de droit ſur l'Amant corrupteur, que ſur ſa propre Femme. On n'ignoroit pas alors combien le beau Sexe eſt fragile, & avec quelle facilité, il cede aux inſtances d'un homme beau, bien fait & de qualité; mais il étoit juſte

de

de punir les Femmes que la baſſeſſe animoit, ou qui n'avoient de paſſion que pour des Eſclaves, ou pour ces ſortes de gens vigoureux, & toujours prêts au combat. Nous voyons encore des Dames qui ne cedent en rien à celles dont il eſt parlé dans *Petrone* * qui ſe ſentent portées à aimer des Gladiateurs, des Muletiers couverts de craſſe, & des Baladins réputés infames, pour paroître ſur les Théâtres. Tant il eſt vrai qu'il n'y a pas une Femme ſi reſervée qu'elle pût être qui ne fût capable de commettre une infidélité, & de pouſſer ſa paſſion juſqu'au dernier emportement. Pour prouver ce que j'avance, il n'eſt pas beſoin des exemples que fourniſſent les Tragédies Anciennes, & de ces noms connus dans les ſiécles les plus reculés; mais il ne faut que raconter l'hiſtoire de la Matrone d'Epheſe.

VI. † Il y avoit une Dame à Epheſe dont

* *Quædam enim fœminæ ſordibus calent; nec libidinem concitant, niſi aut ſervos viderint, aut ſtatores altiùs cinctos. Harena aliquas accendit, aut perfuſus pulvere multo, aut hiſtrio ſcenæ oſtentatione traductus.* Petronius.

† *Flavius* au raport de *Jean* de *Sarisberi*, aſſure que cette hiſtoire eſt véritable, & que la veuve qui en eſt l'Heroïne fut punie, *impietatis ſuæ, & ſceleris parricidialis, & adulterii, in conſpectu Populi*, à la vue du Peuple d'*Epheſe*, ce ſont ſes termes.

Et

dont la vertu faifoit tant de bruit, qu'elle fit naître aux Femmes des Provinces voifines la curiofité de la voir. Son mari étant mort, elle ne fe contenta pas de fuivre la Pompe funebre toute déchevelée fuivant la coutume, & de fe fraper le fein à la vue de tout le monde, elle voulut encore accompagner le corps jufque dans le Tombeau, où on l'enterra à la maniere des *Grecs* & le garder en répandant jour & nuit une grande abondance de larmes. De forte que fes Parens & fes Amis la voyant outrée d'affliction, & dans le deffein de fe laiffer mourir de faim, firent leur poffible pour l'en détourner; mais ils ne purent rien obtenir, non plus que les Magiftrats, qui

Et il ajoute que S. *Jerome* dit que *Petrone* n'eft pas le feul qui a décrit ainfi le vrai caractere des Femmes, & montré leurs foibleffes, *ridendis*, qui méritent de fervir de rifée à tout le monde. Enfin, quoiqu'il en foit, cette hiftoire étoit fameufe dans l'Antiquité. *Apulée* l'a décrite, mais avec bien moins d'agrément que *Petrone* qui eft tout charmant dans cette narration. On en a fait plufieurs traductions en diverfes langues: il s'en voit même de fort anciennes: entre autres une en vers françois qui a 500. ans. Mais il n'y en a point où les graces de l'Auteur & la fidélité foient confervées, à la referve d'une que Mr. de St. *Evremond* a faite, qui eft affez fidéle.

qui s'y tranſporterent pour le même ſujet. Ce rare exemple d'Amour, parut d'autant plus touchant à tous ceux qui le virent, qu'il y avoit déjà cinq jours que cette Femme n'avoit pris aucune nourriture.

La pauvre affligée avoit auprès d'elle, une ſuivante fort affectionnée qui pleuroit par complaiſance, & avoit le ſoin d'entretenir la lampe qu'on avoit miſe dans le tombeau, toutes les fois qu'elle étoit prête à s'éteindre. Cette nouveauté faiſoit le ſujet de toutes les converſations de la ville, & chacun demeuroit d'accord qu'il ne s'étoit jamais vû de Femme ſi honnête & ſi tendre que celle-là.

Dans ce même tems il arriva que le Gouverneur de la Province fit pendre deux voleurs proche du tombeau, où cette Dame pleuroit la perte qu'elle venoit de faire de ſon mari. Et la nuit d'après cette exécution, le Soldat qui gardoit les croix, afin d'empêcher que les Parens des pendus ne vinſſent enlever leurs cadavres pour les enterrer ayant aperçu à travers l'obſcurité une lumiere dans le ſépulcre, & entendu les ſoupirs d'une perſonne affligée, porté par cet eſprit de curioſité qui eſt naturel aux hommes, voulut ſavoir qui c'étoit, & ce qu'on faiſoit

ſoit là dedans. Il y deſcendit donc, & ayant d'abord enviſagé une très belle Femme, il fut ſi ſurpris qu'il crut voir un Fantôme : mais après avoir conſideré un corps étendu par terre, & cette Femme fondante en larmes, le viſage déchiré de coups d'ongles * comprenant aiſément que la cauſe de cette affliction provenoit de la perte de ſon Epoux il apporporta dans le ſépulcre le peu qu'il avoit pour ſon ſouper, & il exhorta cette belle affligée à ne point s'abandonner à une douleur inutile diſant qu'il ne lui ſerviroit de rien de s'altérer ainſi les poumons à pouſſer des ſanglots, que la mort étoit commune à tous les hommes ; & que le tombeau étoit notre derniere demeure. Enfin il lui allégua toutes les autres raiſons dont on ſe ſert d'ordinaire, pour guérir les Eſprits accablés d'une pareille douleur. Mais cette Femme qui ne vouloit recevoir

* Cette marque d'une extrême affliction, étoit une coutume que les Femmes obſervoient dans ces occaſions, pour témoigner l'excès de leur douleur. Mais la Loi des douze tables abolit cette coutume chez les Romains. Les Femmes s'imaginoient ſacrifier aux Manes de leurs maris par cette effuſion de ſang. Ce n'eſt pas qu'elles fuſſent meilleures qu'elles le ſont aujourdhui, mais elles gardoient plus d'extérieur.

voir aucune consolation, se déchira le sein avec encore plus de fureur qu'elle n'avoit fait: & s'arrachant les cheveux, elle les jetta sur le corps qui étoit étendu à ses pieds.

Toutes ces difficultés ne rebuterent point le Soldat: il s'efforça avec des discours, aussi touchans que les premiers de faire prendre un peu de nourriture à cette pauvre Femme pendant que la Suivante qui s'étoit laissée surprendre par l'odeur agréable du vin, tendit d'abord la main à cet homme aussi persuasif que charitable; & après qu'elle eut bu & mangé, elle entreprit de forcer l'opiniâtreté de sa Maîtresse *. A quoi vous servira, lui dit-elle, de vous laisser mourir de faim, de vous enterrer toute vive, & de vouloir que votre Ame se sépare de votre corps, avant que le Ciel l'ait ordonné?

Tous ces gémissemens, ces funestes transports
Ne touchent point la cendre, ou les Manes des morts.

Pré-

* On fait agir ici la Suivante pour corrompre la maîtresse, parce qu'une Femme se laisse aller plus facilement aux persuasions d'une autre Femme. C'est encore le tableau Original des mœurs d'aujourdhui. Les Suivantes sont les Conquêtes les plus difficiles.

Prétendez-vous, malgré le destin rendre la vie à ce Cadavre? Croyez-moi ; défaites-vous de l'erreur de notre Sexe, & jouissez du Plaisir de vivre. Le corps que vous voyez étendu par terre, vous fait connoître que vous ne devez songer qu'à la conservation de vos jours.

Comme il est très rare de résister à de telles persuasions, sur tout quand il y va de la vie, cette Dame exténuée par l'abstinence qu'elle avoit gardée depuis quelques jours, laissa vaincre sa constance, & elle se mit à manger d'aussi bon appétit, que sa Suivante avoit fait un peu auparavant. Au reste, comme vous n'ignorez pas ce qui nous tente pour l'ordinaire, quand nous sommes bien rassasiés, je vous dirai que le Soldat attaqua la chasteté de la Dame, avec les mêmes agrémens dont il s'étoit servi pour obtenir d'elle la conservation de sa vie. Cette prude trouvoit que le Jeune homme n'étoit point mal fait & parloit bien. Ajoutezà cela les bons offices de la Suivante, qui disoit en sa faveur à sa Maîtresse, pour la faire ressouvenir des plaisirs qu'elle avoit pris avec son défunt Mari, & la porter à en goûter de semblables avec ce nouveau Champion de *Venus*:

Quoi ! vous réſiſterez à des ſoins empreſſés?
Ne vous ſouvient-il plus de vos plaiſirs paſſés ?

Enfin pour ne pas vous tenir plus longtems en ſuſpens, je vous dirai que cette Femme ne garda aucune modération à l'égard de ce qu'on peut s'imaginer, car le Soldat devint victorieux de ſes charmes ſecrets, ainſi qu'il l'avoit été de ſa bouche. Ils paſſerent donc enſemble, non ſeulement la nuit qui fit cette conquête, mais encore les deux jours ſuivans, ayant ſi bien fermé les portes du Tombeau ſur eux, que quiconque y fut venu ſoit de la connoiſſance de la veuve, ou autres, ſe ſeroit perſuadé que cette vertueuſe Femme étoit tombée morte de douleur ſur le corps de ſon Mari. Enfin le Soldat charmé de la beauté de ſa Maîtreſſe, & de ce que ſon bonheur étoit inconnu à tout le monde, employoit le peu d'argent qu'il avoit, pour acheter ce qu'il trouvoit de meilleur, & le portoit dans le ſépulcre auſſitôt que la nuit étoit venue.

Cependant les Parens d'un des Pendus s'apercevant que la Sentinelle s'étoit relachée de ſon devoir, enleverent de nuit le corps & l'enterrerent. Mais le Soldat qui s'étoit laiſſé ſurprendre de la ſorte

pour avoir demeuré trop attaché à ſon plaiſir, voyant le lendemain qu'il manquoit un corps à une des croix, craignit le ſupplice qu'il méritoit, & alla raconter à ſa maîtreſſe ce qui étoit arrivé, diſant qu'il ne vouloit pas attendre ſa condamnation, & qu'il étoit réſolu d'emprunter le ſecours de ſon Epée pour punir lui-même ſa négligence : qu'elle eût donc à ſonger à diſpoſer un lieu dans ce fatal tombeau, pour y mettre auſſi ſon corps, afin qu'il pût ſervir à ſon Mari, & à ſon Amant tout enſemble.

Cette Femme qui avoit autant de pitié que de pudeur s'écria : Aux Dieux ne plaiſe! qu'en un même tems je ſouffre la perte de deux perſonnes ſi cheres, j'aime beaucoup mieux que le mort ſoit pendu, que de voir pendre le vivant. Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, elle fit tirer le corps de ſon mari du Cercueil, & l'attacher à la même croix où il en manquoit un. Ainſi le Soldat ſe ſervit très utilement de l'expédient que lui donnoit une Femme ſi aviſée, & le lendemain le Peuple admira comment il s'étoit pu faire qu'un corps mort fût retourné de lui-même au gibet.

VII. Tout le mal qu'il y a dans l'Adultere, ſi nous en voulions croire S. Au-

Auguſtin, conſiſte dans *le deſir du commerce charnel:* ſur quoi Mr. De Barbeyrac obſerve fort judicieuſement que le deſir de coucher avec une Femme & de ne pas dormir auprès d'elle, ne peut être moralement mauvais que pour deux raiſons, ou parce que le deſir du commerce d'une Femme eſt mauvais de ſa nature, ou parce qu'il n'y a que certaines Femmes qui ſoient l'objet légitime de ce deſir. „ Si l'on dit le premier, continue-t-il, „ un mari péchera en déſirant d'avoir „ commerce avec ſa propre Femme, & „ le mariage ſera un Etat de péché ha„ bituel: ſi l'on ſe reſtreint au dernier „ comme il le faut néceſſairement, on doit „ rendre raiſon, pourquoi il eſt permis „ de ſatisfaire le *deſir* naturel, innocent „ en lui-même, avec une Epouſe, & „ non pas avec la Femme d'autrui. Or „ c'eſt ſurquoi S. Auguſtin demeure „ muet ".

VIII. La Morale de St. Ambroiſe ne paroît pas être des plus ſeveres; car il s'explique ſur l'Adultere de maniere à le faire regarder comme n'étant pas toujours un crime. Ce Pere dit nettement *qu'avant la loi de Moïſe, & celle de l'Evangile l'Adultere n'étoit point défendu.* Quand il s'eſt exprimé de la ſorte il vouloit juſ-

tifier le Commerce qu'Abraham eut avec Hagar sa servante; & voici ce qu'il dit là dessus. *Considerons premierement qu' Abraham vivoit & avant Moyse, & avant l'Evangile; auquel tems l'Adultere ne paroissoit pas défendu. La peine du crime n'a lieu que depuis la Loi, qui le défend: personne ne peut être* condamné *comme* criminel *avant la Loi, mais depuis la Loi & en vertu de la Loi. Abraham ne pécha donc point contre la Loi, mais il la prévint.* Dieu *avoit bien loué le mariage dans le Paradis Terrestre, mais il n'avoit pas* condamné l'Adultere. *Car il ne veut point la mort du Pécheur: & ainsi il promet les récompenses, mais il n'exige point la peine. Car il aime mieux engager par la douceur qu'épouvanter par la sévérité. Vous avez péché, pendant que vous étiez encore Gentil, vous êtes excusable. Etes-vous entré dans l'Eglise? avez-vous entendu la Loi,* Tu ne commettras point d'Adultere? *Vous n'avez plus d'excuse, &c.* Un peu plus bas, dans le même Chapitre, après avoir raporté l'Allégorie des deux Alliances, que St. Paul dit être représentées par les Descendans d'Isaac & d'Esau; notre Docteur ajoute, en parlant du commerce d'*Abraham* avec *Hagar*: *ce que* vous croyez être un Péché *vous voyez que c'est un* mystere; *par*

lequel

lequel étoient revelées les choſes qui devoient arriver dans les derniers tems . . . . Reconnoiſſons donc, que ces choſes, qui arrivoient en figures aux Patriarches, n'étoient point criminelles en elles, *mais elles le ſeront* pour nous, *ſi nous ne voulons pas prendre garde à ce qui a été écrit pour notre correction*; &c. „ Quiconque ſait lire & „ ne veut pas s'aveugler, verra dans ces „ paſſages, que *St. Ambroiſe* regarde com„ me un véritable Adultere le commerce „ dont il s'agit, & que cependant il n'y „ trouve aucun crime, parce que Dieu „ n'avoit défendu l'Adultere, ni dans le „ Paradis Terreſtre, ni depuis, juſqu'à „ la loi de *Moyſe*. Et l'Adultere lui pa„ roît ici d'autant plus innocent dans le „ Patriarche, qu'il donne lieu à un *Type* „ de ce qui devoit arriver ſous l'Evan„ gile * ". Auſſi ne voit-on pas la moindre trace, ni de la repentance d'Abraham, ni d'une marque que Dieu ait desaprouvé l'action. Néanmoins, dans le même lieu d'où on a tiré les deux paſſages précédens, St. Ambroiſe ne paroît pas tout à fait bien d'accord avec luimême. Voici ce qu'il dit. Quoique Pha-

* Barbeyrac *Traité de la Morale des Peres.* c. XII. n. 10.

Pharaon fut d'une Nation féroce & Barbare (c'eſt à dire Egyptien) il fit voir en parlant ainſi à Abraham: pourquoi ne m'avez-vous pas dit que Sara eſt votre Femme, &c. *que les Etrangers & les Barbares mêmes reſpectent la pudeur & croyent devoir s'abſtenir de l'Adultere . . . . Et faut-il s'étonner ſi un Barbare connoît le droit naturel? Parmi les Bêtes mêmes, qui ne ſont ſoumiſes à aucune Loi, il s'en trouve quelques unes qui non ſeulement gardent la fidélité à leurs compagnes, mais encore qui ne s'accouplent qu'une fois, comme par chaſteté. Deſorte que la Loi de Nature a plus de force que les Loix écrites*, &c. Mais on conviendra pourtant que la morale de S. Ambroiſe eſt très juſte, ſi l'on fait attention que toute la difficulté ne conſiſte que dans le terme d'*Adultere*, qui eſt employé par ce Pere pour ſignifier 1. le Commerce d'Abraham avec Hagar, bienque ce ne fût pas un *Adultere* avant la Loi de Moïſe, & 2. pour exprimer un Adultere réel & proprement dit qui conſiſte dans un commerce entre un homme marié & une Femme qui l'eſt auſſi. Le mot d'Adultere, pris en ce dernier ſens, eſt réellement un crime énorme, & reconnu pour tel dans tous les tems, comme nous l'avons vu plus haut, en rapor-

tant

tant les ſentimens des Poëtes & des Philoſophes Payens ſur cette matiere; mais, pris dans le premier ſens, il eſt certain que les hommes ont pu avoir Commerce avec d'autres perſonnes que leurs Femmes légitimes, ſans bleſſer, ni les loix de la nature, ni les Loix Divines. Il n'eſt point néceſſaire, pour juſtifier l'action d'Abraham, de dire avec St. Auguſtin que *Sara pouvoit en ſe ſervant du* Droit *qu'elle avoit ſur le corps de ſon mari, l'engager à prendre Hagar pour Femme; & qu'elle exigea ainſi de lui ce qu'il lui devoit*, uſant de ſon Droit *dans le ventre d'une autre Femme.* Ailleurs ce Pere ſe propoſe cette Queſtion: „ Si un mari peut ſans „ ſe rendre coupable de fornication, „ prendre, avec la permiſſion de ſa Fem- „ me, ou ſtérile, ou qui ne veut pas lui „ rendre le devoir Conjugal, une autre „ Femme qui ſne ſoit ni mariée, ni „ répudiée de ſon Mari"? Je l'ai déjà dit, cela ſe pouvoit innocemment avant la Loi de Moïſe; mais ſous l'Evangile, St. Auguſtin a bien raiſon de répondre que non: *Autrement il faudroit*, *ajoute-t-il*, *dire auſſi qu'une Femme peut*, *avec la permiſſion de ſon Mari*, *avoir Commerce avec un autre homme: ce qui eſt contraire au ſentiment de tout le monde.*

IX. En effet, l'Amour propre, la bonne Politique, les premiers principes de la Religion ; en un mot toutes sortes de raisons concourent à faire regarder l'Adultere commis par une Femme, comme un des plus grands crimes. Tous les Peuples en ont eu horreur. Les Lacédemoniens ne crurent pas devoir faire une loi contre ce crime, parce qu'ils ne pouvoient se figurer qu'on dût le commettre. Dans presque tous les autres Pays, il y avoit des loix qui punissoient très rigoureusement ceux qui ne respectoient point la Couche nuptiale. On donnoit mille coups de verges à celui qui étoit coupable, & on coupoit le nez à la Femme. Dracon les condamnoit à mort, aussi bien que la Loi Julienne chez les Romains. Il est bien vrai qu'on n'y regardoit pas de fort près, & qu'on n'observoit pas cette Loi à la rigueur. Mais du moins on en peut conclure qu'ayant été publiée par un Empereur qui faisoit métier du crime qu'il défendoit par sa Loi, on en peut conclure, dis-je, que ce Prince impudique, n'avoit pu encore étouffer les semences de la vertu, ni les remords de sa conscience, qui lui faisoient sentir l'énormité du crime qu'il commettoit en ravissant la Femme d'autrui.

X. Avant la Loi *Julia de Adulteriis*, on avoit vu à Rome des maris tranſporter à d'autres le Droit qu'ils avoient ſur leurs Femmes. Je me contenterai de citer l'exemple du plus ſage de tous les hommes; je veux dire du vertueux Caton.

* Le fameux Orateur, Hortenſius fut le trouver un jour pour le prier de lui remettre Porcie ſa fille, qui étoit mariée à Bibulus, dont elle avoit eu deux enfans. „ Je vous la demande, lui dit-il,
„ comme une terre fertile & de bon rap-
„ port, où je puiſſe ſemer des enfans.
„ Ma propoſition vous paroît, ſans dou-
„ te, étrange: mais vous, qui penſez
„ ſi ſainement de toutes choſes, vous
„ vous apercevrez bientôt qu'il n'eſt rien
„ de plus beau & de plus utile que de
„ ne pas laiſſer en friche le champ fé-
„ cond d'une jeune Femme, qui peut
„ donner des Sujets à la République; &
„ de ne point permettre d'autre côté
„ qu'elle accable de trop d'enfans, une
„ maiſon dont les revenus ſuffiroient
„ peutêtre à peine à ſa trop grande fé-
„ condité. Sans compter, ajouta-t-il,
„ que cette communication mutuelle des

* Plutarch. *in Cat. Utic.* V. auſſi les Am. d'Hor.

„ Femmes entre les honnêtes gens, fait
„ circuler la vertu, & la répand dans un
„ plus grand nombre de familles, & for-
„ me en même tems beaucoup plus d'al-
„ liances parmi des Citoyens qui ne sau-
„ roient tenir par trop de Liens les uns
„ aux autres.

„ Je crains à la vérité, continua Hor-
„ tensius, que Bibulus, charmé de Por-
„ cie, n'ait de la peine à s'en dessaisir
„ entierement. Mais je ne la demande
„ qu'en forme de Prêt; j'ai dessein de la
„ lui rendre, après m'en être servi, &
„ en avoir eu des enfans, qui resserrent,
„ plus que jamais les nœuds qu'un agréa-
„ ble commerce d'amitié a déjà formés
„ depuis long tems entre vous, Bibulus
„ & moi".

* L'histoire ne dit point ce qui empêcha ce marché. Elle nous apprend seulement, que Caton ne trouva pas à propos d'en parler aux parties interessées. Peut-être appréhenda-t-il d'allarmer la juste délicatesse de Bibulus; peutêtre craignit-il encore plus d'offenser la vertu de Porcie, une des Femmes de Rome qui avoit l'esprit le mieux fait, & l'Ame la plus noble. C'est celle-là même qui ayant appris

* Amours d'Hor. p. 274.

appris que Brutus, qu'elle avoit épousé en secondes noces, s'étoit tué, se fit mourir en avalant des Charbons ardens.

Mais, continue l'Auteur des Amours d'Horace, il importoit peu à Hortensius, que Caton lui refusât sa Demande; ce n'étoit qu'une feinte de cet Orateur. Il savoit trop bien les soupplesses & pour ainsi dire les souterrains de son Art, pour dévoiler du premier coup son dessein: il y alloit par un chemin détourné, & comme ces gens qui en sont aux mains, il menaçoit son Ennemi d'un côté, pour le frapper plus sûrement d'un autre. Hortensius n'en vouloit qu'à Marcia, la propre Femme de Caton.

Il avoit déjà ébranlé ce grand homme par son éloquence; il avoit eu le secret de balancer dans son cœur la tendresse Paternelle; il se promit de faire taire en lui l'Amour conjugal. Il y réussit. Marcia étoit telle que la souhaitoit Hortensius, c'est-à-dire fort jeune; & ce fut cela même qui fit penser à Caton, que pour le bien de la Patrie, elle seroit mieux entre les mains de son vigoureux ami que entre les siennes. D'ailleurs, il avoit déjà autant d'enfans qu'il convenoit d'en avoir à un homme dont les Richesses n'égaloient pas le mérite.

Ainsi

Ainſi l'affaire fut conclue, à condition néanmoins que Martius, Pere de la Dame voudroit bien y conſentir. Martius apparemment étoit auſſi un homme d'une vertu antique, & fort au deſſus des Préjugés vulgaires. Il donna les mains à tout ce qu'on voulut. Auſſitôt Marcia, quoiqu'aimée de ſon mari (du moins, ajoute l'Auteur que je copie en cet endroit, ſa groſſeſſe têmoignoit qu'elle n'étoit point trop mal avec lui) paſſa au pouvoir d'Hortenſius qui ne tarda pas à eſſayer, ſi elle feroit bien propre à donner de petits Orateurs à la République.

Lorſque Marcia en fut veuve & héritiere tout enſemble, elle retourna chez Caton. Lucain ſuppoſe qu'elle le ſupplia très humblement de la reprendre, & voici à peu près les diſcours qu'il lui fait tenir. „ Je ne ſuis plus en âge d'avoir des „ enfans; je ne vous demande que de „ reconnoître les nœuds ſacrés qui me „ lient à vous. Accordez moi une faveur; daignez m'appeller encore votre „ Femme; je n'en veux que le titre, & „ je conſens de n'en faire auprès de vous „ les fonctions que pour vous conſoler „ dans vos diſgraces, en partageant avec „ vous tous les embarras, & toutes les „ fatigues que vous éprouvez dans la „ mal-

„ malheureuſe ſituation des affaires de „ la Patrie ”.

Caton attendri à ces paroles, rentra en communauté avec Marcia, hormis en une choſe qui ne ſe dit point; mais dont il y a bien de l'apparence qu'il ſe diſpenſa, moins par ſcrupule, que parce qu'il n'y étoit plus propre. Marcia de ſon côté, ajoute Lucain, ne l'embraſſa que comme une mere ſon Enfant, & elle garda toujours ſes habits de veuve.

„ Voilà pourtant, conclud l'Auteur „ des Amours d'Horace, voilà un des „ plus grands hommes qui ayent jamais „ été, le voilà qui partage ſa couche nup- „ tiale avec un autre ”. Cependant le Divin Caton avoit tant d'éloignement pour l'Adultere, que voyant un homme de qualité ſortir d'un vilain lieu, il lui dit: *cela eſt fort bien, mon cher, continuez; c'eſt là qu'il faut aller quand vous ſentez les feux de l'Amour, au lieu de vous amuſer à corrompre la Femme de votre prochain.*

Strabon * prétend que c'étoit autrefois l'uſage des Tapyres, Peuples voiſins des Parthes, & même des Romains. Plutarque dans *le Paralelle de Lycurgue & de Numa Pompilius*, ſoutient que l'un & l'autre

* Lib. XI. p. 355.

l'autre de ces grands Législateurs permirent aux Maris de prêter leurs Femmes à leurs voisins. Franchement cet usage est encore fort à la mode : & St. Augustin tout saint qu'on le fait, n'a pas cru que cela fût si condamnable, puisqu'il suppose † *qu'il peut y avoir des cas où une Femme même semble devoir se prêter à un autre, pour son mari du consentement de celui-ci.* Là-dessus, il raporte l'histoire suivante, qu'on dit être arrivée à Antioche, sous l'Empire de Constance. „ Acindymus, dit-il, „ Gouverneur alors de cette ville, & „ depuis Consul, voyant qu'un homme „ qui devoit au fisc une livre d'or, ne „ payoit point, & irrité contre lui, je „ ne sais pourquoi (malheur auquel on „ est souvent exposé de la part de ces „ Puissances, à qui il est permis de faire „ ce qu'il leur plait, ou plutôt à qui on „ le croit permis) menaça cet homme „ avec serment & d'une maniere très positive de le faire mourir, s'il ne s'acquitoit pas dans un certain jour qu'il „ lui marquoit. Cependant il le tenoit „ gardé étroitement en prison, & le jour „ fatal approchoit, sans que le débiteur „ trouvât aucun moyen de satisfaire A-

„ cin-

† *De serm. Dom. inmonte* l. 1. c. 16. n. 49.

„ cindynus. Ce pauvre homme avoit „ une Femme très belle, mais qui n'a„ voit point d'argent, pour tirer ſon „ mari d'affaires. Un homme riche qui „ étoit amoureux d'elle, ſachant l'em„ barras où ſe trouvoit ſon mari, lui of„ frit la livre d'or, à condition qu'elle „ paſſeroit une nuit auprès de lui. Com„ me elle ſavoit que *ſon corps n'étoit pas* „ *en ſa puiſſance, mais en celle de ſon* „ *mari*; elle alla le trouver en priſon & „ lui communiqua les offres qu'on lui „ faiſoit, déclarant qu'elle étoit toute „ prête d'y conſentir pour l'Amour d'un „ mari, ſi lui, qui étoit maître du corps „ de ſa Femme, & à qui toute ſa chaſte„ té appartenoit, vouloit en diſpoſer „ ainſi, comme de ſon bien, pour ſau„ ver ſa propre vie. Le Mari l'en re„ mercia, & lui ordonna d'accepter le „ parti, dans la penſée qu'il n'y auroit „ point là d'Adultere, parce que la Fem„ me ne s'y portoit point par Débau„ che, mais par l'effet d'un grand amour „ pour lui, ſon mari, du conſentement „ & par l'ordre de qui elle le faiſoit. La „ Femme alla donc trouver le Galant à „ une maiſon de Campagne où il étoit, „ & fit tout ce qu'il voulut, prétant „ néanmoins par là ſon corps à ſon ſeul

„ mari, qui alors souhaitoit de vivre, &
„ non pas qu'elle lui rendît le devoir
„ Conjugal à l'ordinaire. Elle reçut l'or
„ qu'on lui avoit promis en payement :
„ mais le brutal, qui le lui avoit donné,
„ le lui ôta adroitement, en trouvant
„ moyen de mettre à la place une bour-
„ se toute semblable, où il n'y avoit
„ que de la terre. La Femme de retour
„ chez elle, s'étant appercue de la trom-
„ perie, divulgua aussitôt l'affaire : la
„ même tendresse pour son mari, qui
„ l'avoit fait résoudre à une telle com-
„ plaisance, l'obligea à se plaindre pu-
„ bliquement. Elle s'en alla trouver le
„ Gouverneur, lui raconta tout, & lui
„ représenta comment on l'avoit trom-
„ pée. Le Gouverneur se déclara d'a-
„ bord lui-même coupable, d'avoir été
„ cause, par ses rigueurs & ses menaces,
„ que le Mari & la Femme en étoient ve-
„ nus à une telle extremité, & pronon-
„ çant de dessus son Tribunal, comme
„ s'il se fut agi d'une autre personne, il
„ condamna Acindynus à payer au fisc
„ la livre d'or. Puis il adjugea à la Fem-
„ me le bien de Campagne d'où avoit
„ été prise la Terre qu'on lui avoit mise
„ en place de l'or. Pour moi, dit S.
„ Augustin, je ne décide rien sur ce cas,
„ ni

„ ni pour, ni contre: chacun en pensera ce qu'il voudra; car l'histoire n'est „ pas tirée de l'Ecriture Sainte. Je puis „ dire néanmoins, qu'à considérer le fait „ avec toutes ses circonstances, le commerce charnel auquel cette Femme se „ livra, par ordre de son mari, ne répugne pas au sentiment commun des „ hommes". Pour moi, je suis plus décisif que ce Docteur, & je ne craindrai point de dire que ce Commerce Charnel, étoit un pur Adultere. Car quand L'Apôtre a dit que le *Corps de la Femme est en la puissance de son mari*, il n'a point prétendu qu'un homme pût disposer du corps de sa Femme en faveur d'un autre : il en est le maître, mais ce n'est que pour son propre usage. Il en est de même de *Caton* d'*Utique*; car bien qu'il n'ait pas vécu sous l'Evangile, il étoit néanmoins coupable & on ne peut disculper Marcia d'Adultere, non plus que l'Orateur Hortensius, parce que ces trois personnes agirent contre la Loi naturelle & les Lumieres de la raison. Aussi voyons-nous, que des Peuples qui n'avoient pas la moindre connoissance du vrai Dieu, ne laissoient point l'Adultere impuni Je dis plus: c'est un crime si infâme, & si contraire à la raison, & à l'honnêteté naturelle,

turelle, que des Nations Athées en ont reconnu toute l'horreur. J'en donnerai pour preuve, un trait que j'ai lu, il y a quelques jours, dans la 4. *Dénonciation du Péché Philosophique* : Mr. Arnauld qui est l'Auteur de cet ouvrage, parle ainsi :
„ Tous les habitans des Antilles étoient
„ Athées, avant qu'elles eussent été dé-
„ couvertes par les Chrétiens . . . . . .
„ Cependant on n'ignoroit pas dans ces
„ Isles que l'Adultere ne fut une mé-
„ chante action. Car un des Auteurs
„ qui nous ont donné l'histoire de ce
„ Pays-là rapporte qu'un de ces Insulai-
„ res ayant tué sa Femme parce qu'il
„ avoit découvert qu'elle s'abandonnoit
„ à un autre, vint trouver son beau Pere
„ & lui dit : j'ai tué ta fille, parce qu'el-
„ le m'étoit infidelle, à quoi le beau Pe-
„ re répondit : Tu as bien fait : mais sa
„ jeune sœur est plus belle qu'elle, je te
„ la donne si tu veux ".

XI. Mais, il faut avouer que quoique l'Adultere fut puni par autorité publique, chez les Nations Civilisées, les peines statuées contre ce desordre, n'étoient pas uniformes. Dans certains pays, la rigueur étoit poussée à l'excès, dans d'autres, la punition étoit comique ; & enfin ailleurs, elle étoit tout à fait douce.

XII.

XII. A Rome, par exemple, on a vu pendant un certain tems que les Femmes qui avouoient de plein gré leurs débauches aux Ediles n'étoient plus ſujettes aux chatimens. Cette loi fut d'abord établie pour les Femmes du menu Peuple, qu'on croyoit ſeules capables d'un Libertinage ſi honteux ; le Sénat s'étant contenté, comme nous l'apprend *Tacite* * de défendre à celles de qui l'Ayeul, le Pere, ou le Mari avoient été Chevaliers Romains, de faire l'indigne métier de Courtiſanne. On a vu auſſi dans la même ville que les Femmes ſurpriſes en flagrant délit étoient condamnées à ſe tenir dans une petite Chambre, & à s'y livrer, ſans ſcrupule, & ſans façon à tout venant. Ce qui pouvoit plutôt s'appeller une grace qu'un chatiment, n'eût été que ceux qui alloient les voir devoient ſe charger de Clochettes, afin que par leur ſon tout le monde pût s'apercevoir du chatiment qu'ils exerçoient ſur ces Femmes, dans le tems même qu'ils y procedoient avec le plus de violence & de fureur. Cette loi ſubſiſta à Rome juſqu'au tems de l'Empereur *Théodoſe* qui l'abolit †.

Dans

* Tacit. Annal. Lib. 2. 85.
† V. *Les Amours d'Horace.*

Dans la ſuite, on s'aviſa de punir plus rigoureuſement ceux qui ſe trouvoient coupables d'Adultere. On les condamnoit à la mort & au banniſſement dans quelque iſle déſerte; au fouet & à être faits Eunuques. *Lucien* dans la mort de Peregrinus dit que ce Philoſophe ayant été ſupris en Adultere, fut contraint de ſe jetter du haut en bas d'une maiſon, avec une rave dans le derriere, après avoir été bien frotté. Il arrivoit auſſi de tems en tems qu'on expoſoit les hommes à la fureur d'un Taureau qui les déchiroit avec ſes cornes; & c'eſt ainſi qu'on les puniſſoit pour en avoir fait naître de métaphoriques.

De plus : Les loix déclaroient les Adulteres infâmes, & incapables de pouvoir rendre aucun témoignage en Juſtice. Celles d'Athenes permettoient au Pere de la Femme, au Mari & même au frere de tuer impunément un homme ſurpris en Adultere. Nous avons ſur cela un diſcours fort éloquent de *Lyſias*, que le Lecteur peut lire s'il lui en prend envie.

XIII. Quoique la pluralité des Femmes fut en uſage parmi les *Parthes*, *Juſtin* nous apprend que ces Peuples puniſ-

punissoient l'Adultere plus rigoureusement que tous les autres crimes *.

XIV. Chez les Lombards, il y avoit une loi qui permettoit expressément au Mari de tuer sa Femme, & celui qu'il surprendroit en Adultere. Et Luitprand qui regna sur ces peuples, statua qu'une Femme prise sur le fait seroit rasée, & ensuite fouettée dans les Rues.

XV. Chez les Saxons, avant qu'ils eussent embrassé l'Evangile, une fille, ou une Femme mariée qui auroit eu commerce criminel, avec un homme devoit être étranglée & brulée, & on pendoit sur son tombeau celui qui l'avoit corrompue. Quelquefois on se contentoit de la fouetter d'importance de ville en ville, jusqu'à ce qu'elle mourût sous les coups.

XVI. Dans une certaine ville de Grece dont j'ai oublié le nom, si je l'ai sçu autrefois, on mettoit une Couronne de laine sur la tête d'un homme convaincu d'Adultere. On le condamnoit aussi à une Amende pécuniaire, & on le déclaroit incapable d'exercer jamais aucun Emploi.

* *Uxores dulcedine variæ libidinis singuli plures habent ; nec ulla delicta adulterio graviùs vindicant. Justin. histor. l. 41. c. 3.*

Emploi. Les Egyptiens avoient une loi qui condamnoit un Adultere à mille coups de verges, & la Femme à avoir le nez coupé, apparemment pour la rendre si diforme que perſonne n'eût plus envie de coucher avec elle.

XVII. Chez les Juifs, ce crime ſentoit tellement les fagots qu'il conduiſoit droit au feu, les Femmes qui en étoient convaincues. Après que Moïſe eut donné ſa loi, on ſe contenta de les lapider, ſelon l'ordre de Dieu : c'étoit leur faire beaucoup de grace!

XVIII. Comme l'Adultere étoit puni de mort chez la plupart des anciens Peuples, les Femmes payoient leurs Amans pour les engager au ſecret. C'eſt ce qui a fait dire à Petrone :

> - - - Un ſéducteur de Femmes mariées
> Trouve ſa récompenſe & ſes nuits ſont payées *.

Cette loi eſt encore en uſage chez les peuples les moins corrompus, comme en Allemagne. Il y a, dit-on, des lieux en Hollande, où l'on a changé la rigueur de cette loi, en peine pécuniaire aſſez plaiſamment ; car le Mari paye une Amende de 300. fl. quand la Femme eſt convaincue de ce crime.

XIX.

* *Et qui Sollicitat nuptas, ad præmia peccat.* Petronius.

XIX. Mais dans la Germanie, où la Chaſteté, au raport de *Tacite*, n'étoit point corrompue, par les feſtins, les aſſemblées, ni les ſpectacles, on n'y donnoit, & on n'y recevoit point de Poulets. Deſorte qu'il y avoit peu d'Adulteres dans un ſi grand Peuple, & quand il s'en trouve, ajoute-t-il, on en fait ſur le champ la punition. „ Le Mari raſe ſa Femme, & l'ayant dépouillée en „ préſence de ſes Parens, la chaſſe de „ chez lui à coups de bâtons, & la pro„ mene de la ſorte par le village. Il ne „ faut pas après qu'elle attende de par„ don, ni d'excuſe. Ni ſon âge, ni ſes „ richeſſes, ni ſa beauté ne lui trouve„ roient point un autre Mari. Car on „ ne rit point là des vices, & l'on ne dit „ point que la galanterie eſt à la mode. „ Ils font encore mieux en quelques „ Provinces, continue le même Au„ teur, car on n'y ſouffre pas même de „ ſecondes noces, & une Femme prend „ un Mari, comme on prend un corps „ & une ame. Elle n'étend point au „ delà ſes penſées, ni ſes eſpérances. " Le même Auteur nous aprend qu'*Emilia Lipida* étant accuſée d'Adultere fut condamnée à l'interdiction de l'eau & du feu qui étoit une eſpece d'exil. Et il

nous dit encore qu'Auguſte donnoit aux Adulteres des Princeſſes le nom de crime de Leze-Majeſté.

XX. Jean Van Neck nous apprend dans une de ſes Rèlations, que l'Adultere eſt puni de mort à Patane, & dans les autres Pays voiſins, principalement parmi les Nobles, & les Officiers de la Couronne. Le Pere du criminel, ou ſi le Pere eſt mort, le plus proche de ſes parens, eſt obligé de faire l'exécution ; mais le coupable choiſit le genre de ſupplice dont il veut mourir.

XXI. A Madagaſcar, celles qui ſont convaincues d'infidélité envers leurs maris, ſont punies de mort. Une Femme convaincue d'Adultere dans le Royaume de Lao perd la Liberté pour l'expiation de ſon crime, & devient Eſclave de ſon mari, qui en uſe envers elle comme il lui plaît. Il peut même, conformement aux Loix, pour ſe venger de l'injure qu'il en a recue, la condamner à une amande pécuniaire.

XXII. La punition d'une Adultere eſt douce chez les Guinois. Si elle ne veut être chaſſée, elle paye pour amande à ſon Mari quelques onces d'or. Mais chez les Orientaux de Bengale, & chez les Méxicains, on coupe le nez & les

oreil-

oreilles aux Femmes. Divers autres Peuples Barbares les punissent de mort.

XXIII. Les Péguans sont si rigoureux en ces rencontres, & ont tant d'horreur de ce crime, que chez eux les Adulteres sont enterrés vifs, Hommes & Femmes. Les Caraiques ne connoissoient point ce péché avant leur communication avec les Chrétiens, mais aujourdhui, si le Mari surprend sa Femme s'abandonnant à quelqu'autre homme, ou que d'ailleurs il en ait une connoissance assurée; il s'en fait lui-même la justice, & ne lui pardonne guère; mais il la tue quelquefois d'un coup de bâton, quelquefois en lui fendant le ventre du haut en bas avec un rasoir, ou une dent d'*Agouti*, qui ne tranche guère moins subtilement. Cette exécution étant faite, le Mari va trouver son beau Pere & lui dit froidement: *j'ai tué ta fille parce qu'elle ne m'avoit pas été fidele.* Le Pere l'en loue, & lui en sait bon gré.

XXIV. Les Caffres ne sont pas si severes, on se contente d'infliger chez eux la peine du fouet aux Adulteres. Voilà des Exemples qui devroient faire trembler les Chrétiens, car si les Tribunaux Civils ne punissent pas les Adulte-

res auſſi ſeverement qu'ils le méritent, & qu'ils n'en faſſent pas des recherches auſſi exactes qu'ils ſemblent y être obligés, ceux qui ſe ſouillent de ce crime en ſeront punis plus rigoureuſement par la Juſtice de Dieu, à laquelle ils ne pourront échaper.

F I N.



